

Annexe 12

Articles sur les frères Reclus, 1883-1931

12/1. Jean Frolo (Charles-Ange Laisant), « Elisée Reclus », *Le Petit Parisien* (Paris),
12 janvier 1883, p. 1. Cf. cette date.



Après les douloureux événements de 1871, M. Elisée Reclus qui, au début du mouvement communaliste, avait fait en vain appel à la conciliation, fut condamné, par le septième conseil de guerre, siégeant à Saint-Germain, à la déportation simple.

A la nouvelle de cette condamnation, une clameur indignée s'éleva dans l'Europe entière. L'illustre Darwin, le professeur Williamson, lord Amberley et autres sommités du monde scientifique écrivirent à M. Thiers une lettre éloquentes dans laquelle ils lui remontrèrent qu'un homme de la valeur d'Elisée Reclus n'appartenait pas seulement au pays qui l'avait vu naître, mais au monde entier et que la France, en le réduisant au silence, ne ferait que se mutiler et amoindrir son influence légitime sur le monde.

C'est à cette noble et intelligente démarche qu'Elisée Reclus qui, lui, n'avait sollicité aucune grâce, dut de voir sa peine commuée en bannissement.

En exil, avec une ardeur surhumaine, il reprit la tâche interrompue par la chute de l'Empire et entreprit la publication de son œuvre maîtresse : *La géographie universelle, la terre et les hommes*.

Le huitième volume de cette œuvre unique et qui restera un des livres les plus considérables de notre siècle, vient de paraître.

Elisée Reclus, en entreprenant ce travail, ne se dissimulait pas les difficultés sans nombre qu'il aurait à surmonter.

« La publication d'une géographie universelle, disait-il dans la préface de son premier volume : *l'Europe méridionale*, peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions, que l'Européen n'avait pas encore visitées, ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre pour qu'il soit possible d'en introduire le résumé dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la plus haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Brun. A une période nouvelle, il faut des livres nouveaux. »

« On ne pouvait mieux dire et Elisée Reclus a prouvé aussi qu'on ne pouvait mieux faire. »

Il n'accorde à la géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, qu'une place tout à fait secondaire. Il estime, avec raison, que les dictionnaires spéciaux, les atlas, les documents officiels fournissent sur cette partie de la science tous les renseignements désirables.

Dans son admirable travail, il ne sépare pas les effets de leurs causes, les hommes de la terre. Après avoir déterminé la fécondité naturelle d'un sol, les lois qui régissent la production des richesses d'une contrée, il s'inquiète de la façon dont le patrimoine commun est distribué entre les travailleurs qui concourent à le faire naître.

La constatation des misères humaines auxquelles, avec un peu d'équité et de bon vouloir, il serait si facile de remédier, lui arrachent des cris d'indignation et de douleur. C'est que sous le savant, en lui, il y a un homme de cœur. Serait-ce de cela qu'on lui ferait un crime ?

En Italie il voit l'ignorance, compagne or-

dinaire de la misère, très-grande dans toutes les provinces. Il montre les cultivateurs accablés, privés de terres qui leur appartiennent, incertains du salaire à venir, vivant en d'affreux taudis, où l'air n'arrive que souillé, et décimés par les maladies que l'insuffisance de nourriture engendre.

Va-t-il en Turquie, il voit des collecteurs de dîmes qui obligent les cultivateurs à entasser le long des champs tout le produit de leur récolte, tant que les agents du trésor n'auront pas prélevé la dîme.

Il constate que c'est en dépit de leurs maîtres que les paysans slaves, albanais ou bulgares réussissent à maintenir le sol en état de production.

En Allemagne, en Espagne, en France même, la situation de certaines classes de la société est intolérable. Peut-il conseiller à ceux qui en souffrent de la tolérer ?

En Russie, où fleurit le nihilisme, les paysans, témoins ceux de Saratov en 1873, sont obligés, même en temps de famine, de vendre leur blé en automne pour pouvoir payer l'impôt. Ils sont ensuite trop pauvres pour en acheter au printemps et meurent, alors, littéralement de faim.

L'homme de science et de cœur qui a sous les yeux ces exemples, pris entre mille autres, a bien le droit, me semble-t-il, de rêver une organisation sociale meilleure.

Et il ne me paraît guère possible de le traiter en malfaiteur, en ennemi de l'humanité quand il invite ses lecteurs « à étudier avec lui cette TERRE BIENFAISANTE qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères ».

JEAN FROLLO

12/2. « Elisée Reclus », *The Daily News* (Londres), 2 février 1883, p. 6.
<http://www.britishnewspaperarchive.co.uk/viewer/bl/000051/18830202/026/0006>.

ELISEE RECLUS.

(FROM A CORRESPONDENT.)

The vineyards of Vevey and the slopes of Chatelard, with their brown soil, grey stone walls, and bare rectangular enclosures, are not gay at this time of the year; but when the rocks of Naye and the pines of Gloyon are silvered with hoar frost, when snow drifts repose in the hollows of the Moine and the Jaman, and the brave north wind has swept the morning mist from the summits of the Pennine and the Wasland Alps, "white with the gathered winters of a thousand years," and foam-crested waves are lacing the blue waters of the Lemán, Montreux and Clarens look lovelier and command wider and grander views than even in leafy June or golden autumn. The sky is clear and blue, the sun warm, almost as in summer, the air crisp and still, for although the *bise* is battling fiercely in the upper air, Clarens, protected from the north by its mountain barrier, is as still as a midsummer night.

Here Elisée Reclus, greatest of French geographers, known also as a Socialist *illuminé*, who during his travels has acquired a liking for fine scenery and delights in the pure air of the country, as much as he detests the infected atmosphere of towns, lives and labours. He occupies a modest villa at the very edge of the water, and as he sits at his writing table needs only raise his head to behold a panorama of lake and mountain, which ever changing is always grand. M. Reclus is short of stature and slightly built, some fifty years old, and with nothing about him of the typical Frenchman. He has a forehead of unusual height and breadth, from which falls back a rather unkempt mass of once brown hair, mingled now with many streaks of grey. His moustache and beard are of the same hue, his eyes deep blue, and his remarkable face denotes at once power, sympathy, and high intelligence. Like Krapotkine, he has more the air of a man of letters than a man of action, and there is nothing whatever in his manner or his appearance to distinguish him as an ardent revolutionist or enthusiastic renovator of society. It is impossible to converse many minutes with the learned author of "The Earth" without being struck with the encyclopædic character of his knowledge. Many literary men forget a great deal of what even they themselves have written; but M. Reclus, whose published works form a not inconsiderable library, seems to remember all he has ever read. He knows the world better than some people know their own parishes, and supports his arguments with a wealth of illustration and a facility of expression which, should he ever take to talking, would make him one of the most formidable debaters of the age. His powers of assimilation and acquisition are *hors ligne*. He learnt the Russian language in order that he might the better write the article on Russia for his monumental work, "Universal Geography," the 8th volume of which has just been published, and has a knowledge of nearly every European tongue.

Although I had never seen M. Reclus before, and he is so busy a man, he laid aside his work without hesitation, and we talked nearly all the afternoon about our common friend Krapotkine, the Lyons trial, the Socialist question, and the future of France. It was no use, he said, trying to obtain a commutation of the Prince's sentence, as was done in his own case when he was taken prisoner during the Commune. He (Reclus) did not take a prominent part in the Communistic rebellion, neither as officer nor leader, he simply fought in the ranks as a private soldier; but Krapotkine is regarded as one of the principal anarchists in Europe, and the Procureur of the Republic expressly demanded for him an exemplary punishment. The Lyons Court of Appeal would be sure to confirm the sentence of the Correctional Tribunal, and though Prince Krapotkine might probably get his conviction quashed by appealing to the Cour de Cassation on a point of law, he would rather die, said M. Reclus, than take advantage of an opportunity by which his companions in misfortune could not equally profit. The point is this: Prince Krapotkine is a foreigner who was never domiciled in France. When arrested on a charge of belonging to the International he was simply spending a few weeks at Thonon to recruit his health. The contention of the prosecution was that the International had been reconstituted at London, and that the Prince was there affiliated to the resuscitated association. He positively denies this, and it must be admitted that the proofs offered at the trial were altogether constructive. The Procureur in his speech, and the President in his charge, laid much more stress on the enormity of anarchist doctrines than on the connection of the prisoners with the illegal society to which they were accused of belonging. But Prince Krapotkine's legal advisers contend that, even if the membership imputed to him had been fully proved, his arrest was wrong and his conviction unjust. On the contrary supposition, any foreigner staying in France or travelling through it, who may be suspected of being affiliated to some international political society, is liable to be arrested, and, however slight the proofs against him may be, he may count with tolerable certainty on conviction and a sentence of a few years' imprisonment.

As, however, the Prince will not allow an appeal to be made on the point in question, all that his friends can do is to make an effort to prevent his incarceration in one of the horrible central prisons where (suffering, as he still does, from the effects of his imprisonment in Russia) he will surely die, and have him placed instead in some such gaol as that of St. Pélagie, near Paris, where he can continue his literary and scientific labours. And this much consideration, at least, Krapotkine deserves from the French Government, for he might have escaped and would not. A few days before the trial began a generous friend offered to go bail for him, and, in order that the Prince might be set at liberty, forfeit the caution (1,000*fr.*) he would have had to deposit. Other friends would have seen him safely out of France, but Krapotkine did not think it would comport with his honour to profit by the chance. He could not, he said, desert in the face of the enemy. If the French authorities persist in their design of consigning him to a central prison and treating him like a galley slave he will almost of a surety pay for his chivalry with his life.

M. Reclus, I need hardly say, is quite as much an anarchist as his friend, and equally with him has the courage of his opinions. His standard of duty is quite as high as that of his Huguenot forefathers. A few days ago, when in all earnestness he placed himself at the disposal of the Lyons examining judge, he informed his mother, who still lives, that he might have to go to prison. "Go," she answered, "if you consider it your duty." He has further proved his willingness to enter the lions' den by asking the Prefect of Lyons for an order to visit Prince Krapotkine at the *Maison d'Arrêt*, and if he receives the order he will go. Anarchists object, not to Governments alone, but to every sort of authority. "What would you do on board a ship in a storm?" I asked M. Reclus. "As Greek sailors," he answered; "choose the ablest mariner amongst us—the one with the best *coup d'œil*—to take the management of the ship. But we should neither treat him as a captain nor call him one—simply carry out his directions as one has to carry out the directions of a surgeon who performs an operation. Every man to his *métier*." "And this great division of property," I inquired, how would you bring that about?" "We don't intend to bring it about at all," was his reply; "we are not so *bête* as to suppose that it is either desirable or possible to make an equal division of property. But we look upon all property as the common possession of humanity,

and we consider that it should be enjoyed in common. There is enough for all, and all should work and all enjoy the fruits of their labour. But this end can never be attained by Governments, or through irresponsible deputies; we propose, therefore, to put an end to both." "How in that case would you protect the weak from the strong, how put down crime and punish criminals; for the destruction of authority would imply the abolition of tribunals, police and soldiers?" "The man who commits a crime," he said, "interferes with my freedom, impedes my liberty of action. He would be brought before one of the groups into which society would spontaneously resolve itself and—I do not say punished—restrained. But we should not require courts and policemen for that." This struck me as being very like the assertion of the hated principle of authority in another shape; but my purpose was rather to listen than to argue. Besides, one cannot confute a prophecy. Another question I put to M. Reclus was how, in the event of private trading being abolished, a country like England, which is dependent on foreign countries for much of its corn and meat, could feed its people. That, he admitted, would be difficult at first—especially if England should be the first to adopt the anarchic programme. He contended, however, that in a very short time after the land was nationalised it would produce enough food for all the people who lived on it. By turning meadows into corn land, cultivating waste places, and adopting a scientific system of husbandry, enough food might be produced to dispense altogether with foreign importations. This contention he supported by adducing a multitude of facts and figures which showed, whatever might be the merit of his arguments, a thorough acquaintance with the subject. But the point on which he dwelt the most, and to which he returned again and again, was that this mother earth of ours produces enough of everything to make all her children happy, and that poverty and all its woes arise not, as it is the fashion to say, from the nature of things, but from bad laws and selfishness in high places. "We want," he said, "to shake off these fetters—these vicious old institutions—that render the poor poorer, the rich richer; that force nine millions of your English people to keep all the rest in idleness. This is the object of anarchism, but everything—every movement, every speech, every incident that makes for the redemption of the disinherited and the freedom of the socially oppressed—that also is anarchism." "Propaganda by acts," a phrase which anarchists

are very fond of using, does not, he explained, mean propaganda by violence, but by any sort of demonstration on the platform or otherwise, whereby attention is called to the social question and the need for a new order of things.

M. Reclus had much to say concerning the condition of France. He has no faith whatever in the stability of the Republic. Ministries are not ephemeral, he said, because the Ministers of to-day are more *bête* than their predecessors. Louis Quatorze could send men to the Bastille or make a war with a nod, not because he was backed by bayonets and flattered by courtiers, but because the nation believed in him. Now the nation believes in nothing—neither in the power of the Church to make them happy in another world, nor in the power of Governments to make them prosperous in this. On the other hand, faith in the solidarity of the human race, in individual effort as opposed to administrative interference, in self-help, and the principle of fraternity is increasing. The end, as M. Reclus conceives, will be Communism; and he affirms that even the peasantry of France are much more in favour of Communism than is generally supposed. He has gone much amongst them, and not a few, he says, are convinced that they have more to hope than to fear from that nationalisation of the land which will be one of the great achievements of the Social Revolution.

12/3. **Commandant Auguste Bonetti**, « Une visite à Onésime Reclus » en janvier 1893, *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux* (Bordeaux), février 1893, p. 77-78. Auguste Zacharie Bonetti (1826-1898) est l'auteur de « Lettres de Corse » publiées en 1887 dans le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*¹.

Une visite à Onésime Reclus.

Mon ami Augereau, un adepte convaincu de l'expansion coloniale, ayant surtout une préférence pour le Canada, m'a proposé, il y a quelques jours, d'aller faire une visite à O. Reclus, avec lequel il s'entretenait depuis quelque temps du Canada, pays que l'illustre géographe a parcouru et qu'il connaît à fond.

Je n'ai eu garde de perdre une si belle occasion, et je n'ai pas manqué de me trouver à l'heure fixée, à la gare d'Orléans, lieu du rendez-vous.

En quelques heures nous sommes à Sainte-Foy-la-Grande, et, à notre descente du train, nous allons demander l'adresse de celui que nous voulions voir, lorsque nous remarquons sur le quai un homme qui se distinguait des autres, tout autant par sa physionomie que par sa tenue. Figure énergique, encadrée d'une belle barbe à filets d'argent; regard franc, geste vif, plutôt naturel qu'affecté. Tenue simple et commode, avec un immense béret basque porté comme une véritable chechia de zouave.

Dès que cette figure sympathique nous aperçoit, elle vient franchement à nous et nous demande si nous allons chez M. Reclus. Sur notre réponse affirmative, il ajoute simplement : « Eh bien ! vous y êtes. »

De cette façon la connaissance est vite faite. « Comme je vous attendais, nous dit M. Reclus, j'ai tenu à venir au-devant de vous pour être le premier à vous souhaiter la bienvenue. » Quelques pas plus loin, nous pénétrons dans un petit jardin, puis dans un grand vestibule, et nous sommes introduits dans une immense pièce, occupant tout un angle de la maison et éclairée par quatre grandes fenêtres, comme si nous étions en plein air. Un bon feu brille dans la cheminée et notre hôte nous offre des sièges. J'hésite à m'asseoir, tellement je suis occupé à regarder autour de moi.

Le centre de la pièce est occupé par une immense table couverte de cartes ébauchées ou terminées. Sur les quatre faces se dressent d'immenses rayons bondés de cartes et de livres. Ici les ouvrages reliés, là des livraisons et des brochures; plus loin toute la collection des cartes d'état-major collées sur toile et soigneusement pliées; au-dessus de la cheminée, une immense carte du Canada, que M. Reclus nous offre dès qu'il voit que nous la regardons. « Priez, nous dit-il, la Société de géographie de Bordeaux de vouloir bien l'accepter en témoignage de ma vive sympathie. »

Puis, tout à coup : « Mais, j'y pense, vous avez quitté Bordeaux

¹ Article nécrologique sur Bonetti dans le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 1898, p. 369-372.

à onze heures, vous n'avez peut-être pas déjeuné ? » Nous avouons qu'en effet nous avions pensé à nous restaurer dans un hôtel quelconque, avant de nous rendre chez lui. « Cela suffit, » nous dit notre hôte, et sans perdre de temps il appelle Madame, à laquelle il nous présente comme des amis qui sont presque à jeun.

M^{me} Reclus est une charmante personne qui arrive escortée de trois charmants enfants, les uns et les autres aussi aimables et aussi sympathiques que le maître de la maison.

« Je vous demande un quart d'heure, nous dit Madame, car je ne m'attendais pas à cette agréable surprise, et je vous laisse avec mon zouave. » — « Oui, ajoute M. Reclus, je suis un ancien zouave, qui ai servi mon pays sans rechercher les grades. Depuis, j'ai voyagé, j'ai écrit ; c'est ce que je fais encore, » Et là-dessus il entame une conversation qui allait nous faire oublier le déjeuner, si Madame n'était venue nous rappeler que les quinze minutes n'étaient pas loin.

Nous passons dans la salle à manger où, pour rester sur le terrain géographique, on nous offre des vins du Canada, pour mieux nous prouver qu'il ne gèle pas toujours dans ces contrées.

En attendant le départ du train qui doit nous ramener à Bordeaux, M. Reclus propose de nous faire visiter les coteaux de Sainte-Foy, où il nous montre divers gouffres dans lesquels se perdent de petits ruisseaux qui reparaissent beaucoup plus loin dans la campagne.

Enfin l'heure approche, et, bien malgré nous, il faut songer à quitter cette famille patriarcale et se séparer de cet intéressant savant, non sans emporter l'espoir de le revoir à Bordeaux devant l'auditoire habituel de la Société de géographie.

Commandant A. B. . .

Bordeaux, janvier 1893.



12/4. Edmond Picard, « Elisée Reclus, la Géographie universelle », puis « Elie Reclus, l'humanité primitive », dans « L'Institut des Hautes Etudes à l'Université nouvelle de Bruxelles », *L'Humanité nouvelle* (Paris et Bruxelles), octobre 1897, p. 551-567, ici p. 556-558 (Elisée), et novembre-décembre 1897, p. 669-685, ici p. 673-675 (Elie). Cf. octobre 1897 et décembre 1897.

Elisée RECLUS

La Géographie Universelle

Indépendamment de tout motif tiré de son exceptionnelle renommée, il en est une, tirée des circonstances mêmes au milieu desquelles a surgi l'Université Nouvelle qui me décide à parler tout d'abord d'Elisée Reclus.

C'est lui qui, bien involontairement, fut l'occasion de sa fondation, préparée, il est vrai, par de multiples et successifs griefs qui avaient attesté l'esprit incorrigiblement doctrinaire dans ses dominantes du Conseil d'administration de la vieille Université Libre de Bruxelles : une façon étroite, égoïste, utilitaire, surannée, de voir, de penser, d'agir, d'enseigner. A elle s'était adressé l'illustre géographe pour exposer, en un cours périodique, l'admirable contenu de sa Description de la Terre, base la plus sérieuse et la plus justement vantée de son universelle réputation. Peut-on s'imaginer, aujourd'hui surtout que le temps a produit une reculée suffisante pour remettre toutes choses au point, qu'il se trouva dans cet établissement qui vraiment témoigna ainsi combien il avait usurpé le beau titre de « Libre », des dirigeants pour décider qu'il serait dangereux d'admettre un tel professeur ! Il y eut des Prudhomme, des Homais, des Tribulat Bonhommet, des Bouvard et des Péchuchet, des Rois Ubu, pour matagrabiliser, eut dit Rabelais, cette décrétable mirifique. Elisée Reclus n'était-il pas, en effet,

L'UNIVERSITÉ NOUVELLE DE BRUXELLES

557

un condamné de la Commune ? Surpris en reconnaissance par les Versaillais n'avait-il pas été condamné à la déportation ? Il est vrai que sur les représentations de Darwin, de Williamson, de lord Amberly, proclamant qu'un pareil savant appartenait au monde entier et à la science, M. Adolphe Thiers, quoique prototype du Doctrinarisme et fondateur de cet ordre, avait, pour ne pas crouler dans l'absurde, arrêté l'exécution de la sentence. Mais les timorés de 1893 à Bruxelles dépassèrent ceux de Paris en 1871. Vingt-deux ans écoulés et une gloire agrandie aux proportions colossales étaient pour eux des facteurs ou négligeables, ou inconnus. Ils grevèrent à jamais leur Université du ridicule et de la honte, d'avoir refusé son entrée à un tel grand homme !

Pareil événement était trop révélateur de l'incurabilité qu'on soupçonnait, pour qu'il n'apparut pas comme le coup de grâce mettant à mort les derniers doutes, et, sous l'empire d'une véritable indignation publique, non pas contre le corps professoral entier de l'Université Libre où se trouvent d'excellents éléments qui ne furent pas les moins actifs à blâmer cette monastique sottise, mais contre les arriérés qui, vraiment, avec l'aplomb de l'inconscience, mènent ce grand établissement aux fondrières, la nouvelle Université fut fondée.

On peut dire qu'elles s'inaugura par le cours d'Elisée Reclus. On ne pouvait organiser un début plus heureux et une protestation plus véhémement

Je me souviens du premier soir, de la foule qui assiégeait les portes, des rumeurs qui emplissaient la ville, des imprécations et des sarcasmes contre les proscriptionnaires, de la beauté calme de cette leçon inaugurale, de la sérénité olympienne du professeur, en son triomphe. Rarement par un tel concours les circonstances s'harmonisèrent mieux pour donner à un événement sa haute et justicière signification.

Depuis, sans autre interruption que celle des vacances, Elisée Reclus a continué cet apostolat par lequel il vulgarise une science maîtresse si invariablement mal comprise et si naïvement enseignée. Un public fidèle et charmé lui fait cortège. Quand, dans une de ces assemblées générales des professeurs et des délégués des étudiants, où l'on examine l'administration de l'Université, (avec un tel esprit de bon vouloir et de conciliation que jamais on n'y a voté !) il fut décidé, comme je l'expliquais plus haut, que les leçons devraient être verbales, Elisée Reclus qui avait gardé le silence, se leva après que ce sentiment général se fut manifesté, et avec cette modestie qui

est si souvent le propre des grandes âmes, il dit : « Messieurs, je ne sais point parler, moi ; j'ai toujours lu mes leçons. » — On fut un peu ému de n'avoir pas pensé à cela ! On lui dit qu'il pourrait être fait exception pour les Hautes Etudes. Mais dès la leçon suivante, résolument, Elisée Reclus ne lisait plus et depuis il n'a plus jamais failli à ce nouveau système. Heureux changement ! Il sait, lui aussi, désormais, ce que la parole improvisée, sur des sujets que l'on connaît à fond, ajoute à ceux-ci de force, de couleur, de séduction et de vie !

Il est là, entouré de grandes cartes par lesquelles il résume si admirablement les hautes généralités de son cours et qu'il adapte à chaque aspect nouveau de sa science de prédilection. On connaît son visage inoubliable de savant et de prophète, couronné par un front qui semble une cime protégeant et ennoblissant deux yeux bleus d'un éclat pareil à celui des étoiles. Ses cheveux, sa barbe grisonnants l'enveloppent, croirait-on, d'une auréole. Sa petite taille semble exprimer symboliquement la prééminence des organes cérébraux et de leur crânienne protectrice. Sa voix lente et claire, toujours prête à marquer d'une plus énergique empreinte les idées émouvantes, va, de l'allure égale et sûre d'un maître dominant son sujet, sans hésitations ni défaillances. Il termine toujours par quelques grands coups d'aile ramenant les contingences aux puissantes et troublantes généralités humaines ou cosmiques. Il est de ceux qu'on ne peut entendre sans se sentir psychiquement amélioré. Il semble qu'il ne veuille pas se lasser de démontrer par un enseignement aussi grandiose et aussi salutaire, combien mesquine, basse et bête fut la proscription dont quelques myrmidons l'ont stupidement frappé.

Elie RECLUS

L'Humanité Primitive

Quoi de plus salutaire pour préparer les progrès et déshabituer les cerveaux du conservatisme excessif, que de leur montrer à quel point, et dans tous les domaines, pour l'ensemble comme pour les plus infimes détails, cette Humanité, dont chaque individualité forme un atôme, une monade, s'est transformée au cours des Temps. J'indiquais tantôt cette idée pour l'Art en parlant du Docteur Joseph ; je le fis aussi pour le Droit quand j'ébauchai l'intéressante physionomie de Maxime Kovalevsky et que je citai notamment ses études si curieuses sur les antiques coutumes juridiques des Ossètes caucasiens. Il semble vraiment qu'en détournant les esprits d'une vue trop insistante du présent, pour les amener à concevoir et à analyser l'activité humaine dans les vastes ténèbres du passé et dans les larges espaces de la diversité des peuples, on produit sur les âmes un effet agrandissant, empreint d'émotion et de tolérance, analogue à celui que produisent infailliblement l'étude de l'astronomie et la conception à la fois effrayante et douce d'un Univers, répandu dans le vide immense en ces archipels de nébuleuses peuplant l'infini des océans de l'éther.

Il faut avoir assisté aux leçons d'Elie Reclus, le frère de l'illustre géographe, pour comprendre la bienfaisance, l'apaisement et la joie harmonieuse que procure le récit des minutes en lesquelles s'est épanchée l'histoire, la Vie, des ancêtres

de l'humanité, aux âges primitifs, quand tous, sur la terre, n'avaient pas encore dépassé le développement dont quelques attardés, — aujourd'hui exceptions rares alors que dans les lointains jadis ils étaient la règle qu'à peine quelques précurseurs, anticipant sur notre présent, ponctuaient de leurs natures d'élite, — attestent encore parmi nous, en leur forme atavique ou dégénérée, la sauvage ou barbare existence. Avec une patience incomparable, s'attachant successivement aux spécialités les plus diverses, le Professeur, de sa voix tranquille, à l'accent légèrement ironique, accumule et enchaîne en des séries étonnamment démonstratives, les circonstances minuscules, recueillies au cours de lectures sans nombre, avec une érudition déroutante en son ingéniosité, donnant un saisissant exemple de la supériorité de cette « logique des faits », qui ne se compose d'aucun raisonnement, d'aucun des syllogismes de l'habituellement stérile et pédantesque « logique formelle », mais vous écrase d'une certitude dont le nerf est pris dans la Nature même, loin des scholastiques énevantes.

On n'imagine pas les rapprochements, à première vue subtils, mais dont la réflexion atteste bientôt la force, qui ainsi surgissent à tous les tournants de l'idée. On ressent, à ces auditions, non seulement le plaisir de s'instruire, mais une jouissance d'un ordre spécial, raffiné et savoureux, qui ressemble à celle du joueur dont s'agencent bien les cartes et les coups et qui voit le Hasard seconder son adresse. C'est une promenade heureuse et réconfortante qui habitue à tenir compte, dans la vie, des plus petites choses parce qu'on acquiert le sentiment très vif et très attentif que rien n'est négligeable, que tout a sa dignité propre et peut devenir la source d'une démonstration ou d'une découverte. C'est une herborisation spéciale s'arrêtant au moindre brin d'herbe, une entomologie ne dédaignant pas le plus petit insecte. D'autres cours peuvent apparaître avec plus de grandeur, aucun ne peut revendiquer un plus haut intérêt.

Ces admirables entretiens (car vraiment ils se poursuivent avec la simplicité et le charme des causeries), ce Folklore au plus noble sens du mot, ont été publiés en volumes. Ils ont ainsi répandu, à travers toutes les nations de race américo-européenne, la renommée du Professeur, que le public de Bruxelles, et spécialement les étudiants, ont l'heureuse fortune d'entendre tous les hivers à l'Institut des Hautes Etudes. Certes oui, plus que jamais on comprendra ce qu'un tel en-

seignement, négligé, voire dédaigné, ailleurs, peut mettre dans les intelligences de notions ineffaçables, rectifiant les préjugés, nettoyant les routines, élargissant les conceptions, fortifiant en les rattachant au passé par les linéaments de prodigieuses racines, toutes les institutions présentes que tant d'esprits vulgaires s'imaginent être des créations contemporaines, alors qu'elles sont si merveilleusement imprégnées d'ancéstralité, et qu'aucune d'elles ne peut revendiquer le privilège d'être la *proles sine matre creata*.

12/5. René Samuel et Dr Alexis Dureau, « Reclus », *La Grande Encyclopédie, inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts*, « par une société de savants et de gens de lettres », Paris, Société anonyme de la *Grande Encyclopédie*, 1885-1902, 31 vol., t. XXVIII, s.d., v. 1900, p. 227-228. Onésime Reclus donne des notices à cette encyclopédie. René Samuel (1862-1923) est bibliothécaire du Sénat ; Alexis Dureau (1831-1904) est bibliothécaire en chef de l'Académie de médecine, membre de la Société d'anthropologie de Paris, et une connaissance du Dr Paul Reclus.

RECLUS (Jacques-Elisée), géographe français, né à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde) le 15 mars 1830. Fils d'un pasteur protestant, qui avait la passion de l'apostolat, il fut élevé au collège de Sainte-Foy-la-Grande, et termina ses études en Allemagne chez des pasteurs luthériens. Après avoir voyagé en Allemagne, en Angleterre, en Irlande, en Amérique, il débuta en 1859 à la *Revue des Deux*

Mondes où il donna des articles de géographie, de géologie, de littérature, de politique étrangère, d'économie sociale, d'archéologie et de bibliographie, qui furent fort remarqués. En même temps, il collaborait au *Tour du Monde* et à d'autres revues géographiques. Il servit dans la garde nationale pendant le siège de Paris et resta dans ses rangs pendant la Commune. Fait prisonnier le 5 avr. 1871, au Plateau de Châtillon, il fut traduit devant un conseil de guerre, qui le condamna à la déportation, peine commuée en 1872 en celle du bannissement. Elisée Reclus séjourna en Italie, puis en Suisse où il poursuivit les études géographiques et ethnographiques qui lui ont valu la célébrité. D'esprit très indépendant, ennemi de toutes les contraintes religieuses et sociales, qu'il méprise parce qu'elles sont établies sur des préjugés et des conventions sans valeur philosophique, il maria ses filles, simplement en donnant à leur union son approbation de chef de famille (1882), fait qui dans la presse européenne donna naissance à des polémiques retentissantes. On songea à l'impliquer dans le procès intenté à Kropotkine et comme son collaborateur dans l'organisation du parti anarchiste international — qui par définition ne se prête guère à une discipline ni à une hiérarchie — mais il écrivit nettement au procureur général pour se mettre à sa disposition, et finalement on renonça à le poursuivre devant le tribunal de Lyon (1883). En 1892, Elisée Reclus devint professeur de géographie comparée à l'Université libre de Bruxelles.

Son ouvrage le plus important, celui qui a fondé sa réputation, celui qui peut être considéré comme la première grande tentative faite en France pour établir la géographie sur des bases scientifiques, est la *Nouvelle géographie universelle* (Paris, 1875-94, 19 vol. in-4), qui par l'étendue et l'harmonie de ses proportions, l'exactitude de ses renseignements, la clarté de sa rédaction, a excité dans le monde entier une sincère admiration. Citons encore : *Guide du voyageur à Londres et aux environs* (Paris, 1860, in-12) ; *Londres illustré* (1862, in-12) ; *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe, paysages de la nature tropicale* (1861, in-12) ; *les Villes d'hiver de la Méditerranée* (1864, in-12) ; *Histoire d'un ruisseau* (1869, in-12) ; *les Phénomènes terrestres. Les Mers et les Météores* (1873, in-12) ; *Nice, Cannes, Antibes, Monaco, Menton, San Remo* (1870, in-32) ; *la Terre. Description des phénomènes de la vie du globe* (1867-68, 2 vol. gr in-8) ; *Histoire d'une montagne* (1880, in-8) ; *l'Évolution, la Révolution et l'Idéal anarchique* (Paris, 1898, in-12). On trouvera un beau portrait d'Elisée Reclus en tête du t. XIX de la *Géographie universelle*.

Michel-Élie, frère du précédent, né à Sainte-Foy-la-Grande le 16 juin 1827, fit les mêmes études qu'Elisée. Proscrit au 2 déc. 1851, il put rentrer en France en 1855 et entra dans l'administration du Crédit mobilier. Le 30 avr. 1871, il fut nommé par la Commune directeur de la Bibliothèque nationale. Aussi fut-il condamné par contumace à la déportation. Il séjourna en Suisse et en Angleterre. Élie Reclus a participé aux travaux de son frère, mais il s'est surtout adonné au journalisme et il a publié dans la presse étrangère un nombre considérable d'articles scientifiques et politiques. Il a donné en russe un ouvrage (Portraits et biographies) et en français : *les Primitifs, études d'ethnologie comparée* (Paris, 1885, in-12).

Onésime, né à Orthez en 1837, frère des précédents, fit les mêmes études qu'eux. Il servit en Algérie dans les zouaves et, passionné pour les spectacles de la nature, amoureux surtout des eaux et des forêts, il parcourut à pied et sans la moindre ressource l'Afrique, l'Autriche, la Suisse et d'autres États de l'Europe. Collaborateur du *Tour du Monde*, il a donné, outre ses articles, *Géographie de la France et de ses colonies* (Paris, 1873, in-12) ; *Géographie. Europe, Asie, Océanie, Afrique, Amérique, France et ses colonies* (1873, in-12) ; *la Terre à vol d'oiseau* (1877, 2 vol. in-12, nouv. éd. illustrée, 1885, gr. in-8) ; *France, Algérie et colonies* (1880, in-12) ; *En France* (1887, in-4) ; *Nos Colonies* (1889, in-4) ; *le Plus beau Royaume sous le ciel* (1899, in-4). Ce dernier ouvrage, très important, écrit avec une merveilleuse clarté, est l'une des descriptions les plus fidèles à la fois et les plus poétiques qui aient été tracées de notre pays. Collaborateur de la *Grande Encyclopédie*, il y dirige les articles sur les départements, sur une partie de l'Afrique, de l'Amérique, etc.

Armand, frère des précédents, né à Orthez le 13 mars 1843, entra dans la marine en 1860. Lieutenant de vaisseau (1872), il remplit en 1879 les fonctions d'officier d'ordonnance du vice-amiral Jauréguiberry, ministre de la marine et des colonies. Le 20 déc. 1880, il fut détaché en congé sans solde pour entrer au service de la Compagnie de Panama pour laquelle il fit, associé avec M. Bonaparte Wyse, des études et des explorations dans l'isthme de Panama. Il cessa d'appartenir à la marine en 1885. Il a écrit : *Canal interocéanique. Rapports sur les études de la commission internationale d'exploration de l'isthme américain* (Paris, 1879, in-4), en collaboration avec Wyse et P. Sosa ; *le Canal interocéanique et les explorations dans l'isthme américain* (1879, gr. in-8) ; *Panama et Darien* (1884, in-12). R. S.

Jean-Jacques-Paul, frère des précédents, chirurgien français contemporain, né à Orthez (Basses-Pyrénées) le 7 mars 1847, fit ses études médicales à Paris. Interne des hôpitaux en 1874, aide d'anatomie en 1876, docteur en médecine la même année, prosecteur en 1877, il a été nommé au concours chirurgical des hôpitaux en 1879 et agrégé de la Faculté en 1880. Il a vulgarisé l'emploi de la cocaïne comme anesthésique local et il a publié sur ce sujet plusieurs Mémoires dans la *Revue de chirurgie* (1889), la *Revue scientifique* (1892), le *Compte rendu du congrès de chirurgie* (1891), le *Bulletin de la Société de chirurgie* (1891) et le *Bulletin de l'Académie* (1896, 1897). Il est l'auteur de divers mémoires sur les *Appendicites* (1890), sur les *Affections des testicules* et sur les *Affections mammaires*, dont plusieurs très importants sur la *Maladie kystique de la mamelle* (1883, 1888, 1894). Il est l'un des collaborateurs du *Manuel des quatre agrégés*, l'auteur, avec M. Forgue, d'un *Traité de thérapeutique chirurgicale* et le directeur, avec M. Duplay, du *Traité de chirurgie*. Il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1895. Dr A. DUREAU.

BIBL. : M. PEYROT, *Elisée Reclus*, dans *Nouvelle Revue*, 1888, t. IV. — J. DE LA VALLÉE-POUSSIN, *Elisée Reclus*, dans *Revue générale*, 1894, t. LIX.

RECLUS (P.), femme de lettres française (V. KERGO-NARD [M^{me} DUPLESSIS]).

Quelle oraison funèbre serait plus touchante, plus éloquente, que cette simple lettre de faire part ? L'hommage que lui rendaient ses confrères honore sa mémoire, permet de retrouver le savant et retrace fidèlement le caractère de l'homme. Ce fut un homme qui se fit aimer de ceux qui l'ont approché, un savant affranchi des préjugés et des routines officielles. Il institua des méthodes d'investigations nouvelles, très personnelles, et les mit au service de la science jeune. Il était digne, aux côtés de son illustre frère Elisée, d'être le chef de la brillante école dont il était l'âme et la gloire. Plus de cinquante volumes sont sortis de sa plume, parmi lesquels nous citerons des études sur le matriarcat et sur le féminisme, une *Histoire du Pain à travers les âges*, en plus de 12 volumes. Ces travaux sont encore en manuscrits, à l'exception de nombreux articles qui ont paru dans des Revues sous divers pseudonymes, et la capitale introduction au magnifique *Dictionnaire des Communes de France*, de M. Elisée Reclus. *Les Primitifs*, en deux volumes, d'une érudition universelle, ont été également publiés. *Les Primitifs* sont des études d'ethnologie comparée, dont la thèse a pour but de démontrer que passer d'une peuplade à l'autre, c'est parcourir les différents degrés des premiers âges de l'humanité. On retrouve chez ces races inférieures les préjugés, les croyances, les mœurs, les coutumes qui furent le lot commun de l'humanité au début de la civilisation, et « voyager dans l'espace, disait Elie Reclus, c'est aussi voyager dans le temps ». « La série des superstitions n'est autre chose que la recherche de la vérité à travers l'ignorance. Les lunettes, le télescope, le microscope, l'analyse spectrale, sont autant de corrections à l'insuffisance constatée de notre appareil visuel. Il n'y aura compréhension exacte de la réalité que par la connaissance raisonnée des divagations antérieures. La science de l'optique intellectuelle est à ce prix. » M. Elie Reclus fait connaître ainsi les Hyperboréens, chasseurs et pêcheurs ; les Apaches, chasseurs nomades et brigands ; les Nairs, où la filiation se compte par les femmes ; les Monticoles des Nilgherris, pasteurs agriculteurs et sylvestres ; enfin les Kolaris du Bengale, qui conservaient naguère encore l'habitude des sacrifices humains (1).

L'habitude qu'avait Elie Reclus de vivre par une pensée constante dans le domaine abstrait de la spéculation, avait contribué à enraciner chez lui des principes intransigeants relatifs aux

(1) *Les Primitifs*, de M. Elie Reclus, *Revue des Sciences* du 25 juillet 1903.

conventions sociales, aux biens et aux honneurs du monde. Son fier dédain des richesses lui valut une réputation usurpée d'anarchiste. Il ne la méritait nullement. Ses origines suffirent à expliquer les scrupules qui furent chez lui absolument naturels. Il ne visait pas à l'effet ; il était simplement l'homme qu'il était : un dédaigneux des passions viles, un adversaire de l'égoïsme dont la notion de propriété est une des formes. On a déjà raconté qu'il mettait au service de ceux à qui ils pouvaient être utiles, même ses livres qu'il aimait avec passion ; il ne pensait pas avoir le droit de les regarder comme lui appartenant en propre. On comprend ses doutes sur la légitimité de la propriété si l'on se reporte aux traditions de sa famille et aux enseignements qu'il avait reçus à l'âge où sa conscience se développait. Ses maîtres, les admirables Frères Moraves de Neuwied-sur-le-Rhin, lui avaient appris le détachement des « richesses injustes » et lui avaient fait entrevoir pour l'avenir un affranchissement de l'humanité, le règne de la justice sur une terre transfigurée. Son père, dont nous avons déjà cité le grand exemple, avait été un consciencieux jusqu'à l'héroïsme, un homme de renoncement. Se reprochant de recevoir un salaire du gouvernement pour prêcher la Parole de paix et d'amour, il avait brisé les liens qui le rattachaient à l'Eglise officielle, et il s'était mis au service d'une Eglise indépendante, dont les ministres ne recevaient d'autres émoluments que les dons des fidèles. A cette époque, les paysans ne s'acquittaient de leur dette volontaire comme membres d'une congrégation religieuse libre, qu'avec une parcimonie qui réduisit à un état proche de l'extrême pauvreté le pasteur qu'ils s'étaient choisi et qu'ils vénéraient. M. Reclus était le chef d'une nombreuse famille de quatorze enfants ; il s'établit avec les siens dans le village de Castetarbe-en-Béarn, dans une maison plus pauvre qu'aucune de celles de ses paroissiens, dont le sol était de la terre battue. Alors commença pour tous une vie de privations, on connut la véritable pauvreté ; ce fut là que se disciplina, que se développa l'âme hautaine d'Elie Reclus. Lorsque son père mourut, les enfants trouvèrent dans son porte-monnaie deux pièces d'or ; une des pièces d'or, enveloppée dans un morceau de papier, portait ces simples mots : « Pour les pauvres ». C'était en ces deux pièces d'or que consistait tout leur héritage ! Voilà pourquoi Elie Reclus a passé pour un anarchiste, pourquoi il ne pensait pas avoir le droit de tirer un avantage personnel des inégalités des conditions humaines et des injustices du sort. Loin d'être un anarchiste au sens ordinaire de ce mot, Elie

Reclus fut le plus doux des hommes. D'ailleurs il lui eût été impossible de recourir à la propagande par le fait : il ne pouvait manier une arme. Un accident de montagne l'avait privé de l'usage de son bras droit. Ce fut à cause de son infirmité que, pendant la guerre, il dut rester à Paris, tandis que ses frères s'engageaient. Il se fit infirmier et se prodigua pour soigner les blessés. Pendant la Commune, au moment du plus grand péril, il accepta, le 30 avril, de prendre la direction de la Bibliothèque Nationale. Il fut assez heureux pour sauver de la destruction nos précieuses collections. Ses services ne l'empêchèrent pas d'être condamné pour usurpation de fonction par le Conseil de guerre de Versailles. Il dut quitter la France ; il l'avait déjà quittée une première fois pour cause politique en 1851, lors du coup d'État de décembre ; au milieu de ses tribulations répétées, il emportait partout avec lui ses habitudes de travail et poursuivait partout, au milieu des circonstances les plus dures, avec une indomptable énergie, l'œuvre de sa vie. En exil, il retrouvait les proscrits au nombre desquels il était ; il les secourait et partageait avec eux les bénéfices des articles qu'il publiait dans les journaux et dans les revues à l'étranger.

On a souvent répété que le grand homme s'explique par sa mère ; Elie Reclus ne faisait pas exception à cette règle : une même empreinte noble, étrange, une même nature dominatrice des vicissitudes adverses se retrouve chez la mère comme chez le fils. Les personnes qui ont connu M^{me} Reclus la dépeignent vêtue d'un petit jupon noir, coiffée d'un bonnet très simple, petite et frêle, avec des yeux admirables qui éclairaient tout son visage. Il y avait en elle une telle autorité morale que l'on ne la désignait que sous le nom de « Madame ». Tout le monde dans Orthez savait que « Madame » c'était M^{me} Reclus. Lorsque son mari eut démissionné, elle entreprit de faire vivre sa famille. Elle ouvrit une école et se fit institutrice. L'éducation qu'elle a donnée à plusieurs générations de petites Béarnaises a laissé des traces profondes que l'on retrouve encore aujourd'hui chez les petites-filles des grand-mères qu'elle a élevées. M^{me} Reclus n'a jamais déclassé aucune des jeunes filles dont elle était chargée. La jeune paysanne qui quittait l'école munie du certificat d'études ou du brevet allait reprendre l'aiguillon et sa place près de l'évier dans la cuisine de la ferme. Dans l'école de M^{me} Reclus, le travail manuel était au premier rang et en grand honneur.

Pendant l'épidémie de choléra en 1856, M^{me} Reclus se surpassa elle-même et accomplit des

prodiges de dévouement. Elle ouvrit un dispensaire, faisait soigner les cholériques, les soignait elle-même, relevait les courages, donnait l'exemple du calme et de la confiance au milieu d'une population prise de panique. Ses nombreuses occupations ne lui laissaient pas grand temps à donner à ses enfants. Elle ne les caressait guère. Elle était sévère et ne leur passait aucune faute ; mais l'un d'entre eux était-il souffrant ou malheureux, c'est à lui qu'elle courait, et elle ne le quittait que lorsque la crise était passée.

Dans les éloges que le professeur Paul Reclus, le plus jeune frère d'Elie, a consacrés comme secrétaire général de la Société de chirurgie, à cinq de ses anciens collègues, des pages sorties de sa plume semblent être inspirées par le souvenir de M^{me} Reclus et sont comme un hommage que le fils a rendu à la mémoire de la plus admirable des mères. A qui pensait Paul Reclus ? Était-ce à sa mère ou à la mère d'Alphonse Guérin, lorsqu'il écrivait ces lignes exquises : « Madame Guérin était une de ces femmes vaillantes comme on en signale souvent au seuil des fortes familles qu'elles enfantent et qu'elles disciplinent. En matière d'éducation, les exemples valent mieux que les préceptes, et les actes que les paroles. A voir leur mère travailler sans trêve ni repos pour les nourrir d'abord et les instruire ensuite, à la sentir ardente et joyeuse dans son dévouement, et prête pour eux à tous les sacrifices, ses fils n'avaient plus à apprendre de quels inflexibles devoirs est tissée la trame de la vie. »

Paul Reclus écrit-il la vie d'un Verneuil ou d'un Larrey, il s'informe de leurs mères et leur donne une place dans la biographie des fils. S'agit-il de Maisonneuve, voici la silhouette de la mère de l'illustre chirurgien, Emilienne Leroux : « Son mari laissait à cette femme supérieure les devoirs et la responsabilité. Femme résolue, M^{me} Maisonneuve dirigea d'une main ferme la barque familiale et sut élever ses enfants dans la simplicité de jadis. »

L'exemple maternel avait inspiré à Elie Reclus le respect de la femme. Il s'écriait un jour : « Comment ! on a exclu la femme de l'enseignement supérieur, on lui a fabriqué une histoire et une littérature spéciales, on lui sert la morale dite « à l'usage des demoiselles », et après on se scandalise que l'être ainsi façonné soit superficiel et frivole, qu'elle intrigue et baguenaude ? Vous lui interdisez la science, et il vous déplaît qu'elle s'adonne aux superstitions ! Vous lui fermez l'accès aux sources de la haute moralité, et vous lui reprochez qu'elle soit affriandée d'adultère ! » Elie voulait l'affranchissement de la femme : « Exagérons-nous en disant que la femme est

toujours une captive ? Qu'elle est toujours opprimée par la réaction du patriarcat contre les institutions matrimoniales ? Que le rapt et la violence ont laissé d'ineffaçables traces dans le mariage, dont ils ont façonné les débuts ? Et que l'évolution dans laquelle l'humanité est engagée depuis une trentaine de siècles est toujours hostile à la femme ? Hostile, partant injuste. Mais le système s'affaïsse déjà sur lui-même ; nous sommes en réaction contre lui, et du moment qu'il est contesté, il ne fera plus longue vieillesse. »

Ses parents immédiats nous expliquent Elie Reclus ; nous comprendrons mieux encore son tempérament par la race héroïque dont il est issu. Par sa mère, M^{me} Reclus, il descendait d'un Trigant-Genest, bâtard du prince Noir. Un de ses ancêtres, Trigant de la Tour, né à La Roche-Chalais, gagné à la Réforme, était recherché par la maréchaussée pour cause d'huguenotterie. Il sauta du balcon de la maison où il s'était réfugié au milieu des gens d'armes. « Vous n'avez pas besoin de me chercher, leur dit-il, me voici ! » Il fut conduit au château de Lourdes et emprisonné. La femme du gouverneur du château tomba gravement malade ; on eut recours à sa science, car il était médecin habile ; il sauva la malade ; et, à cause du service qu'il avait rendu, on le laissa exercer la médecine librement dans la ville. La famille des Trigant traversa les dragonnades et les persécutions religieuses sans faiblesse, sans capitulation. L'édit de pacification les trouva fidèles à leur foi. En 1260, Jacques Reclus, échevin de Sainte-Foy, fut un des ancêtres de la famille. Depuis cette date reculée, les Reclus sont restés dans l'ancienne capitale de la vallée de la Dordogne.

Cette ténacité que ses aïeux avaient développée en eux, par un exercice constant, à un si haut degré, à l'époque des luttes religieuses, se retrouve entière chez Elie Reclus et l'attache, inébranlable, à la cause de la liberté. Aucune persécution, aucune des condamnations dont les pouvoirs publics le gratifièrent ne le firent varier dans ses opinions, dans sa foi politique. Tel il fut au début de sa carrière, tel il fut jusqu'à son dernier souffle, l'ennemi de toute oppression. On ne put lui arracher aucune capitulation ; à ses accusateurs il pouvait répondre : « Je suis qui je suis. » Il connut des temps heureux lorsque, depuis 1879, auprès de ses frères bien-aimés, entouré, comme un patriarche vénéré, de ses enfants et de ses petits-enfants, il vécut à Paris et y jouit de la vie de famille, la plus unie, la plus aimante ; il fut heureux à Bruxelles, au centre de son activité intellectuelle et jusqu'à sa

mort ; mais dans ses jours de bonheur comme aux heures de l'adversité, il resta égal à lui-même. Sa sérénité extraordinaire lui permettait de s'abstraire des choses contingentes ; le travail l'absorbait tout entier ; il vivait déjà dans l'avenir. Son sens prophétique lui représentait l'ère de la paix universelle ; il attendait la venue du Royaume de la bienveillance, à la fin de l'économie actuelle, lorsque les sociétés auront trouvé leur équilibre. Sa haute culture morale, sa science l'avaient conduit à des conclusions identiques à celles que les Frères Moraves lui avaient présentées dans sa jeunesse, comme le credo de la foi évangélique. N'est-ce pas honorer la mémoire d'Elie Reclus que de dire que cet homme exceptionnel avait les dispositions des temps exceptionnels ? Il aurait dû naître à l'époque de la primitive Eglise. Sa place eût été toute désignée parmi ces frères qu'un saint enthousiasme enflammait, qui vendaient leurs fonds de terre ou leurs maisons et mettaient aux pieds des apôtres le prix des biens qu'ils avaient vendus ; on parlait d'eux avec étonnement, on disait d'eux : « Voyez comme ils s'aiment », et il n'y avait personne parmi les frères qui fût dans l'indigence, car on distribuait le produit des ventes à chacun, selon qu'il en avait besoin.

Elie Reclus entendit le gémissement du Prométhée enchaîné, et ne voulut pas prendre son parti de la plainte éternelle ; il en souffrit et protesta. Pour les cœurs droits comme fut le sien, qui furent épris de l'idéal et voulurent être les serviteurs de l'austère pensée de l'invisible, ne lisons-nous pas qu'une récompense les dédommagera de leur longue attente terrestre, car c'est pour eux qu'a été faite cette promesse mystérieuse, d'un sens profond : « Je leur donnerai l'Etoile du Matin. »

M^{me} D'ABBADIE D'ARRAST.

Elisée Reclus

Une dépêche de Bruxelles nous annonce la mort à Thourout, petite ville de l'arrondissement de Bruges, du grand géographe français Elisée Reclus.

Il a succombé à une maladie de cœur dont les symptômes inquiétaient depuis longtemps son entourage, mais qu'on ne croyait pas devoir être de marche aussi rapide. Il meurt à un âge avancé, il est vrai, mais en pleine possession de ses moyens et de son intelligence, ayant mis la dernière main à l'œuvre capitale de toute sa vie, à son grand ouvrage : *L'Homme et la Terre*.

Il faut faire deux parts dans l'existence d'Elisée Reclus : celle du savant, lumineuse et de haute portée ; celle de l'homme, utopiste généreux mais redoutable, individualiste résolu à pousser jusqu'à l'extrême ses dangereuses théories. La liberté d'esprit du savant, la hardiesse et la hauteur de ses conceptions avaient fatalement conduit l'homme hors des voies ordinaires.

Une autre cause influa aussi sur son caractère : l'hérédité.

Elisée Reclus, qui était né à Sainte-Foy-la-Grande, dans la Gironde, le 15 mars 1830, était le fils de ce pasteur Reclus, célèbre dans toute la région pyrénéenne par la générosité de sa vie, par l'humanité de son enseignement et de sa charité, de cet être si bon qu'en haine de toute effusion de sang, il fut un végétarien déterminé.

C'est dans ce milieu extraordinairement libre, mais aussi très rigide, où le culte de la conscience était la règle et le frein, qu'Elisée Reclus grandit, ainsi que ses quatre frères, Elie, Onésime, Armand, Paul et sa sœur Pauline qui devint Mme Kergomard. Il commença son éducation dans la Prusse rhénane, la continua au collège de Sainte-Foy-la-Grande et la termina d'abord à l'université protestante de Montpellier (1849-1850), puis à celle de Berlin (1851), où il reçut les enseignements du géographe allemand Karl Ritter.

Il revint en France au moment du coup d'Etat. Déjà, en 1848, l'étudiant s'était mêlé ardemment au mouvement républicain ; il protesta avec non moins d'ardeur contre l'avènement de Napoléon III et fut obligé de quitter la France. Il mena alors une vie studieusement errante, habitant tantôt l'Angleterre, tantôt l'Irlande, tantôt les Etats-Unis, tantôt l'Amérique du sud. De retour à Paris en 1857, il publia dans la *Revue des Deux Mondes* des articles très remarquables, fruit de l'expérience et des comparaisons de ses voyages, où se manifeste toute la vigueur de son esprit synthétique. Il collabora au *Tour du Monde* et à la *Revue de géographie*.

C'est de cette époque que datent le *Guide à Londres*, le *Voyage à la Sierra-Nevada* et ces petits traités qui sont un modèle de clarté et de vie : *l'Histoire d'un ruisseau*, *la Terre*, et *les Mers*, par où il préluda à sa grande œuvre géographique.

La générosité de sa nature, sa croyance inébranlable en la liberté, sa foi en l'établissement du règne d'une justice plus exacte le portèrent à s'associer à tous les mouvements qui se réclamaient de ces idées. En 1866, il s'affilia à l'Internationale ; en 1871, après avoir fait son devoir pendant le siège de Paris comme garde national et comme aérostier, il prit part au mouvement de la Commune et écrivit dans le *Cri du Peuple*.

Pris sur le plateau de Châtillon par les troupes de l'armée de Versailles, il fut condamné à la déportation, après sept mois de détention.

Sa condamnation provoqua les protestations de l'Europe savante. Les personnalités les plus marquantes du monde des sciences et des lettres, Darwin en tête, signèrent un appel au gouvernement français, à la suite duquel M. Thiers commua la peine en celle du bannissement (février 1872).

12/7. « Elisée Reclus », *Le Temps*
(Paris), 6 juillet 1905, p. 3.

Elisée Reclus s'établit alors en Italie, puis à Lugano, en Suisse ; amnistié en 1879, il n'en continua pas moins à résider de préférence à l'étranger. A Genève, il se lia avec Bakounine, avec le prince Kropotkine, fut mêlé aux poursuites dont ce dernier fut l'objet lors des attentats de Lyon, et donna son appui au mouvement anarchiste de 1889 à 1892, mouvement dont il partageait les tendances, mais dont il réprouvait hautement les moyens de propagande. Il s'était tellement dégagé, dès son séjour en Suisse, des conventions les plus généralement admises, il avait une si haute idée du respect de la parole donnée et de l'engagement librement consenti, qu'en 1882, il maria ses filles en se contentant de donner à leur union — tel Jean Froment dans le *Paris* de Zola — son approbation de chef de famille.

La publication, de 1875 à 1893, des dix-neuf volumes de sa *Géographie universelle* mit le sceau à sa réputation.

Ce n'était point là une œuvre vulgaire et quelconque. Aussi éloigné de la sèche nomenclature des Balbi que des arides et vaines recherches géologiques de la jeune école géographique dont l'Autrichien Suess est le protagoniste, Elisée Reclus donna réellement, des pays, des régions, des races dont il parlait, une idée complète et vivante. Non seulement il étudia, avec la juste mesure qui convient, le sous-sol terrestre et sa réaction sur la surface, les modifications que le climat et les agents atmosphériques apportent à son habitat, mais il étudia, en philosophe, en artiste, en savant, les fleuves, éléments de vie, et les villes où cette vie s'est concentrée. Il tenait compte de tout ce que l'histoire, l'éthnographie, la linguistique, les statistiques commerciales lui apprenaient, pour nous faire mieux connaître la terre et l'homme. Le premier, non content de décrire avec cette pittoresque fermeté de style où il excella, il voulut que cette description se gravât plus profondément par l'usage de cartes qu'il multiplia, en les fragmentant, dans son colossal ouvrage.

Ce savant n'avait que ses livres pour enseignement ; l'université libre de Bruxelles lui offrit, en 1892, la chaire de géographie comparée. A ce moment, son neveu Paul Reclus fut accusé d'avoir collaboré aux préparations matérielles de l'attentat de Vaillant et fut compris dans le procès des Trente ; on n'osa pas laisser l'éminent géographe commencer son cours. Ce fut l'occasion d'incidents universitaires assez violents, à la suite desquels fut fondée l'université nouvelle, où Elisée Reclus a professé en paix depuis 1894.

Ses idées libertaires ne s'étaient pas modifiées, bien au contraire ; son livre *l'Evolution, la Révolution et l'idéal anarchique*, paru en 1898, en est la preuve.

Il vivait très simplement à Bruxelles avec les siens, dans une maison de la rue Vilain-XIII, en un milieu d'une simplicité toute primitive. Son cabinet de travail et toute sa demeure ne contenaient que des meubles en bois blanc et des rayons chargés de livres. Répudiant toute propriété individuelle, il avait réduit ses besoins au strict minimum, et ce qui ne lui était pas immédiatement nécessaire, il le donnait aux pauvres. On racontait qu'il ne conserva jamais plus d'un jour les nombreuses médailles d'or décernées à ses travaux.

Il était le centre d'un milieu ardent et simple, milieu sur lequel le feu de son regard, l'éloquence de sa parole, la tranquille bonté de ses idées exerçaient une extraordinaire séduction.

Il meurt, ayant mis la dernière main à l'œuvre qui est la conclusion de tous ses efforts scientifiques : *l'Homme et la Terre*, et qui n'est que l'accomplissement de ce vœu qu'il exprimait dans le dernier volume de sa *Géographie universelle* :

Du million de faits que j'ai dû énumérer de chapitre en chapitre, je voudrais extraire une idée générale et justifier ainsi en un court volume écrit à loisir la longue série des livres sans conclusion apparente que je viens de terminer.

Cette idée générale, il nous la laisse deviner en ces termes dans le même volume :

Partout je me suis trouvé chez moi, dans mon pays, chez des hommes, mes frères. Je ne crois point m'être laissé entraîner par un sentiment qui ne fût pas celui de la sympathie et du respect pour tous les habitants de la grande patrie. Sur cette boule qui tourne si vite dans l'espace, grain de sable au milieu de l'immensité, vaudrait-il la peine de s'entre-haïr ?

Cet idéal est de ceux qui commandent le respect. La dignité et la droiture de sa vie d'apôtre le commandent aussi, même à ceux qui ne partageront point ses idées, comme l'ampleur et la valeur de son œuvre commandent notre admiration. — M. D.

On annonce la mort d'Elisée Reclus, qui s'est éteint hier à Bruxelles où il était professeur de géographie comparée à l'Université depuis 1892.

Elisée Reclus fut un savant considérable et un écrivain de talent, dont le seul tort fut de compromettre dans la politique une activité que ses belles études sur *la Terre et les Hommes* eussent suffi à alimenter. On n'a pas oublié les douloureux événements auxquels on eut le regret de voir son nom mêlé. Mais ce n'est pas le moment de disserter sur ces erreurs. Dans la vie quotidienne, ce révolutionnaire terrible était le plus doux et le plus bienveillant des hommes. Et ce n'est pas un phénomène banal, que les deux catégories de lecteurs fidèles auprès desquels il jouit de la plus constante popularité furent les libertaires et les enfants.

L'auteur de la *Géographie universelle* était âgé de soixante-quinze ans.

12/8. « Echos », *Le Figaro* (Paris),
5 juillet 1905, p. 1.

12/9. « Elisée Reclus », *Le Matin* (Paris),
6 juillet 1905, p. 4.

ELISÉE RECLUS

L'éminent géographe est mort mercredi, en Belgique. — La vie et l'œuvre du grand savant.

Depuis des semaines déjà, ses amis étaient avertis. Ils s'attendaient incessamment à voir se fermer pour jamais ces yeux admirables, ces yeux d'acier, où vibraient parfois des lueurs si tendres, et qui furent parmi les plus claires lumières de notre époque.

Il a succombé le 4 juillet, à Tourcois (Belgique), dans sa soixante-seizième année.

Des deux personnages qui se partagèrent son activité, l'agitateur social et le savant, c'est celui-ci qui a survécu le dernier, c'est lui qui vient de s'éteindre dans une parfaite sérénité.

N'est-ce pas l'heure de rappeler ces mots qu'en 1871, envoyaient à M. Thiers des hommes comme Darwin, le professeur Wallatouson, lord Amberley, pour solliciter du pouvoir exécutif une mesure de clémence en faveur d'Elisée Reclus, condamné à la déportation après les événements de la Commune ?



M. ELISÉE RECLUS
(Phot. Nadar)

« Cet homme, affirmaient les illustres signataires de la pétition, appartient non seulement au pays qui le vit naître, mais au monde entier. »

En effet, par la qualité même de son œuvre, comme par l'ampleur de sa pensée, ce philosophe, ce géographe, cette intelligence si ardemment éprise des beautés de la terre et des grandeurs de l'humanité appartient au monde entier. Et peut-être, du reste, n'est-il pas, en ce début de siècle, de gloire consacrée par un caractère plus sincèrement universel que la sienne.

On connaît trop la longue série de ses ouvrages pour qu'il soit opportun d'y insister longuement ici. Le nom d'Elisée Reclus est devenu synonyme, voilà longtemps, de géographe. Dans les dix-neuf énormes volumes de sa *Géographie universelle*, il a renouvelé, et l'on peut dire rendu à la vie, cet art et cette science de la description terrestre qu'avaient laissé tomber si bas ses prédécesseurs. L'enthousiasme qui anima Reclus devant les splendeurs infiniment variées de la nature lui inspira parfois des pages de poète. Il n'en reste pas moins le plus précis des savants, et ses cartes sont des prodiges de netteté, de réalité, de fidélité minutieuse.

De longs voyages avaient, dès sa jeunesse, éveillé sa curiosité pour les spectacles de la terre.

Elisée Reclus, né le 15 mars 1830, à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), commença son éducation dans une université allemande, la poursuivit dans sa ville natale et à Montauban, l'acheva à Berlin (1851). L'avènement de Napoléon III irrita et désespéra ce libéral convaincu. Il s'exila six années durant et parcourut les îles Britanniques, les États-Unis, l'Amérique du sud.

Au retour, il résuma en d'abondants articles, qui furent très remarqués et devinrent des livres, le résultat de ses observations. *L'Histoire d'une Montagne*, *L'Histoire d'un Ruisseau* sont des chefs-d'œuvre classiques, et le *Guide à Londres*, et la *Terre, et les Mers*, et tant d'autres ouvrages qui attestent un constant effort, et surtout qui témoignent d'un si immense amour pour l'humanité et, par delà même les hommes, pour la vie, pour tout ce qui vit !

La Commune marqua une seconde période de troubles dans cette destinée pleine de contrastes. Il y avait un homme de cabinet, chez Elisée Reclus, et il y avait un homme d'action ; un professeur et un tribun. Condamné à la déportation, puis au bannissement, il mit à profit son nouvel exil en reprenant ses voyages. Cette fois, c'est l'Europe qu'il parcourut.

Finalement, il s'était établi à Bruxelles, où il professait la géographie à l'Université Nouvelle, ce magnifique asile international de la science libre.

Il était là le maître admiré et aimé d'un groupe d'esprits de toutes nuances. Les uns recherchaient en lui le théoricien anarchiste, l'auteur d'*Evolution et Révolution* ; les autres écoutaient le merveilleux témoin de la vie de la terre, le géographe aux synthèses fécondes, qui expliquait, par la composition des terrains, par la conformation des plaines et des montagnes, par le sens des cours d'eau, le sens aussi de la civilisation, et suggérait, par l'étude des grandes analogies naturelles, toute une profonde philosophie de l'histoire.

12/10. « Eliseo Réclus », *L'Educatore della Svizzera italiana* (Lugano, Tessin, Suisse), fasc. 13, 15 juillet 1905, p. 206-207. De 1872 à 1884, Elisée Reclus est membre de la Società degli Amici dell'Educazione del Popolo de Lugano.

<http://retro.seals.ch/digbib/view?pid=esi-001:1905:47::308>

MISCELLANEA

ELISEO RECLUS. — E' morto la mattina del 5 corrente a Bruxelles il celebre scrittore Eliseo Réclus. La Francia sua patria, l'Europa, il mondo intero ha perduto uno de' suoi migliori uomini, uno degli ingegni più vivi, uno dei lavoratori più forti, e certo il più illustre rappresentante delle discipline geografiche.

Era nato nel 1830 a Saint-Foy-la-Grande. Giovinetto ancora manifestò idee repubblicane, per cui, bandito nel 1851 dalla Francia in uno col fratello Elia, col quale si pose a viaggiare il mondo, soggiornò parecchi anni nella Nuova Granada, e nel 1857 ottenne di ritornare a Parigi. Poco dopo pubblicava il suo « Giro del Mondo » e poscia molti articoli d'indole storica e geografica che gli guadagnarono larga popolarità. Spirito ribelle e nemico di ogni tirannia, da repubblicano il Réclus si fece internazionalista e comunardo. Dopo il 1870 apparteneva appunto alla Comune allorchè fu arrestato dall'esercito di Versailles e condannato alla deportazione. Commutatagli questa pena in quella del bando, riprese i viaggi maturando in mente la più celebre delle sue opere, quella

Geografia universale che tutto il mondo conosce, ed alla quale attese per 19 anni (1875-1894). Essa è tradotta in quasi tutte le lingue compresa l'italiana. Nel 1892 Eliseo Réclus era professore di Geografia all'Università di Bruxelles.

I primi anni del suo nuovo bando il Réclus li passò a Lugano, in una villa dell'avv. Emilio Censi, dove attendeva a' suoi studi prediletti, facendosi coadiuvare per certi disegni dal compianto scultore A. Chiattone, allora giovinetto.

Eliseo Réclus fece parte per oltre dieci anni — dal 1872 al 1884 — della nostra Società degli Amici dell'Educazione.

12/11. « Elisée Reclus », *Le Pays du dimanche* (Porrentruy, Suisse), 13 août 1905, p. 256.
[http://retro.seals.ch/digbib/view?pid=pdd-001:1905:\[8\]::1004](http://retro.seals.ch/digbib/view?pid=pdd-001:1905:[8]::1004).



ELISÉE RECLUS

Qu'on le veuille ou non, on ne peut s'empêcher de rapprocher Elisée Reclus de Jules Verne, morts tous deux à peu d'intervalle. L'un et l'autre ont aimé la géographie et ont contribué largement à vulgariser la connaissance de notre globe. Tous deux sont morts à la tâche. Reclus, qui vient de s'éteindre à Thourout, près Bruxelles, venait de mettre la dernière main à l'œuvre capitale de toute sa vie, *L'Homme et la Terre*.

Elisée Reclus, né à Sainte-Foy-la-Grande, en Gironde le 15 mars 1830, était le fils de ce pasteur Reclus, célèbre dans toute la région pyrénéenne par la générosité de sa vie, par l'humanité de son enseignement et de sa charité, de cet être si

bon qu'en haine de toute effusion de sang, il fut un végétarien convaincu.

C'est dans ce milieu extraordinairement libre, mais aussi très rigide où le culte de la conscience était la règle et le frein, qu'Elisée Reclus grandit, ainsi que ses quatre frères. Il commença son éducation dans la Prusse rhénane, la termina d'abord à l'université protestante de Montauban, puis à celle de Berlin, où il reçut l'enseignement du géographe allemand Karl Ritter.

Il revint en France au moment du coup d'Etat. Déjà en 1848, l'étudiant s'était mêlé ardemment au mouvement républicain. Il protesta contre l'avènement de Napoléon III et dut quitter la France. Il mena alors une vie studieusement errante; il habita l'Angleterre, l'Irlande, les Etats-Unis, l'Amérique du Sud. Il revint à Paris en 1857. C'est alors qu'il publia ces petits ouvrages, modèles de clarté et de vie : *Histoire d'un ruisseau*, *La Terre*, *Les Mers*, par où il prélu à sa grande œuvre géographique.

Il s'associait à tous les mouvements qui se réclamaient des idées socialistes. En 1866, il s'affilia à l'Internationale; en 1871, après avoir fait son devoir à Paris, durant le siège, comme garde national et comme aérostier, il prit part au mouvement de la Commune et écrivit dans le *Cri du Peuple*.

Pris sur le plateau de Châtillon par l'armée de Versailles, il fut condamné à la déportation, après sept mois de prison.

Sa condamnation provoqua les protestations de l'Europe savante. Un appel signé par Darwin en tête, fut adressé au gouvernement français; Thiers, en février 1872, commua la peine en celle du bannissement.

Reclus s'établit en Italie, puis en Suisse, à Clarens, dès 1884. Amnistié en 1879, il n'en continua pas moins de résider à l'étranger. A Genève, il se lia avec Bakounine et le prince Kropotkine. Il s'était tellement dégagé de toute convention, qu'il maria ses filles en se contentant de donner à leur union son approbation de chef de famille.

La publication, de 1875 à 1893, des 19 volumes de sa *Géographie universelle* mit le sceau à sa réputation.

Professeur depuis 1894 à l'Université nouvelle de Bruxelles, il vivait très simplement avec les siens. Son cabinet de travail et toute sa demeure ne contenaient que des meubles en bois blanc et des rayons chargés de livres. Répudiant toute propriété individuelle, il avait réduit ses besoins au strict minimum, et ce qui ne lui était pas immédiatement nécessaire il le donnait aux pauvres. On raconte qu'il ne conserva jamais plus d'un jour les nombreuses médailles d'or décernées à ses travaux.

12/12. « Eliseo Reclus », *El Nuevo Régimen*, semanario federal (Madrid), 18 juillet 1905, p. 2.
<http://hemerotecadigital.bne.es/>

ELISEO RECLUS

Pasó por la tierra sin que las impurezas de la realidad osaran manchar su alma virgen, su espíritu sublime de poeta.

¹ Visionario por temperamento, por ingénita condición de su naturaleza era un rebelde, un utopista que luchó por implantar la igualdad de condiciones para todos los hombres.

En su pecho jamás se albergó el odio; su privilegiado cerebro medía y razonaba las pequeñeces humanas, hallando siempre una disculpa para sus tenaces enemigos.

Como hombre de ciencia, conquistó Reclus puesto preeminente entre los sabios. Su *Geografía Universal* es un monumento al que consagró la mayor parte de su vida.

Su célebre obra *Evolución y Revolución* dió origen á grandes controversias, habiendo sido calificada por la crítica imparcial y razonadora como uno de los mejores estudios sociales que se han escrito.

Consecuente con sus ideas, Eliseo Reclus tiene un rasgo admirable que, al romper con los convencionalismos sociales, realzó grandemente su personalidad.

Un día un hombre enamorado de su hija se la pidió por esposa. Reclus tomó las manos de ambos jóvenes, y las enlazó oprimiéndolas entre las suyas. El lazo indisoluble del matrimonio fué el amor entre aquellas dos almas; la unión quedó hecha.

Cuando el gobierno francés expulsó del territorio de la república á Reclus, todos los sabios del mundo suscribieron una protesta encabezada por Darwin.

Hasta pocos días antes de su muerte, Eliseo Reclus asistía á su cátedra de la Universidad de Bruselas. Viejo y enfermo, continuaba entregado al trabajo como en los más verdes años de su vida.

Descanse en paz el varón ilustre que supo con su conciencia y sus virtudes laborar en bien de la Humanidad.

12/13. « Three Noted Frenchmen Die », *The Hawaiian Gazette* (Honolulu), 22 septembre 1905, p. 6.
L'extrait ci-dessous ne concerne qu'Elisée Reclus ; les deux autres Français mentionnés sont le peintre Jean-Jacques Henner (1829-1905) et le peintre William Bouguereau (1825-1905).

TUREL NOTED FRENCHMEN DIE

Within a few weeks, the French people have lost three very famous, perhaps even great, men. Of these, the most profound was Elisee Reclus, philosopher, geographer, and anarchist. He wrote very many books on science, all distinguished by a wonderful style. To him more than to any other man the anarchist movement owes its spread. He was one of a remarkably gifted family, consisting of five brothers and one sister, all of whom have made their mark. On account of his views, Reclus was exiled from France, and spent some time traveling in England, Ireland, the United States, and South America. While living in the United States he married a negress. During the Commune, Reclus served against the national troops, was captured, imprisoned, condemned to transportation to a penal colony, and was only saved from that fate by the petition of Charles Darwin and other scientific men of Europe for the commutation of the sentence. That the anarchistic philosophy of repudiation of all authority and all interference with the individual will was very real with Reclus, is indicated by the fact that, to try scandal of many of his friends, he paired off his own daughters with the companions they had chosen without any formality of legal marriage. About Reclus this curious anecdote has found its way into print: "A friend, meeting the aged geographer and anarchist one day, was astonished to hear the complaint: 'I fear my wife is deceiving me.' To his friend's wonderment, he gave the particulars of his complaint against the faithful companion of so many years: 'I suspect she puts meat juice in my spinach!'"

12/14. « Elisée Reclus », *Bulletin de la Ligue du reboisement de l'Algérie*, 24^e année, n° 5 (2^e série), 15 juillet 1905, p. 105-108.

Elisée Reclus est probablement devenu membre de cette ligue, fondée en 1881, lors de son passage à Alger au printemps 1884 (cf. avril-début juin 1884). Son gendre Paul Régulier, compagnon de sa fille aînée Magali Reclus et installé à Alger depuis 1886, en est un membre actif depuis 1887.

ELISÉE RECLUS

Il nous a semblé que la Ligue ne pouvait garder le silence devant la mort d'Elisée Reclus.

Pour nous, Ligueurs, il fut un précurseur ; l'un des premiers, il éleva la voix en faveur de l'arbre et c'est pour défendre ses idées que nous nous sommes groupés. Au moment où cette grande figure disparaît, nous sommes donc autorisé à en dire quelques mots dans ce *Bulletin*,

S'intéressant à tout ce qui est de nature à hâter la venue des temps meilleurs, E. Reclus devait fatalement s'attacher à l'arbre, ce véritable « compagnon » de l'homme sur la terre, et il en fut bien ainsi.

Dans l'un de ses premiers grands ouvrages, *La Terre nous le voyons*, en effet, tracer magistralement le rôle immense que remplit la forêt dans le maintien des lois harmoniques de la nature. Plus tard, dans sa *Géographie Universelle*, c'est par des faits qu'il montre les désastres qui ont été la conséquence de l'oubli ou de la méconnaissance de ce rôle. Et le nombre est grand, malheureusement des points du globe où il constate l'aveuglement des hommes qui, en détruisant systématiquement le manteau de verdure que notre mère commune a créé pour protéger le sol nourricier, ont de leurs propres mains consommé la ruine de pays qu'ils habitaient !

Cet ardent défenseur de l'arbre ne pouvait que venir à nous. Aussi, à peine étions-nous constitués, qu'il se faisait inscrire dans nos rangs. Dans maintes circonstances, par la suite, il nous donna la preuve qu'il suivait pas à pas notre œuvre, avec l'intérêt qui s'attache aux persévérants.

Lors de l'un de ses passages à Alger, il nous fit même l'honneur, le très grand honneur, d'assister à l'une de nos séances du Comité. Ce fut un des rares jours heureux qu'ait connus notre Société depuis sa naissance.

Nous ne devons pas oublier non plus qu'il fit à la Ligue cet autre insigne honneur de la citer plusieurs fois dans sa *Géographie Universelle*. Nous avons tous droits de nous montrer très fiers de ce témoignage d'estime qu'a bien voulu nous donner le Maître et qui a largement adouci nos amères déceptions.

De notre côté, lorsque pour répandre la bonne parole, nous avons préparé le *Bréviaire du Ligueur*, trop heureux de nous abriter derrière l'autorité d'un nom admiré par tous, vénéré partout, nous n'avons pas manqué de puiser abondamment dans les admirables livres du grand géographe.

Puisse les colons, lorsqu'avec les arbres la prospérité sera venue, ne pas oublier ce nom ! Notre petit opuscule saura le leur rappeler, si cela est nécessaire.

Ce tribut de reconnaissance, tribut bien pâle, bien insuffisant, apporté à l'ami des arbres, il n'est guère possible de ne pas s'arrêter quelques instants devant celui que l'Histoire placera certainement à côté des deux hommes qui donneront

leur nom au XIX^e siècle, à côté de Pasteur et de Victor Hugo.

Convaincu que l'être humain porte en lui une somme de bonté, qui, accumulée, peut et doit suffire à faire disparaître le mal de la surface de la terre ; fort de cette conviction et conscient de cette autre force qu'il puisait dans une prodigieuse érudition, il a toujours marché droit devant lui, sans jamais détourner un seul instant son regard de l'idéal qu'il poursuivait : « Consacrer son existence à diminuer le poids des souffrances imméritées qui pèsent sur le monde. »

Calme au milieu des agités, doux au milieu des violents, simple au milieu des emphatiques, tranquille au milieu des avides de bruit, d'une sérénité souriante pendant les événements qui venaient voiler sa vision, bon pour tous, généreux pour les blessés de la vie, généreux au point de s'oublier et d'oublier les siens, tendant la main aux humbles, indulgent même pour les marchands de bonheur du peuple, fuyant les manifestations de la foule, cotées si haut sur le marché aux illustrations, il a passé, planant au-dessus de nos mesquines agitations.

Il a plané, non sans toutefois nous laisser des œuvres qui à travers les siècles continueront à être admirées comme elles l'ont été à leur apparition. Sa *Géographie Universelle*, pour ne parler que de cet ouvrage, est un grandiose monument. À l'ancienne nomenclature sèche et aride de ses prédécesseurs il a substitué un livre d'un style merveilleux, mis au service des plus rigoureuses investigations scientifiques.

Non seulement il a fait comprendre et aimer la Géographie, mais encore il a donné aux sciences sociales les bases fondamentales qui leur manquaient. La Géographie telle que l'a comprise le novateur est à ces sciences ce que la physiologie anatomique est à la médecine. Tant que celle-ci ne s'est pas appuyée sur la physiologie, elle n'a rien fait de durable. Tant que les sociologues ne connaîtront pas l'anatomie et la physiologie de la terre, ils construiront sur le sable.

La semence qu'il a jetée à pleines mains de chaque côté de la route germait-elle ? Les peuples semblent rebrousser chemin et descendre vers la nuit des temps. Ils ont été aussi barbares dans le domaine moral que dans le domaine de leur conservation individuelle. Ils ont fait table rase des principes tutélaires des Sociétés, comme ils ont saccagé les arbres. Et dans le désert aride qu'ils ont ainsi créé, il n'y a plus place que pour les compétitions féroces des appétits.

La France elle-même, dont l'Apôtre des temps meilleurs reconnaît l'existence encore longtemps indispensable à l'évolution définitive de la collectivité humaine, la France est comme frappée de stérilité ; et, en présence de certains symptômes alarmants, beaucoup ont porté un pronostic des plus graves. Il semble que l'effort de 89 l'ait épuisée ; elle n'a même pas entamé le programme qu'elle enfantait alors.

Plus de ces ardues et nobles luttes pour les idées et les doctrines ! Plus de ces rivalités entre Ecoles pour la conquête du Vrai et du Juste, rivalités fécondes qui fouettaient le sang et le faisaient affluer au cerveau. Un homme est venu qui, par sa vie, son caractère et sa parole, aurait dû passionner les esprits. Il a été écouté avec respect ; mais aucun souffle n'a ridé la surface des eaux dormantes. Quelques fleurs ont été jetées sur sa tombe, ces jours derniers. Elles ne seront pas desséchées que déjà l'on ne parlera plus de lui, dans ce pays qui ne vit plus que « d'affaires. »

Mais, ne nous abandonnons pas à la désespérance ; aussi sombre que soit le présent, ayons la foi qui animait Elisée Reclus et nos neveux, reprenant son œuvre, verront se lever l'aurore des temps qu'il a prédits. Le monde habité par des hommes bons comme lui, quel plus beau rêve à réaliser, de quel plus noble idéal s'enthousiasmer ?

Fuisse la famille d'Elisée Reclus, puissent sa fille, M^{me} Paul Régulier et son mari, le dévoué secrétaire de la Ligue, — à qui nous nous adressons plus particulièrement, par ce qu'ils sont nos concitoyens et nos amis, — entrevoir à travers leurs larmes cette radieuse vision de l'avenir. Leur douleur en sera moins vive. Qu'ils se rassérénent, en pensant que celui qui a été enlevé à leur sainte affection est parti dans le plein éclat d'une vie bien remplie et après avoir préparé les voies qui nous rendront le « Paradis perdu. »

12/15. Edouard-Alfred Martel (1859-1938, spéléologue), « Elisée Reclus », *La Nature, revue des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie* (Paris), 33^e année, n° 1678, 22 juillet 1905, p. 113-114.

N° 1678. — 22 JUILLET 1905.

LA NATURE.



115

ÉLISÉE RECLUS

Il est mort le 4 juillet à Thourout (Belgique), à l'âge de 75 ans, étant né le 15 mars 1850 à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde).

Les quotidiens et les dictionnaires ont donné sa biographie, rappelé sa vie, ultra-mouvementée dans la force de son âge, philosophiquement calme depuis 1894, dans sa scientifique retraite de professeur de géographie comparée à l'Université nouvelle de Bruxelles.

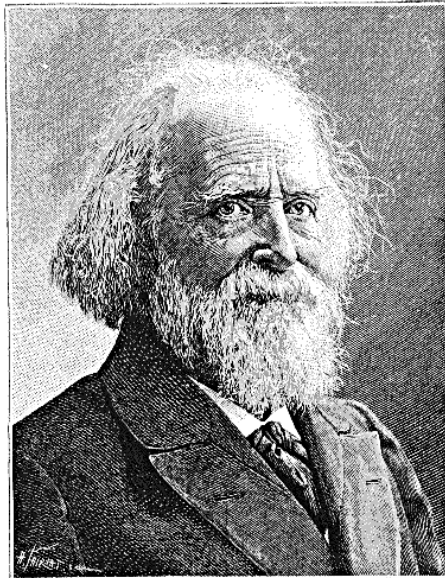
Cet esprit encyclopédique représente en quelque sorte plusieurs hommes par la multiplicité et la variété de ses conceptions et de ses travaux. Nous n'avons connu de lui que le savant et, pour le reste, nous ne saurions dire qu'une chose : c'est que toujours et partout son énergique droiture conserva inébranlable le courage de ses convictions. L'indépendante fermeté de son caractère lui épargnera à bon droit, et devant n'importe quelle opinion, le reproche d'avoir jamais été « ondoyant et divers ». A notre époque d'arrivisme adroit, ceci est un éloge que peu méritent et que tous lui doivent.

Bien avant les sinistres de 1870-1871, Elisée Reclus était géographe. Dès 1859, il commençait à donner à la *Revue des Deux Mondes* des études remarquées sur ses voyages en Europe et Amérique; et, en 1868-1869, les

deux volumes de *la Terre* (les Continents, l'Océan, l'Atmosphère, la Vie) révélaient une manière de comprendre et d'exposer les phénomènes naturels du globe qui faisait d'un ouvrage de pure science un livre de lecture attrayante. Alors nous n'avions pas encore eu de Ritter (dont Reclus fut l'élève), de Humboldt, de Petermann, et les savants géographes de notre pays n'avaient guère su, malgré leurs consciencieux labeurs, malgré le haut mérite de nombreux et convaincus spécialistes, faire sortir leurs atlas et leurs cours d'un cadre didactique sans attrait. Aussi nous prouva-t-on trop chèrement que, comme public, nous ignorions la géographie!

Dans ces années de recueillement et de relèvement qui nous servirent de réveil, un homme se dévoua à nous l'apprendre; il avait compris ce qu'il fallait à notre esprit vif, ouvert, curieux, mais pri-

mesautier, instable, impatient; il avait trouvé le secret d'infuser aux Français, sous la beauté de la forme, la sève instructive du fond : d'un seul jet, il dressa le plan *definitif* d'une œuvre idéale qu'il eut la joie non seulement de réaliser telle qu'il l'avait conçue, mais encore de contempler plus de dix ans dans l'épanouissement du plus glorieux succès. Méthodiquement et mathématiquement, sans une lacune, sans une défaillance, pendant dix-neuf années consécutives, de 1876 à 1894, la *Géographie universelle* nous fit connaître une par une toutes les parties de notre Terre, si infime dans les *au-delà* de l'Univers, si immense pour la compréhension et la mémoire du disciple, si colossale pour la description par le maître, que, jusqu'alors, aucun n'y avait bien réussi. Elisée Reclus fut



Élisée Reclus.

ce prestigieux artiste et à la fois ce véridique érudit, qui nous donna le *portrait de la Terre* à la fin du XIX^e siècle, avec une ressemblance telle que les premiers volumes encore, quoique vieux de 25 années, restent aujourd'hui, à certains chiffres près, aussi jeunes et exacts qu'au jour de leur apparition. On se rappelle l'admiration, l'étonnement, l'émotion presque, provoqués en 1877 par le tome II, *la France* : c'était alors le plein moment de la refonte de la chère patrie, et jamais on n'avait lu des pages qui la fissent si bien connaître et qui la fissent tant aimer. Les collégiens de cette date n'oublieront pas leur surprise

en trouvant dans ce gros volume non pas la torture mnémotechnique des anciens précis de géographie, mais un bel et bon livre d'éternelles, aux gravures évocatrices, aux cartes parlantes, suggestionnant automatiquement la compréhension des plus complexes phénomènes naturels, de leurs effets sur le développement de l'humanité, et de la froide statistique! Les générations qui ont vu éclore la *Géographie universelle* sont les hommes faits du XX^e siècle; tous ceux d'entre eux qui sont devenus des travailleurs utiles ont suivi avec passion l'expansion de l'immense ouvrage et salué avec joie son intégral achèvement; ils savent quel service a été rendu ainsi à eux-mêmes et au pays. Les plus jeunes doivent se persuader à leur tour qu'il ne s'agit pas ici d'un éphémère succès du moment : le monument construit par Reclus a contribué à la réédification de la France,

et il faut en classer l'architecte parmi les hommes dignes du titre de régénérateurs bienfaisants.

Là ne s'est pas bornée au surplus sa prodigieuse et féconde activité : sans parler de plusieurs guides à Londres et aux stations d'hiver de la Méditerranée, il a donné en 1861 un *Voyage à la Sierra Nevada de Santa Martha* qui fut un vrai récit d'exploration personnelle, — *l'Histoire d'un ruisseau* (1869), *l'Histoire d'une montagne* (1880), — *les Mers et les météores* (1875). On peut dire de tous ses volumes qu'ils ont miraculeusement combiné la flamboyante éloquence d'un Michelet, la puissante synthèse d'un Cuvier, et la rationnelle précision d'un Arago. On ne sait guère ce qu'il faut louer le plus en Reclus, de son talent d'écrivain ou de sa méthode de savant!

L'homme privé était la générosité, l'abnégation, l'affabilité mêmes; sa physionomie, au suprême degré attirante par la profondeur et l'éclat d'un regard inoubliable pour ceux qui l'avaient une seule fois recueilli. Et ce modeste était si curieux de bien apprendre et de se documenter à tout prix que, maître sans émules, il se faisait avidement l'auditeur de ses propres disciples, dès qu'il les avait mis en état de devenir eux-mêmes, et grâce à lui, quelque peu instructeurs dans les secrets d'une spécialité quelconque.

Sa destinée lui a accordé de mettre la dernière main à un nouveau livre magistral, dont nous n'avons encore que le début, *l'Homme et la Terre* : c'est la conclusion générale et philosophique de ses idées et de ses efforts. Il y expose « les conditions du sol, du climat, de toute l'ambiance dans lesquelles les événements de l'histoire se sont accomplis » et il y montre « l'accord des hommes et de la Terre » en expliquant les « agissements des peuples, de cause à effet, par leur harmonie avec l'évolution de la planète. »

De nos jours, la Géographie est devenue peut-être la science par excellence, parce qu'elle est celle de la nature, de la Terre, de l'Homme et qu'aucune étude ou activité, de quelque ordre que ce soit, ne peut s'en passer. Ce sera l'honneur de Reclus de l'avoir en particulier imposée à la France qui la méconnaissait, et de l'avoir en général codifiée sous l'aspect le plus charmant et le plus exact à la fois.

E.-A. MARTEL.

LES HÛTRES ET LA FIÈVRE TYPHOÏDE

En 1896, M. le professeur Chantemesse attira l'attention de l'Académie de médecine sur la transmission possible du bacille typhique, dit bacille d'Eberth, par les huîtres. La presse s'empara de la question qui fut démesurément grossie à la suite de quelques épidémies de la maladie dans des bains de mer du littoral français. L'opinion publique s'affola et l'industrie huîtrière en subit un coup terrible; des rapports successifs de M. le professeur Cornil, de M. le Dr Mosny (enquête faite de 1897 à 1900¹), de

¹ Voy. *Revue d'hygiène*, 1899-1900.

M. le professeur E. Giard (*Journal officiel*, du 28 juillet 1903) remirent les choses au point de façon rassurante en concluant que la transmission du bacille d'Eberth par les huîtres « est chose possible; mais que les cas bien démontrés sont excessivement rares ». En 1904, M. le Dr Raphaël Dubois, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Lyon, a continué les recherches sur les accidents produits par l'ingestion des coquillages et autres animaux marins consommés crus. Une subvention de la caisse des recherches scientifiques a permis ces travaux desquels il résulte (selon le rapport publié au *Journal officiel*, du 6 mai 1905) que sur certains points du littoral de la Méditerranée, on observe souvent, en été, une entérite à laquelle M. R. Dubois a donné le nom de *conchylienterite*. Cette affection, qu'il ne faut pas confondre avec l'entérite typhique et qui est loin d'offrir les mêmes dangers que la fièvre typhoïde, est due à la présence, dans les mollusques comestibles, d'un bacille offrant de grandes analogies, mais aussi des différences, avec les bacilles *v. communis* et *Eberthi* : ce sont probablement ces analogies qui ont pu faire penser que la fièvre typhoïde était souvent causée par l'ingestion d'huîtres contaminées par des déjections de malades atteints de cette affection. Ainsi le mal est différent, et moins grave : les ostréiculteurs et les familles fréquentant les bains de mer doivent se rassurer.

Dr OUVIÉ.

LA MÉTÉOROLOGIE EN FRANCE EN 1904

D'APRÈS LE RAPPORT DE M. BOUQUET DE LA GRYE.

Les observations méthodiques organisées aujourd'hui sur presque toute la surface du globe doivent nous faire connaître les différences des climats et fournir les éléments d'une histoire de la Terre; elles permettront plus tard d'établir les lois qui régissent la circulation de l'atmosphère, la distribution des pluies et la répartition de la chaleur. La météorologie sera alors une science bien établie et la prévision du temps à longue échéance cessera d'être chimérique.

En attendant ces progrès les marins et les agriculteurs sont déjà unanimes à reconnaître le profit que leur apportent les avertissements du bureau central météorologique.

Dans nos ports de la Manche et de l'Océan, il n'est pas un capitaine ou un simple patron de barque qui, avant de prendre la mer, ne regarde la dernière dépêche du bureau central.

Le bureau central, sur l'ensemble des documents qu'il reçoit, par le télégraphe, envoie chaque matin des avis complets et motivés et ses prévisions en 1904 se sont réalisées 91 fois sur 100.

En ce qui concerne les coups de vent, sur 166 avertissements de hisser les cônes aux sémaphores, 122 se sont montrés exacts et dans 11 cas seulement les signes ont été en défaut, le vent n'ayant pas eu la vitesse prévue.

Cette exception faite, les avis du bureau central sont d'une utilité incontestable et, si les marins les ont les premiers appréciés, les agriculteurs en voient chaque jour les avantages.

Les signes du mauvais temps, ils croient bien les voir dans l'état du ciel, dans la forme des nuages que personne mieux qu'eux n'analyse, mais le bulletin du bureau

¹ Extrait du Rapport de M. Bouquet de la Grye, membre de l'Institut et du bureau des longitudes, à la séance générale du conseil du bureau central météorologique du 14 juin 1905.

12/16. Marcellin Boule (1861-1942), « Mort d'Elisée Reclus », *L'Anthropologie* (Paris), juillet-août 1905, p. 596. Depuis 1889, Elisée Reclus est membre de la Société d'anthropologie de Paris, qui fait paraître son propre *Bulletin*. *L'Anthropologie* s'intéresse surtout à la préhistoire et à la paléanthropologie, des sujets qu'Elisée n'a pas négligés (cf. par exemple sa bibliographie en 1898, et le t. I de *L'Homme et la Terre* en 1905).

Mort d'Elisée Reclus.

Elisée Reclus est mort, près de Bruges, le 5 juillet, à l'âge de 75 ans, des suites d'une maladie de cœur.

Il était né à Sainte-Foy-la-Grande, dans la Gironde en 1830. Après avoir fait ses études à Montauban, il se prépara par de nombreux voyages dans les divers pays de l'Europe et en Amérique, aux études géographiques qui ont illustré et popularisé son nom. Il publia d'abord des articles dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans les journaux de géographie, il entreprit ensuite sa *Géographie universelle* dont le premier volume parut en 1875.

Cette œuvre fit sensation. On y voyait une science toute nouvelle, très différente des nomenclatures sèches ou des narrations purement littéraires publiées jusqu'alors. Elisée Reclus y envisageait la science de la Terre comme une sorte de synthèse à laquelle devaient concourir toutes les sciences spéciales. Il donnait à la Géographie ainsi comprise une ampleur, une allure et en même temps une précision inconnues jusqu'alors. Il préparait ainsi l'évolution scientifique de la Géographie telle qu'on la comprend aujourd'hui, et qui consiste avant tout à la rendre explicative. Parmi les sciences auxquelles il se plut à faire appel, l'Anthropologie ne fut pas la dernière. Il a toujours tenu grand compte de ses résultats; il a vulgarisé beaucoup de notions nouvelles sur les peuples primitifs anciens ou actuels; il s'est attaché à montrer les relations de l'Homme avec les milieux physiques ou biologiques. C'est ainsi que le dernier volume de son œuvre monumentale, dont la publication est à peine commencée s'appelle *L'Homme et la Terre*.

Elisée Reclus, dont l'esprit était plein d'idées généreuses, fut mêlé de bonne heure aux mouvements politiques et révolutionnaires. Après le coup d'État, il fut obligé de fuir. En 1871, il prit part à la Commune et fut condamné à la déportation. Cette peine fut commuée en celle du bannissement à la suite d'une pétition signée des plus grands noms de la science. L'amnistie lui permit de rentrer en France en 1879. En 1892, l'Université libre de Bruxelles lui offrit une chaire qu'il ne put occuper, mais bientôt après l'Université nouvelle lui permit de professer jusqu'à la fin de sa vie.

M. B.

12/17. Egmond Goegg, président de la Société de géographie de Genève, séance du 10 novembre 1905, *Le Globe, journal géographique* (organe de la Société de géographie de Genève), t. XLV, n° 1, 1906, p. 6-7. Elisée Reclus est membre de la Société de géographie de Genève depuis novembre 1874.

Les premiers jours de juillet nous arriva la nouvelle de la mort d'Élisée Reclus. En prononçant ce nom, nous éprouvons une profonde émotion et nous sentons une fois de plus notre petitesse et notre insuffisance. Nous espérons qu'une voix autorisée rappellera prochainement devant notre Société la carrière et l'œuvre immense de ce géant de la science humaine. Bornons-nous pour le moment à constater qu'Élisée Reclus a été membre effectif de la Société de géographie de Genève pendant une quinzaine d'années, qu'en 1889 il est devenu membre correspondant et, dès qu'une vacance s'est produite, membre honoraire. Il a pris une part active à nos travaux et de 1875 à 1881 il a présenté dans nos séances plusieurs communications, sur « le Bosphore et la mer Noire » ; sur « l'équilibre et le balancement des terres et des mers » ; sur « le Yarou-Tsangbo, le Brahmapoutra et l'Irraouaddy », etc. En 1897 il fut nommé membre du jury pour le concours ouvert à propos de l'ouvrage : « La Géographie de la Suisse ».

Dans cette même salle où nous nous trouvons réunis, cet homme a donc parlé, sa grande âme a vibré, quelque idée géniale a peut-être germé dans son cerveau. Cette pensée seule fait pour nous de cette salle un sanctuaire. C'est un privilège inappréciable d'avoir eu comme collaborateur l'auteur de *La nouvelle Géographie universelle*, le plus beau monument qui ait jamais été élevé à la science géographique. Nous pleurons en Élisée Reclus le plus grand des géographes et un des plus nobles cœurs.

En 1778, l'Académie française, qui n'avait pas admis Molière au nombre de ses membres à cause de sa profession, plaça son buste dans la salle de ses séances avec ce vers de Saurin pour inscription :

« Rien ne manque à sa gloire ; il manquait à la nôtre ».

Qu'il nous soit permis de faire un rapprochement entre notre modeste Société et l'auguste assemblée des immortels — *si parva licet componere magnis* — et de dire :

« Rien ne manque à la gloire de Reclus et il n'a pas manqué à la nôtre. »

12/18. Emile Cammaerts (1878-1953, étudiant belge d'Elisée Reclus, géographe, futur poète), « Elisée Reclus », *Bulletin de la Société royale belge de géographie* (Bruxelles), juillet-août 1905, p. 210-215. Elisée Reclus est membre de la Société royale belge de géographie depuis au moins 1902.

ELISÉE RECLUS

Elisée Reclus est mort à Thourout, le 4 juillet dernier, à l'âge de septante-cinq ans. Suivant sa volonté, ses amis se sont abstenus de tout hommage extérieur. Ils savent qu'ils l'honorent davantage en consacrant à son souvenir la moindre action, la moindre pensée indépendante que par les cérémonies les plus imposantes et les discours les plus élogieux.

Nous ne comptons donc pas ici ajouter quelque document ou quelque louange aux nombreux articles que les journaux ont consacrés à Elisée Reclus. Il ne nous a heureusement pas été nécessaire d'attendre qu'elles s'éteignent pour manifester hautement l'admiration que nous inspiraient sa vie pure et désintéressée et sa pensée puissante.

L'activité d'Elisée Reclus s'est développée essentiellement dans deux directions : il a consacré toutes ses forces à la réalisation de son idéal social et à l'élaboration de ses travaux scientifiques. C'est donc en suivant l'une ou l'autre de ces orientations qu'il pourrait nous être donné de nous rapprocher de lui.

Nous devons ici séparer nettement l'œuvre du révolutionnaire de celle du géographe, mais il est indispensable, pour la compréhension de cette dernière, d'indiquer les liens intimes qui rattachaient l'un à l'autre, chez Reclus, ces deux principaux modes d'activité. Je ne sais trop dans quelle intention on s'est plu parfois à le représenter comme un grand savant égaré dans les voies confuses de la politique; on a cru pouvoir creuser un gouffre entre ses préoccupations sociales, d'une part, et sa sereine impartialité scientifique, d'autre part. Il n'en est rien. Tous ceux qui l'ont approché ont reconnu en lui la préoccupation constante de trouver, dans ses observations historiques et géographiques, une confirmation de ses théories philosophiques et sociales. Peu d'intelligences étaient aussi puissamment homogènes que la sienne et il ignorait, ou plutôt il préférerait ignorer, la complexité des points de vue et la subtilité des distinctions.

On ne peut le ranger ni parmi les « hommes de sciences » qui ne demandent à la vie que le calme et la sécurité nécessaire à l'élaboration de leurs synthèses rationnelles, ni parmi les « hommes politiques » qui peuvent être amenés à forcer la main à une vérité trop intransigeante, afin de faire triompher leur partis. A côté d'eux, peut-être dans un certain sens au-dessus d'eux, il se rattache à la lignée illustre des grands vulgarisateurs qui, comme Ritter et Herder, accordaient une place importante aux préoccupations philosophiques, mais n'en conservaient pas moins le respect des faits observés; il semble même plus profondément pénétré qu'aucun de ses prédécesseurs par ces consi-

dérations morales, d'application immédiate, auxquelles il consacrait le meilleur de son énergie.

On ne peut négliger ce caractère essentiel qui distingue l'œuvre scientifique de Reclus de celle de la plupart de ses contemporains sans tomber, à son sujet, dans de graves erreurs. Ce trait est constant; il se retrouve partout, dans sa vie, si intimement mêlée aux grands événements de l'histoire contemporaine, dans ses ouvrages, où le point de vue éducatif domine l'intérêt immédiat inspiré par la science, dans sa philosophie, où se conciliaient harmonieusement les vérités rationnelles et les aspirations sentimentales.

Reclus n'a pas cédé, comme tant d'autres savants célèbres, à une sorte de vocation. Les études universitaires qu'il fit à Montauban et qu'il acheva à Berlin ne l'ont peut-être pas tant déterminé à adopter la carrière géographique que les six années de voyages qu'il entreprit de 1851 à 1857, à la suite du coup d'État, et durant lesquelles il visita successivement la Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Amérique du Sud et, plus spécialement, la Nouvelle-Grenade. De retour en France, il ne se signala pas à l'attention du monde savant par la publication de quelque mémoire spécial, mais par des articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, traitant notamment de la guerre de Sécession, et par son active collaboration aux *Guides Joanne*. Tous les ouvrages datant de cette période de sa vie portent l'empreinte bien nette de son génie vulgarisateur. On sent chez lui une préoccupation constante de clarté et d'élégance. Par les notes recueillies au cours de ces voyages, par ses études personnelles, il possède une documentation que lui envierait

maint savant, et son style a déjà acquis cette légèreté et ce charme que bien peu d'écrivains de l'époque égalèrent. Lorsqu'on relit le *Voyage à la Sierra-Nevada de Santa-Martha* ou l'*Histoire d'un Ruisseau*, on songe involontairement à la modestie touchante de ce jeune érudit qui sut aimer suffisamment son public pour lui parler d'égal à égal, avec toute la science d'un docteur et toute la familiarité d'un ami.

En 1867-68 parurent deux volumes de géographie physique : *La Terre*, ouvrage dont la portée plus spéciale semble indiquer chez Reclus une orientation vers des sujets intéressant moins directement la vie humaine. Les spécialistes les plus ombrageux durent reconnaître le mérite de cette œuvre, où étaient concentrés les résultats des découvertes les plus récentes, dans le domaine de la géographie physique, et dans laquelle l'auteur ouvre aux chercheurs des voies qui n'ont pas été parcourues infructueusement depuis lors. Mais, ni la préparation de son œuvre la plus puissante au point de vue scientifique, ni le légitime succès qu'elle obtint, n'écartèrent un instant Reclus de ses préoccupations les plus chères. Loin de se spécialiser davantage et de se renfermer dans la docte quiétude de son bureau, il se consacra corps et âme au mouvement révolutionnaire de la Commune et, dès qu'il put se donner de nouveau à l'étude, il publia, comme par une sorte de remords d'avoir été trop « savant », les *Phénomènes terrestres*, qui constituent un abrégé simplifié de *La Terre* (1872).

Depuis lors, cet état d'esprit n'a pas varié ; il semble que Reclus se soit proposé un double but, inspiré par la

confiance inébranlable qu'il avait dans le rôle éducatif de la science : A l'égard de cette dernière, il voulait concentrer les documents apportés par les contributions particulières, les grouper en faisceaux distincts et dégager de la vue d'ensemble, résultant de cette mise au point, certaines orientations fécondes, que le spécialiste, attaché à l'examen de quelque problème particulier, n'aurait pu discerner, faute de recul. Vis-à-vis du public, il espérait l'intéresser et l'instruire suffisamment pour l'élever à une conception plus noble de la vie humaine et des rapports qui rattachent l'individu à la société. Ainsi, il mettait à la fois la science en état d'agir sur le peuple et le peuple en état de comprendre la science.

Après avoir condensé dans *La Terre* les données fondamentales de la géographie physique, Reclus parvint, dans les dix-neuf volumes de sa *Nouvelle Géographie universelle*, à dresser un répertoire complet de nos connaissances relativement aux différentes régions de la terre et à leurs habitants; il commençait enfin à publier sa géographie sociale : *L'Homme et la Terre* (dès à présent terminée), lorsqu'il nous a été enlevé. Dans ce dernier ouvrage, il étudie dans la succession des périodes historiques, le problème de l'adaptation de l'homme à la terre, qu'il avait examiné dans la diversité des régions du globe dans sa *Nouvelle Géographie universelle*.

Cette idée de l'adaptation de l'homme à la terre et des influences réciproques que ces deux éléments ont exercé et exercent encore l'un sur l'autre, domine, en fait, le vaste plan d'étude que Reclus a réalisé. Comme Ritter qu'il

aimait à citer, mais dans un autre sens, il insiste sur les concordances frappantes qui rattachent l'humanité à son milieu naturel. Loin d'y voir une sorte de prédestination, il considère ces phénomènes comme résultant d'une adaptation progressive et incessante, au cours de laquelle le groupe social se libère de la contrainte naturelle et l'individu s'émancipe de la contrainte sociale.

C'est cette leçon qu'il croyait pouvoir dégager de la science et dont l'enseignement devait, d'après lui, amener l'humanité à prendre conscience d'elle-même.

Cette foi ne l'a pas abandonné et il est parti avec la conviction que l'idéal moral le plus noble répond à la vérité scientifique la plus scrupuleusement exacte. E. C.

12/19. Charles Knapp (1855-1921), « Elisée Reclus », *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* (Neuchâtel, Suisse), t. XVI, 1905, p. 310-316. Depuis 1891 (peut-être avant déjà), Elisée Reclus est membre de la Société neuchâteloise de géographie.

Élisée Reclus

La Société Neuchâteloise de Géographie a eu le malheur de perdre, le 5 juillet dernier, le premier en date de ses membres honoraires, un savant de la plus haute valeur, au caractère généreux, débordant d'enthousiasme pour toutes les nobles causes, un homme d'une probité scrupuleuse, se dépensant sans compter dès qu'il s'agissait de rendre service à autrui.

Jacques-Élisée Reclus naquit à Sainte-Foy-la-Grande, petite ville du département de la Gironde, le 15 mars 1830. Il était le second d'une famille de douze enfants. Plusieurs de ses frères sont devenus célèbres comme géographes ou ethnographes. L'ainé, Élie, mort il y a peu de temps, a écrit, entre autres, les *Primitifs* et les *Australiens*, ouvrages d'une remarquable sûreté d'informations. Un chapitre de cette dernière publication a paru au tome VII de notre *Bulletin* sous le titre: *Raconteurs mythologiques des Sauvages australiens*. Onésime est l'auteur bien connu de la *Terre à vol d'oiseau, En France*, réimprimé récemment comme *Le plus beau royaume sous le Ciel, Nos Colonies*, etc. Armand a fait paraître dans le *Tour du monde* le récit de ses *Explorations aux isthmes de Panama et de Darien*, en vue de l'établissement d'un canal interocéanique.

La première enfance d'Élisée Reclus s'écoula au pied des Pyrénées, dans ce Béarn qu'arrose le gave de Pau. C'est là qu'il puisa cet amour intense de la nature qui devait décider de sa vocation future. Son père, devenu pasteur d'une communauté protestante à Orthez, l'envoya avec son frère Élie dans l'institut morave de Neuwied, puis lui fit entreprendre des études théo-

logiques qu'il commença à Montauban et poursuivit à Berlin. C'est dans cette ville qu'il eut l'occasion d'entendre le célèbre Karl Ritter, l'un des rénovateurs de la géographie en Allemagne. Cette circonstance le décida à abandonner des études qu'il ne se sentait plus la liberté de poursuivre, la foi lui faisant défaut. A son retour en France, Reclus, ardent républicain, ne put accepter le coup d'État du 2 décembre 1851. Il s'exila et se rendit en Angleterre où il fit la connaissance du naturaliste Darwin. C'est en Irlande qu'il conçut la première idée de cet ouvrage qui est un modèle de science et de conscience: *La Terre*, description des phénomènes terrestres. Le Nouveau Monde attira le jeune voyageur qui parcourut successivement les États-Unis et la Nouvelle-Grenade. Dans ce dernier pays, il comptait diriger une exploitation agricole, mais l'entreprise échoua. En 1857, Reclus rentra en France. A Paris, il devint secrétaire de la Société de Géographie, fonction qu'il remplit avec une régularité exemplaire jusqu'après les terribles événements de 1871. Les articles qu'il publia alors dans le *Bulletin* de cette importante Société témoignent d'une sûreté de jugement très remarquable. A l'origine de la guerre de Sécession, il écrivit dans la *Revue des Deux Mondes*, pour soutenir la cause des esclaves auxquels les États du Sud refusaient l'affranchissement. L'ambassadeur des États-Unis lui offrit, en récompense de l'appui qu'il prêtait à la politique de Lincoln, une forte somme que Reclus refusa, déclarant qu'il travaillait non pour de l'argent, mais pour la justice et la liberté.

Lorsque éclata la funeste guerre de 1870, Reclus n'hésita pas, quoique marié et père de deux enfants, à faire son devoir ; il s'enrôla dans la garde nationale, puis dans la compagnie d'aérostiers dirigée par Nadar. Indigné de l'inertie et de l'incapacité du gouvernement de la Défense nationale, il se rallia à la Commune. Fait prisonnier avec son bataillon par l'armée de Versailles, il fut condamné, après sept mois de détention, à la déportation simple. Le monde savant s'émut. Une pétition, signée entre autres des noms de Darwin, Williamson, lord Amberley, fut adressée au Gouvernement français en vue d'obtenir pour le grand géographe une commutation de peine. Cet homme, disait la pétition, appartient non seulement au pays qui le vit naître, mais au monde entier. Reclus fut banni. Alors recommença pour lui l'ère des voyages. Réfugié en Italie,

il ne tarda pas à se fixer en Suisse, dans le Tessin, puis à Clarens. C'est là qu'il écrivit la plus grande partie de sa *Nouvelle Géographie Universelle*. Mais, sur les instances de sa famille, il se décida à rentrer en France, pour se fixer ensuite à Bruxelles où il professa à l'Université Nouvelle, fondée à son intention. Il y organisa un Institut géographique qu'il dirigea jusqu'à sa mort, survenue à Thourout, au commencement de juillet de cette année.

L'œuvre d'Élisée Reclus est immense. Il a, en pays de langue française, complètement renouvelé l'étude de la géographie en la faisant sortir de l'ornière où elle se traînait misérablement à la remorque de l'histoire. Aux sèches et arides nomenclatures de jadis, il substitua des tableaux vivants et animés des différentes régions du globe. Dans la préface de son œuvre capitale, la *Nouvelle Géographie Universelle*, on peut lire cette affirmation : « La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail. » Dans ce monumental ouvrage, qui compte 19 volumes, Reclus s'est toujours enthousiasmé pour les contrées qu'il décrivait ; il a, sans passer sous silence les côtés defectueux de leur caractère national, parlé avec sympathie de tous les peuples de la Terre, de « cette Terre bienfaisante qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères ». Et dans un « Dernier mot », par lequel se ferme le tome XIX et dernier, le brillant écrivain s'écrie : « Devant ce monde qui se modifie tous les jours et dont je ne puis suivre les changements que de loin, j'ai cependant tâché de voir clairement les terres décrites comme si je les avais réellement sous les yeux et d'étudier les hommes comme si je me trouvais dans leur société. J'ai voulu vivre mes récits, en montrant pour chaque pays les traits qui le caractérisent, en signalant pour chaque groupe de l'humanité le génie qui lui est propre. Partout, dirai-je, je me suis trouvé chez moi, dans mon pays, chez des hommes mes frères. Je ne crois point m'être laissé entraîner par un sentiment qui ne fût pas celui de la sympathie et du respect pour tous les habitants de la grande patrie. Sur cette boule qui tourne si vite dans l'espace, grain de sable au milieu de l'immensité, vaudrait-il la peine de s'entre-haïr ? »

Quelles belles et nobles paroles ! Reclus, qui avait beaucoup voyagé et qui parlait une dizaine de langues (il avait même appris le russe, à l'âge de passé 50 ans) comprenait, avec une merveilleuse sagacité, le génie particulier de chaque peuple. Il accorde même une grande place, trop au gré de quelques-uns, aux peuples nature, si souvent dédaignés par les géographes de profession. Il n'admet pas de hiérarchie des races et déclare, dans la préface du livre de Metchnikoff, *La Civilisation et les Grands Fleuves historiques*, que cet écrivain ne leur a peut-être pas rendu suffisamment justice. Une des idées inspiratrices de Reclus est celle de l'unité, au moins morale, de l'espèce humaine. « Malgré les rancunes de la guerre, malgré l'hérédité des haines, l'humanité se fait une. Que nos origines aient été multiples ou non, cette unité grandit, elle devient une réalité vivante. Tellement rapetissée est la planète entre les mains de l'homme qu'elle se donne partout un même outillage d'industrie, que par le réseau continu des services postaux et des télégraphes elle s'est enrichie d'un système nerveux pour l'échange des pensées, qu'elle cherche un méridien commun, une heure commune et que de toutes parts surgissent les inventeurs d'un langage universel. »

La *Nouvelle Géographie Universelle* s'est publiée avec une régularité exemplaire à partir du samedi 8 mai 1875, date d'apparition de la première livraison. Tous les samedis, sans exception, pendant dix-neuf ans, les livraisons se sont succédé sans une seule défaillance. Et cependant l'auteur fut quelquefois malade et entreprit, pour mieux se documenter, des voyages au Canada, aux États-Unis et au Brésil.

La *Nouvelle Géographie Universelle* n'est pas exempte de défauts ni d'erreurs. Ces dernières sont inévitables dans une publication de ce genre, alors qu'il faut mettre en œuvre une masse énorme de matériaux, qu'il est parfois bien difficile de contrôler. Les premiers volumes écrits à une époque où la géographie se renouvelait grâce à l'appui qu'elle demandait aux sciences naturelles trop longtemps négligées par elle sont inférieurs aux derniers. Avec une franchise qui l'honore, Reclus le reconnaissait, et il nous souvient, dans une conversation particulière, l'avoir entendu dire que si l'œuvre était à refaire, il la recommencerait sur d'autres bases.

En tout cas elle a été écrite toute entière de la main de Reclus, et elle présente par là-même un plus grand caractère d'unité que les publications similaires qui ont paru dans d'autres pays d'Europe et dont les différentes parties sont dues à des collaborateurs d'opinions diverses, de tendances dissemblables et de valeur inégale.

La *Nouvelle Géographie Universelle*, dont le sous-titre, *La Terre et les Hommes*, indique clairement le point de vue de l'auteur, a été, en tout ou en partie, traduite en plusieurs langues. La Colombie et le Paraguay ont même publié à part les chapitres de l'ouvrage qui les concernaient. Les deux premiers volumes, *l'Europe méridionale* et *la France* ont eu les honneurs d'une seconde édition; *l'Afrique australe* et *l'Extrême-Orient* ont paru récemment, à la suite des événements qui ont agité ces contrées, revues et mises au point par Onésime Reclus.

Il est étonnant de constater avec quelle exactitude Reclus a su prédire certains événements bien des années avant leur accomplissement. C'est ainsi qu'en 1881, parlant de l'armée nipponne, il déclarait qu'elle était capable non seulement de braver la Chine et la Corée, mais de résister même à la Russie. En 1887, il soutenait que ce serait une périlleuse tentative, de la part des Anglais, d'attenter à l'indépendance des Boers.

Si la *Nouvelle Géographie Universelle* est le tableau, merveilleusement écrit, des différentes contrées du globe, la *Terre*, deux volumes, consacrés l'un aux *Continents* (1868), l'autre à *l'Océan* (1869), est la description la plus vive, la plus animée qui puisse se lire des phénomènes terrestres. Cet ouvrage mériterait d'être publié en une nouvelle édition, mise au courant des travaux de géophysique qui ont vu le jour dans le cours des dernières années, quoiqu'il soit déjà parvenu à sa cinquième édition. *La Terre* est comme la préface du grand ouvrage de Reclus. L'auteur s'y révèle amant passionné de la nature, aussi cet ouvrage se lit-il comme un roman.

Dans la pensée de Reclus, la *Nouvelle Géographie Universelle* devait avoir une conclusion. Cette œuvre, la dernière qui soit sortie de la plume de l'illustre géographe, commence à paraître sous le titre *L'Homme et la Terre*. Elle comptera, paraît-il, cinq volumes. Le premier est presque terminé. Néanmoins, il est assez difficile de porter un jugement d'ensemble sur cette publication que l'auteur n'aura pas la joie de voir terminée. Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'elle est d'inspiration darwinienne et que Reclus tente un essai de géographie sociale.

Une analyse même rapide de l'œuvre d'Élisée Reclus ne serait pas complète si nous ne disions quelques mots d'ouvrages de moindre envergure, mais dont plusieurs sont de vrais joyaux, tels *L'Histoire d'un Ruisseau* dans lequel se trouve cette jolie pensée: Celui qui aime le ruisseau ne saurait être un méchant homme, et *L'Histoire d'une Montagne*. Tous les jeunes gens devraient lire ces deux livres excellents à tous égards. Citons encore: *Voyage à La Sierra Nevada de Santa Martha*, *Introduction au Dictionnaire géographique et administratif de la France* de Joanne, première et seconde éditions. Cette dernière est sortie de presse il y a quelques mois seulement. Elle se divise en deux parties: géographie physique et statistique. Sous une forme condensée, c'est un magnifique tableau de la France actuelle, de son sol et de ses ressources. Reclus a également renouvelé le genre *Guides* par son *Guide en Savoie* et son *Guide de Londres* de la série Joanne.

Cet homme infatigable a collaboré au *Nouveau Dictionnaire de Géographie Universelle* de Vivien de Saint-Martin; il a lancé l'idée d'un globe à l'échelle de 1:100000, à ériger, comme un monument gigantesque, sur une place publique d'une de nos grandes villes. Sous les auspices de la Société belge d'Astronomie, il devait bientôt mettre la main à un *Atlas des Volcans*, accompagné d'un texte qui eût sans doute été un chef-d'œuvre. Espérons que ce projet ne sera pas abandonné et qu'un disciple de Reclus tiendra à honneur de mener à bien cette publication.

Reclus n'a pas négligé le côté pédagogique de la tâche qu'il s'était imposée. Le *Dictionnaire de Pédagogie* de Buisson renferme de lui une lettre pleine de judicieux conseils sur l'enseignement de la géographie, question qu'il reprit dans une brochure parue en 1901.

Nous ne saurions terminer cette trop rapide et imparfaite notice nécrologique sans rappeler ce que fit Reclus en faveur de la Société Neuchâteloise de Géographie pour laquelle, il nous l'a écrit plus d'une fois, il éprouvait une affection toute particulière. Celui qui écrit ces lignes garde aussi un souvenir reconnaissant à l'homme qui ne craignait pas, au milieu de multiples et absorbantes occupations, de répondre à des demandes exigeant parfois d'assez longues recherches et cela, dans un laps de temps très court. Reclus était l'obligeance même.

Élisée Reclus a enrichi notre bibliothèque et notre mapothèque de quelques centaines de livres et de cartes dont beaucoup d'autant plus précieux qu'ils sont assez rares. Il a également fait don à nos collections du manuscrit de sa *Nouvelle Géographie Universelle*. Ces milliers de pages sont couvertes d'une écriture fine et régulière, presque sans ratures; l'idée jaillit sans effort de ce cerveau si bien organisé.

Reclus a également apporté sa part de collaboration à notre *Bulletin*. Il a fait paraître au tome III, 1887, un intéressant article bibliographique sur l'ouvrage de Campou, intitulé : *Un empire qui croule, le Maroc contemporain*; au tome V, 1889-1890, une courte notice : *A propos d'une carte statistique* dressée par Ch. Perron; au tome IX, 1896-1897, un mémoire : *D'un atlas à échelle uniforme*, avec cartes, en collaboration avec Georges Guyou; au tome XI, la *Perse*, avec cartes en noir, et enfin au tome XII, *La Phénicie et les Phéniciens*, avec carte en couleur.

Ces deux derniers travaux sont une primeur; ils paraissent actuellement dans la *Terre et l'Homme*.

Le *Dictionnaire Géographique de la Suisse*, en cours de publication, comptait également Élisée Reclus au nombre de ses collaborateurs. Plus d'une fois, il a témoigné de son approbation à l'égard de cette œuvre de longue haleine. Les conseils qu'il voulait bien nous donner étaient toujours écoutés avec déférence.

Notre modeste Société de Géographie ne saurait mieux honorer la mémoire du laborieux savant qui vient de disparaître, qu'en déployant une activité toujours plus féconde dans le champ de travail qui lui est dévolu. Que pour sa part, elle contribue à toujours mieux faire connaître et aimer cette Terre qui a encore tant de secrets à nous révéler!

C. KNAPP.

12/20. Par son cousin issu de germaine Franz Schrader, « Elisée Reclus », *La Géographie* (revue de la Société de géographie de Paris), t. XII, n° 2, 15 août 1905, p. 81-86. Elisée Reclus est membre de la Société de géographie de Paris depuis 1858.

Élisée Reclus

La science géographique et la France viennent de faire une perte irréparable en perdant Elisée Reclus.

Par le caractère aussi bien que par la science, cet homme absolument supérieur était de ceux qu'on n'oublie pas une fois qu'on les a approchés, de ceux aussi qui persuadent et entraînent par la beauté morale de leur pensée. Il ne saurait entrer dans le cadre de cette publication d'apprécier dans Elisée Reclus autre chose que son œuvre géographique; cependant il est impossible de ne pas dire que chez lui, tout, vie morale, vie intellectuelle, convictions politiques et principes scientifiques, découlait de la même source, et que cette source fut toujours parfaitement noble, pure et désintéressée. Aussi, ceux qui ne partageaient pas les vues ou les convictions inébranlables de l'homme politique étaient-ils obligés de le respecter d'un respect absolu.

Élisée Reclus était né le 15 mars 1830 à Sainte-Foy-la-Grande, dans la Gironde. Il venait le second, après Élie Reclus, le philosophe doux et profond que beaucoup de nos collègues ont connu et vénéré, dans la famille patriarcale du pasteur Jean Reclus, famille qui s'augmenta jusqu'à douze enfants. Elisée eut sous les yeux, dès ses premières impressions, l'exemple d'une vie de pauvreté digne et vaillamment acceptée, où la mère aidait, au moyen d'un pensionnat de jeunes filles, le ménage insuffisamment alimenté par la carrière peu productive du père; carrière moins productive encore à cause d'une générosité sans limites, incapable de calculer devant une misère ou une souffrance. Cet exemple d'héroïsme obscur et continu moula, pour ainsi dire, l'âme d'Élisée Reclus dans un moule supérieur à toutes les vulgarités et à toutes les préoccupations égoïstes, et, s'il crut jusqu'à la fin que l'homme était essentiellement bon, c'est que les premières empreintes sont les plus durables.

Les influences naturelles sous lesquelles se développa chez Elisée Reclus la passion de la géographie ne furent, cependant, pas celles de la Dordogne, calme, verte et majestueuse. A l'appel d'une infime communauté dispersée dans un coin du Béarn, le père avait quitté Sainte-Foy et abandonné toute chance d'avenir pour suivre la voix d'une conscience impérieuse. Pourquoi ne laisserions-nous pas ici parler Elisée Reclus lui-même?

« Ne pouvant avoir d'autres conseils que de lui-même et des réponses

obscur de la prière... peu à peu, la conviction se fit en lui; et un beau jour, on le vit, grave, résolu, étouffant ses larmes, congédier ses fidèles, ses amis, ses parents, monter à cheval avec son fils Élie campé devant lui et partir dans la direction du Midi en compagnie d'un paysan venu pour lui apporter l'invitation des chrétiens d'Orthez et de Castétarbes. Personne de la famille ou du cercle d'amis ne nous a raconté ce voyage de 50 lieues de l'autre côté de la Garonne, à travers les campagnes, les vignobles, puis dans les sables, les marais, les bruyères, les landes... »

C'est ainsi que, sur les bords écumeux du gave de Pau, près d'Orthez, dans un corps de logis de ferme, entre les rochers, les collines couvertes d'ajoncs et les Pyrénées lointaines alternativement bleues et blanches, l'amour de la nature s'éveilla chez celui qui devait si bien la comprendre et l'interpréter.

Mais, si les qualités instinctives d'Élisée Reclus furent développées par les premières années de vie consciente au bord du grand gave, au pied des monts et dans une maison familiale de rigide vertu, son développement intellectuel fut dirigé par des influences plus complexes.

Après les premières études, son père, lié avec la communauté des Frères moraves de Neuwied, envoya ses deux fils Élie et Élisée étudier l'antiquité classique dans cette maison patriarcale, d'esprit un peu archaïque, où se rencontraient des jeunes gens de diverses nationalités. Là, sur les rives du Rhin, la nécessité de se servir de plusieurs idiomes, le contact de traditions ou de préjugés variés, les luttes des divers esprits nationaux se changeant peu à peu en amitiés, donnèrent à l'esprit des deux frères une trempe nouvelle. Son séjour à Neuwied terminé, Élisée se rendit à la faculté protestante de Montauban, où il fit un stage de peu de durée, bientôt interrompu pour être remplacé par une éducation plus laïque et pour ainsi dire « plus terrestre » à l'Université de Berlin où, sous la direction de Karl Ritter, la géographie commença à s'emparer de l'esprit du jeune étudiant. Sa vocation se dessinait, mais encore inconsciente. On a conservé dans la famille et parmi les amis intimes le souvenir d'un retour d'Allemagne à Orthez, où les deux frères, riches en tout d'une trentaine de francs et d'un bon chien, traversaient obliquement, à pied, la France presque entière, en payant l'hospitalité des fermes de quelques menus travaux, mais en admirant au passage les rudesses du massif central ou les douceurs des larges vallées d'Aquitaine.

Une circonstance d'un tout autre ordre devait bientôt le pousser plus avant dans la voie géographique. A la suite du 2 décembre 1851, le jeune et ardent républicain, incapable de courber la tête, résolut de quitter momentanément la France. Il s'établit d'abord en Angleterre, menant de front l'étude et l'enseignement, puis parcourut l'Irlande, visita les États-Unis, l'Amérique centrale et la Nouvelle-Grenade, où, séduit par la beauté suprême de la Sierra Nevada de Sainte-Marthe, il entreprit un essai de culture coloniale qui n'eut pas de

succès, faute de ressources suffisantes. Il devait plus tard raconter cet épisode de sa vie dans son *Voyage à la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe* (1861). Revenu à Paris en 1857, il trouva un protecteur et un ami dans un homme d'un caractère admirable, Adolphe Joanne, sous la direction paternelle duquel il entreprit ses premiers travaux. De cette époque (1860-1864) datent le *Guide à Londres* et les *Villes d'hiver de la Méditerranée et des Alpes Maritimes*, où se montraient déjà les qualités de précision scientifique, de conscience et de

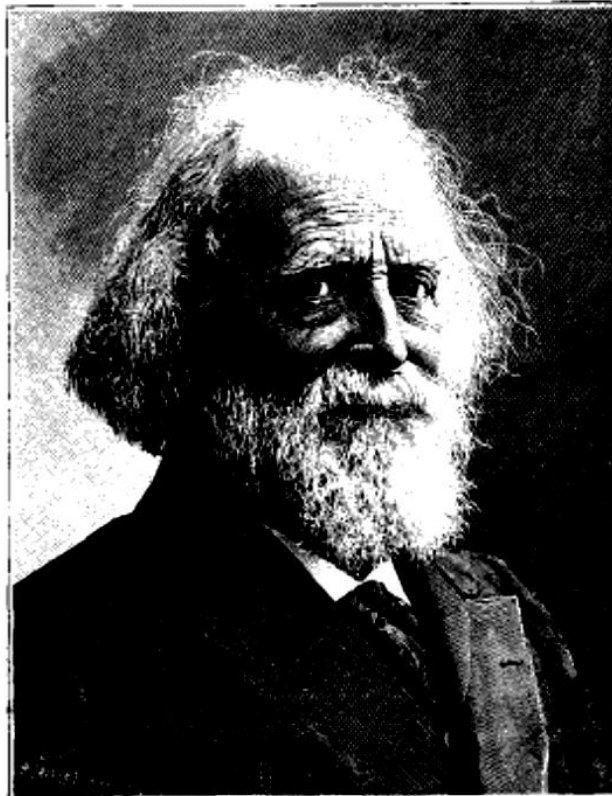


FIG. 13. — ÉLISÉE RECLUS (1830-1905).
(Cliché Naylor¹).

puissance descriptive qui devaient à un degré sans cesse croissant caractériser les travaux de Reclus. En même temps il rédigeait l'*Introduction au Dictionnaire des communes de France* et la majeure partie de l'*Itinéraire des Pyrénées*.

Tout en préparant l'*Histoire d'un ruisseau* et l'*Histoire d'une montagne*, œuvres de divulgation géographique, car on ne saurait parler de « vulgarisation » à propos de joyaux littéraires et scientifiques comme ces deux petits volumes, il donnait à la *Revue des Deux Mondes* des articles remarquables sur l'Amérique, où les événements de la guerre de Sécession étaient étudiés de façon saisissante et souvent pressentis comme par un don prophétique, et collaborait au *Tour du Monde*, où les vénérés Édouard Charton et Émile Tempier

1. La figure qui accompagne cet article a été mise gracieusement à notre disposition par le journal *La Nature*.

devenaient pour lui, après Joanne, des amis pour les bons et les mauvais jours.

C'est à ce moment qu'Élisée Reclus prit possession de toute la force de sa pensée. En 1867-1868, il donnait les deux beaux volumes de *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe*, de l'apparition desquels date, on peut le dire sans exagération, le réveil du sentiment de la géographie en France. Combien de jeunes hommes furent entraînés comme dans un sillage par ce livre à la fois poétique et précis, brûlant d'enthousiasme et scrupuleux jusqu'au moindre chiffre, accompagné de cartes ou de figures dont chacune était l'illustration précise de quelque phénomène planétaire qui se révélait en pleine vie. L'influence de Karl Ritter était encore prépondérante dans l'ordonnance du livre et dans le déroulement de la pensée. On peut trouver aujourd'hui que les lois d'harmonies et de contrastes extérieurs, plus liées au dessin superficiel de la Terre qu'à la texture profonde de la Planète, tenaient dans cette magistrale description du globe une place un peu prépondérante, comme dans les travaux du maître allemand. Mais les qualités propres de l'œuvre brillaient d'un éclat qui, même après un tiers de siècle, désarme toute critique ; non seulement la rigueur scientifique de l'étude apparaît aussi complète aujourd'hui qu'alors, mais les notions alors embryonnaires et qui se sont développées depuis y étaient présentées avec une sorte de prescience qui paraît plus admirable à travers le temps écoulé.

Le succès de *La Terre* engageait déjà la librairie Hachette à confier à Reclus une œuvre plus vaste quand la guerre de 1870 éclata.

Ici se place une période qui n'appartient pas à la géographie. Pendant le siège de Paris, Reclus servit comme simple soldat dans la garde nationale de marche, et donna un actif concours à l'organisation de la compagnie d'aérostatiers que dirigeait Nadar. Après l'insurrection du 18 mars, il prit parti pour la Commune, fut fait prisonnier le 5 avril, et condamné à la déportation simple. On sait quelle émotion cette condamnation suscita dans le monde savant en France et à l'étranger. Des démarches furent tentées auprès du Président de la République pour obtenir une commutation de peine. Le 4 janvier 1872, un arrêté commuait la peine prononcée en celle du bannissement.

Reclus s'établit alors sur les bords du lac de Lugano. De là il se transporta un peu plus tard à Vevey, puis à Clarens, et reprit le cours de ses travaux.

C'est alors qu'il entreprit l'œuvre qui a donné à son nom la célébrité définitive : la *Nouvelle Géographie Universelle*, qui portait pour sous-titre : *La Terre et les Hommes*. C'était l'ouvrage que la librairie Hachette avait déjà projeté de lui confier avant les événements de 1870.

On sait le succès de ce magistral tableau de la terre. Cette fois ce n'était plus dans la vie et dans l'évolution planétaire que Reclus considérait le globe ; il le prenait tel que l'humanité se l'est approprié et partagé : à travers l'impartialité du savant qui exposait plus qu'il ne jugeait et qui s'efforçait, par esprit

de justice et par sympathie humaine, de découvrir en chaque fraction de la planète et de l'humanité les traits spéciaux qui la distinguaient, un souffle d'amour pour la Terre et pour ses fils, les hommes, traverse toute l'œuvre.

Ici encore l'inspiration est une. Reclus ne sépare pas l'histoire de la géographie, ni la terre de l'humanité. Tout se tient pour lui : les lois et les faits ne sont que deux faces de la même étude. Quelque réserve qu'il garde dans ses appréciations, l'étude du réel est sans cesse traversée par l'aspiration vers l'idéal; mais la précision scientifique n'en est en rien atteinte. Ce déroulement des divers pays du globe est à la fois un tableau et un inventaire. Tableau par la couleur, le charme, la pureté du trait et la vivacité de la description, inventaire par la rigueur des données, par le souci du chiffre exact, du détail précis, par la tenue constante de l'esprit au contact des faits.

Reclus, dans une œuvre de cette nature, destinée à la fois aux hommes d'étude spéciale et aux gens cultivés, avait à éviter deux écueils : l'excès de description ou l'excès de documentation. Cette double nécessité lui inspira une réserve et un souci de l'équilibre, qui donnèrent à l'œuvre le caractère classique. Chaque livraison de la *Géographie Universelle*, dès son apparition, entraînait d'emblée dans le trésor de la littérature française. Il convient de marquer ce trait, afin que plus tard, quand la science géographique aura pénétré la société tout entière, on ne fasse pas à Reclus une critique de cette pondération même de son œuvre, qui en fait à la fois un livre d'enseignement et une sorte de « discours » sur la géographie. Un livre de pure documentation n'eût pas, comme l'a fait cet ouvrage admirable, conquis d'emblée l'esprit public et fait pénétrer dans cet esprit des notions auxquelles jusque-là il était resté réfractaire. Avec le côté « apôtre » qui caractérisait tous ses actes, Reclus avait entrepris la conversion des Français à la géographie, et cette conversion s'accomplit sans résistance possible. Comment eût-on résisté devant ces pages dont chacune révélait un rapport nouveau ou saisissant entre les effets et les causes, ou une beauté spéciale de quelque partie de la terre? Quel que soit le pays étudié, l'auteur s'identifie avec ce qui en fait la nature distinctive, avec ce que la vie, l'activité ou l'esprit de ses habitants présentent d'harmonique ou de discordant; mais c'est toujours la note équitable et synthétique qui laisse l'impression dernière. Bien loin de cette étroitesse de pensée qui mesure la valeur ou la beauté à la conformité plus ou moins grande avec nos habitudes, un tel point de vue élargit l'horizon et donne au lecteur la joie continue de l'ascension dans un milieu plus ample, dans une atmosphère plus pure, plus salubre. En même temps le tissu qui lie toutes choses apparaît plus ample, et les diversités même accroissent l'harmonie générale.

Aussi l'action de la *Géographie Universelle* sur l'esprit national, et, dans une mesure, sur l'esprit européen aura-t-elle été plus grande que nous ne pouvons l'apprécier encore. Il n'est pas besoin d'en chercher d'autre preuve que

la lettre si belle et si sympathique adressée à l'occasion de ce deuil par la Société de Géographie de Londres à la Société de Géographie de Paris.

L'achèvement de cette grande œuvre marque pour Reclus le début d'une période de concentration et de silence. Pour cette nature sans égoïsme, tout se résolvait en devoirs. Le souci d'assurer du travail à ceux qu'il avait engagés et entraînés dans sa grande publication lui fit entreprendre ou projeter des travaux à la fois scientifiques et industriels, tels que le plan non réalisé d'un globe gigantesque pour l'Exposition de 1900, ou la création d'un institut de géographie et de cartographie à Bruxelles. Les difficultés inséparables de ce mélange de science et de commerce jetèrent quelques ennuis sur les dernières années de Reclus, mais sans rien diminuer de son activité stoïque.

Il se consolait de la lutte inévitable et du contact avec les côtés moindres de la vie par la préparation d'une œuvre nouvelle dans laquelle il voulait mettre ce que le cadre nécessairement limité de sa *Géographie Universelle* ne lui avait pas encore permis de dire. Cette œuvre, qui commence à peine à paraître, mais qui était achevée en manuscrit et dont les soins pieux d'un frère et d'un neveu assureront la publication, c'est *La Terre et l'Homme*, dont nous ne pouvons pas encore avoir une idée assez générale pour faire plus que d'en mentionner l'apparition. En même temps il professait un cours de géographie comparée à l'Université nouvelle de Bruxelles.

Quelques monographies détaillées, une fréquente collaboration avec son frère Onésime, quelques brefs appels à la Société des hommes, pour essayer d'y faire pénétrer un peu plus de bonté et de justice, une existence patriarcale au milieu d'une famille où régnait la vie très simple (Reclus s'interdisait de rien accumuler du profit de ses œuvres) l'ont conduit noblement et doucement à une mort prématurée malgré ses soixante-quinze ans.

Il y a quelque vingt ans, Reclus écrivait les deux lignes qui suivent à un de ses proches, commençant une de ces longues œuvres qui remplissent une vie :

« Te voilà, toi aussi, la main à la charrue. Bon courage pour creuser le sillon, et cherchons à devenir inutiles le plus tôt possible. »

Reclus considérait, en effet, toute vie humaine comme le moyen pour d'autres vies humaines de s'élever plus haut, de s'approcher davantage de l'idéal de beauté et de justice et de préparer, pour couronnement à la magnificence de la terre, la paix fraternelle entre les hommes.

F. SCHRADER.

12/21. Lucien Gallois (1857-1941, principal disciple de Paul Vidal de la Blache, 1845-1918), « Elisée Reclus », *Annales de géographie* (Paris), t. 14, n° 76, juillet-août 1905, p. 373-374.

Élisée Reclus. -- Bien qu'il disparaisse à un âge avancé, la nouvelle de sa mort a été une douloureuse surprise. Il venait à peine de commencer la publication d'une œuvre considérable : *L'Homme et la Terre*, annoncée à la fin de la *Géographie Universelle*, et où il voulait dégager les idées générales et présenter une synthèse de ses travaux géographiques antérieurs. On assure qu'elle est entièrement terminée et continuera à paraître régulièrement. Il conviendra donc d'attendre la publication de ce véritable testament scientifique pour juger l'œuvre de celui qu'on a appelé souvent à l'étranger : le grand géographe français. Nous ne voulons rappeler en ce moment que les titres des ouvrages qui ont assuré la réputation et marqué les étapes d'une vie singulièrement mouvementée.

RECLUS était né à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), en 1830, dans une famille où le culte du devoir, la pratique de la charité, la haute moralité étaient des vertus traditionnelles. Il les exagéra, si c'est possible, allant jusqu'au bout de ses convictions, ne reniant aucune conséquence, traduisant en doctrines redoutables son rêve d'humanité. Il avait vécu tout jeune en Allemagne, puis avait été élevé au Collège de Sainte-Foy, d'où il passa à la Faculté de théologie de Montauban. En 1851, il était à Berlin, où il suivit l'enseignement de Karl Ritter. Rentré en France, il protesta contre le coup d'État et fut obligé de fuir. Dès lors commence une période de sa vie qui décida indirectement de sa carrière de géographe. De 1851 à 1857, il visita l'Angleterre, l'Irlande, les États-Unis, l'Amérique du Sud. Il publie, à son retour, dans la *Revue des Deux Mondes*, des articles qui attirent sur lui l'attention, puis son *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe* (1861). Désormais, en dehors de ses publications politiques et sociales, c'est à la géographie qu'il appartiendra tout entier comme écrivain. Il s'affirme d'abord par une œuvre directement inspirée de la tradition allemande : *La Terre*, en deux volumes, l'un sur les Continents, l'autre sur les Océans (Paris, 1868, 1869). C'est comme une préparation à sa *Nouvelle Géographie Universelle*. Mais l'apparition en devait être retardée par des événements inattendus. Reclus avait fait son devoir à Paris, pendant la guerre, comme garde national. Après le siège, il prit part au mouvement de la Commune. Fait prisonnier sur le plateau de Châtillon, il fut condamné, après une longue détention, à la déportation. C'est alors qu'une pétition signée des plus grands noms de la Science européenne fut adressée en sa faveur à M^r Thiers. Elle fut entendue. Sa peine fut commuée en celle du bannissement. Reclus rappela lui-même comment son éditeur vint le chercher sur les pontons de Brest. Sa vie errante recommençait. Il se fixa à Lugano, puis à Genève, et rentra en France en 1879 après l'amnistie. Sa *Nouvelle Géographie Universelle*, avec le sous-titre : *La Terre et les Hommes*, avait commencé à paraître en 1876, elle a continué

régulièrement jusqu'à l'achèvement du XIX^e volume en 1894. C'est donc en France qu'elle a été presque tout entière écrite. Un tel labeur impose l'admiration et le respect. L'information en est immense, bien que peu apparente — RECLUS n'était pas de ceux qui tiennent à éblouir le lecteur — et la probité scrupuleuse. Sur la méthode suivie, il y aurait à discuter. Les premiers volumes parurent à un moment où la géographie se transformait, où elle prenait plus nettement conscience d'elle-même, où les sciences surtout commençaient à lui fournir un appui qui lui avait manqué jusque-là. Nul doute, si l'œuvre eût attendu quelques années, qu'elle n'eût porté davantage la marque de ce renouveau. Mais à mesure qu'il avançait, RECLUS devenait plus maître de la méthode, usait aussi de ressources plus abondantes : les derniers volumes sont, à ce point de vue, bien supérieurs aux premiers. Ce qu'il faut du moins louer sans réserve, c'est la belle ordonnance de ce grand travail, c'est l'aisance élégante avec laquelle il est écrit. Il se poursuit sans monotonie, sans défaillance de plume, d'un bout à l'autre. C'est l'œuvre d'un maître écrivain. D'autres se fussent reposés après ce long effort, eussent joui d'une notoriété si justement méritée. RECLUS se déroba, acceptant seulement une chaire où il comptait poursuivre librement ses études. L'Université Libre de Bruxelles lui avait offert, en 1892, un cours de géographie comparée. Mais des tribulations nouvelles l'empêchèrent d'y prendre la parole. On le trouvait trop compromettant : il ne s'était pourtant jamais départi dans ses livres de science d'une sereine impartialité. Il finit par trouver un refuge dans l'Université Nouvelle de Bruxelles, fondée en 1894, où il a professé jusqu'à la fin de sa vie. Il est mort le 4 juillet 1905 à Thourout, dans la Flandre occidentale.

L. G.

Elisée Reclus. Le grand géographe français

Elisée Reclus est mort, le 5 juillet, à Thourout, dans l'arrondissement de Bruxelles, d'une maladie de cœur. On sait qu'il habitait Bruxelles où, depuis 1892, il était professeur de géographie comparée à l'Université libre. Né à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde) le 15 mars 1830, Jean-Jacques-Elisée Reclus, fils d'un pasteur protestant, fit une partie de ses études dans sa ville natale, puis il alla les achever en Allemagne. En 1851 il reçut, à Berlin, les enseignements du géographe Karl Ritter. Il entreprit une longue série de voyages en Allemagne, en Angleterre, en Irlande, en Amérique, qui décidèrent de sa vocation pour la géographie.

De retour à Paris en 1857, il fit paraître dans la *Revue des Deux Mondes*, de 1859 à 1868, de nombreux articles sur des sujets de géographie, de géologie, de littérature, de politique, d'économie sociale, d'industrie, d'archéologie qui témoignaient de l'étendue de son érudition, et se faisaient remarquer par la nouveauté et l'originalité des vues non moins que par la variété et la richesse des observations. Il collabora également au *Tour du Monde* et à d'autres publications géographiques.

Durant cette même période de son existence, E. Reclus publia divers ouvrages : *Guide du voyageur à Londres* (Paris, 1860, in-12); *Londres illustré* (1862, in-12); *Voyage à la Sierra Nevada de Santa-Marta* (1861, in-12); *Les villes d'hiver de la Méditerranée* (1864, in-12); *La Terre. Description des phénomènes de la vie du globe* (1867-1868, 2 vol. gr. in-8°); *Histoire d'un ruisseau* (1869, in-12); *Nice, Cannes, Antibes, Monaco, Menton, San Remo* (1870, in-32).

Les événements politiques auxquels se mêla le géographe l'éloignèrent de France et il vécut principalement en Italie, en Suisse et en Belgique. Ce fut à l'étranger qu'il commença à écrire son œuvre maîtresse, la *Nouvelle Géographie Universelle*, dont les 19 volumes in-4° parurent à Paris de 1875 à 1894. Ce gigantesque monument élevé à la science géographique est aussi admirable par la richesse et l'exactitude des matériaux employés que par la précision et l'éclat du style. Il y a donné un saisissant tableau de la vie de la Terre et a mis en relief les relations qui existent, dans chaque pays, entre le sol et l'habitant.

Elisée Reclus a écrit encore : *Histoire d'une montagne* (1880, in-8°). Avec son frère Onésime qui jouit, lui aussi, comme géographe, d'une haute notoriété, il a écrit : *L'Afrique australe* (1901); *L'Empire du Milieu* (1902). Cette année même, a commencé à paraître un nouvel ouvrage considérable d'Elisée Reclus, *L'Homme et la Terre*¹, qui doit former cinq forts volumes et sera comme le complément de la *Nouvelle Géographie Universelle*. Le manuscrit de l'ouvrage est achevé et cette œuvre grandiose de géographie humaine verra tout entière le jour.

Mais à côté du géographe, il faudrait juger le penseur, et montrer comment la générosité de sa

1. Voir : *Revue de Géographie*, 1^{er} juin 1905, p. 192.

12/22. Gustave Regelsperger (1856-1940), « Elisée Reclus », *La Revue de géographie* (Paris), 29^e année, n° 1, 1^{er} août 1905, p. 251. Regelsperger a succédé à Ludovic Drapeyron (1839-1901) à la tête de cette revue.

nature et sa foi en la liberté et la justice l'amènèrent à s'associer à des mouvements qui se réclamaient de ces idées; ceci sort de notre cadre. Nous nous bornons à reproduire cette excellente appréciation : « Il faut faire deux parts dans l'existence d'Elisée Reclus : celle du savant, lumineuse et de haute portée; celle de l'homme, utopiste généreux mais redoutable, individualiste résolu à pousser jusqu'à l'extrême ses dangereuses théories. La liberté d'esprit du savant, la hardiesse et la hauteur de ses conceptions avaient fatalement conduit l'homme hors des voies ordinaires¹ ».

1. *Le Temps*, 6 juillet 1905.

12/23. Henri Rochefort (1831-1913), « L'anarchiste modèle », *L'Intransigeant* (Paris), 7 juillet 1905, p. 1. Rochefort et divers membres de la famille Reclus se croisent depuis la fin des années 1860.

L'ANARCHISTE MODÈLE

Elisée Reclus, le grand savant qui vient de mourir, était en même temps un anarchiste qui pratiquait la propagande, non par le fait, mais par l'exemple. Il a été toute sa vie l'homme du devoir et de tous les devoirs, son attitude s'étant toujours et sans concession à qui que ce soit et à quoi que ce soit conformée à ses doctrines.

Je l'ai connu en Suisse, où nous étions exilés tous les deux. Il habitait Clarens, au bout du lac Léman, et c'est là qu'il composa sa magnifique *Géographie universelle*, qui est un monument admirable de science et de philosophie.

Quelque fils de pasteur, il était athée sans réserve et ne reconnaissant ni Dieu ni maître il n'admettait même pas l'autorité des registres de l'état civil. C'est ainsi qu'il maria sa fille non seulement sans prêtre, mais sans maire ni adjoint.

Il faut croire que la religion n'améliore pas sensiblement les individus, car cet homme qui n'en avait aucune était, on peut le dire, le réceptacle de toutes les vertus. Jamais travail ne fut plus acharné que celui auquel il se livrait quotidiennement de cinq heures du matin à sept ou huit heures du soir. Courbet, qui vivait dans son voisinage à la Tour de Pelz, près Vevey, me disait souvent :

« Ce Reclus est comme un tailleur. A l'aube, il se met à l'ouvrage et ne pose la plume que quand il ne fait plus clair. »

Et Courbet, qui aimait à bien vivre, ajoutait généralement :

« Il ne mange que des lentilles au lard et boit de l'eau. N'acceptez jamais à déjeuner chez lui. »

L'existence du grand géographe était, en effet, celle d'un ermite de la Thébaïde. On ne pouvait guère le saisir que dans le chemin de fer, quand il allait de Clarens chercher à la bibliothèque de Genève des documents pour son livre. Sa conversation roulait alors, presque toujours, sur de hautes questions scientifiques. Il était darwiniste convaincu et n'admettait au point de vue de la formation et du développement des êtres, d'autre théorie que celles des milieux.

« Le lac de Genève, me faisait-il ob-

server un jour, est un ancien glacier. Or, un glacier ne contient pas de poissons. Donc, ceux qu'on y pêche n'ont pu venir que du Rhône. Mais le lac contient des poissons, notamment la *fera*, qui ne se trouve ni dans le Rhône ni ailleurs. C'est conséquemment dans le Léman qu'ils se sont formés et transformés comme nous nous transformons nous-mêmes dans l'atmosphère et sur la terre où nous vivons. »

Il me racontait aussi à l'appui de ce raisonnement que dans certaines grottes obscures des côtes d'Italie, on recueille des poissons sans yeux, l'organe de la vue qui leur serait inutile, n'ayant pas eu besoin de naître. On prend alors ces aveugles-nés, on les tire de leur nuit pour les plonger dans une eau exposée à la lumière du jour, et en moins de deux ans, les yeux leur sont poussés.

On pourrait s'étonner qu'un chercheur aussi attaché à la poursuite des mystères de la nature, ait eu le temps ou même l'envie de se jeter dans la politique, mais lorsque éclata la révolution du 18 mars 1871, il estima que son devoir était d'y prendre part, et, sans ambition comme sans hésitation, il entra en qualité de simple soldat dans un bataillon fédéré; puis lorsque, au mois d'avril out lieu la marche sur Versailles, il fut, après les tentatives avortées de Flourens, fait prisonnier par les Versaillais qui l'envoyèrent sur les pontons, en attendant le poteau de Satory.

Il lui eût suffi d'un mot de sollicitation pour que toute l'Académie des sciences et la Société de géographie se chargeassent d'obtenir de Thiérs son élargissement. Il défendit sévèrement à ses amis de s'occuper de lui, resta des mois dans la vermine d'un entrepont, et Jules Simon étant venu l'y trouver pour lui tendre une main plutôt secourable, il refusa nettement de le recevoir.

Ce fut malgré lui que sa famille et ses admirateurs firent commuer en bannissement la peine de la déportation à laquelle il n'avait rien fait pour se soustraire.

Tel fut l'anarchiste nommé Elisée Reclus. On voit qu'il n'avait rien de commun avec les Jaurès, les Hervé et les Vallina.

HENRI ROCHEFORT

Au congrès « du Globe » tenu à Paris les 23-25 avril 1905, sous l'égide de Jean Jaurès (1859-1914) vient de se créer le premier parti socialiste unifié français, la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO), dont Gustave Hervé (1871-1944) est l'un des leaders. L'anarchiste espagnol Pedro Vallina (1879-1970), arrêté à Paris fin mai 1905, est soupçonné d'avoir organisé l'attentat du 31 mai contre le roi Alphonse XIII alors en visite à Paris. Rochefort conclut donc ainsi : Reclus est resté un révolutionnaire qui n'a versé ni dans le ralliement au système politique, ni dans le recours à la violence armée.

12/24. *Les Temps nouveaux* (Paris),
11^e année, n° 11, 15 juillet 1905 :

Pierre Kropotkine, « Elisée Reclus »,
p. 1-3 ;

A. Colleau, « Elisée Reclus et la
Commune », p. 3-4 ;

Jean Grave, « Comment meurt un
évolutionniste », p. 4.

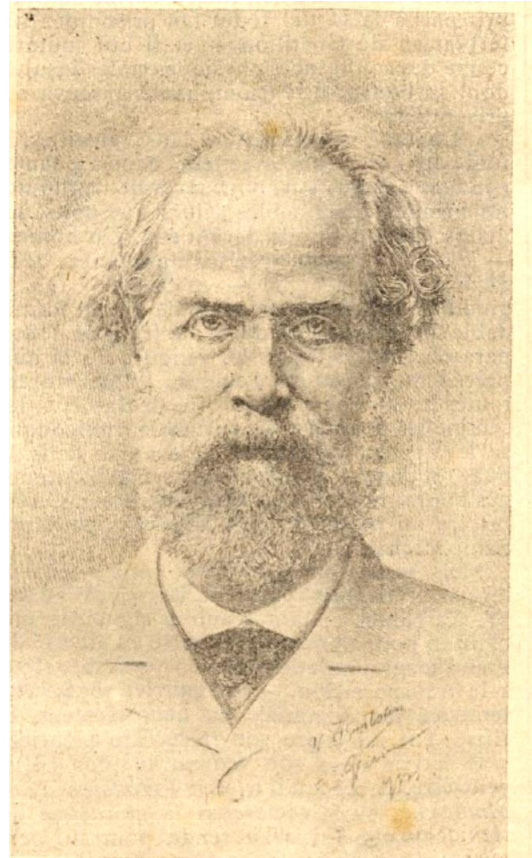
Élisée Reclus

Mercredi passé, le télégraphe nous apprenait qu'Elisée Reclus était mort, la veille, dans un village belge, non loin d'Ostende. Depuis trois semaines environ, les crises d'angine pectorale dont il souffrait depuis longtemps et qui faillirent l'emporter au printemps passé, avaient commencé à se reproduire, de plus en plus fréquentes et pénibles. Avant cela, ses amis croyaient qu'avec des hauts et des bas il pourrait vivre encore, et travailler, quelques années. Maintenant, l'organisme qui avait bravement lutté jusqu'alors, succombait à vue d'œil.

« Son dernier instant de bonheur, nous écrit un ami, a été lundi après-midi, quelques heures avant sa mort, d'entendre la lecture d'une dépêche de Russie! — probablement concernant l'insurrection d'Odessa. — Son dernier travail fini a été la préface de *L'Homme et la Terre* pour l'édition russe, mais jusqu'à samedi il a pu dicter quelques notes pour son ouvrage. »

Son dernier effort pour parler en public a été, on le sait, à Paris, au meeting organisé

par nos amis pour exprimer la sympathie des Français avec le mouvement révolutionnaire russe. Il vint exprès de Bruxelles. Mais « la vue de cette belle jeunesse révolutionnaire m'impressionna si fort que je dus me rasseoir au bout de deux minutes ».



ÉLISÉE RECLUS

Avec Elisée Reclus, le mouvement révolutionnaire ouvrier du monde entier perd une de ses plus belles figures, un de ses plus ardents, ses plus entiers défenseurs. Et la science perd en lui un de ceux qui avaient le mieux senti et vécu la liaison qui rattache l'homme à la terre entière, ainsi qu'au coin du globe où il lutte, souffre et jouit de la vie.

Elisée Reclus était né le 15 mars 1830, dans la Gironde, à Sainte-Foy-la-Grande. Son père était un pasteur protestant, un homme tout à

fait remarquable, un de cette race vigoureuse qui avait soutenu bien des luttes pour maintenir son droit de croire autrement que l'ordonnait l'Eglise: un homme qui a vécu toute sa vie, aimant le paysan, l'homme penché sur la terre. Un jour, à l'âge de 70 ans, il aperçoit dans les champs un jeune paysan qui enterre un cheval, mort d'anthrax. — « Tu es jeune, lui dit le vieux pasteur, et tu risques ta vie. Moi, je suis vieux. Retourne à ta maison: je vais enterrer la bête. » Le paysan refusait, il insista. Et il travailla de la bêche toute la journée, tout seul. A la tombée de la nuit, la lourde bête était enterrée.

La mère Reclus était aussi une femme remarquable. Elle avait passé toute sa vie à enseigner à l'école. Elle approchait déjà de soixante-dix ans, lorsqu'elle comprit que dans son instruction il y avait une lacune. Elle ne connaissait pas la physique. Alors elle se mit à l'apprendre — consciencieusement, — et au bout d'un an, elle l'enseignait déjà à ses élèves.

La famille était nombreuse. Ils étaient douze enfants, dont Elie était l'aîné et Elisée le second. C'était la pauvreté et dès alors Elisée gagna et garda toute sa vie ce respect pour le pain qui, si souvent, dans sa jeunesse fut sa seule nourriture et auquel il retournait si volontiers. Un pain et une pomme, ou du raisin, c'était tout ce qu'il lui fallait pour vivre et travailler.

Il fit ses premières études universitaires à la faculté protestante de Montauban. Son père voulait en faire un pasteur. Mais il dut se débarrasser de bonne heure des préjugés religieux, et avec son frère Elie, il partit bientôt pour Berlin où le grand géographe Karl Ritter attirait alors une jeunesse avide de s'instruire à ses grandes et belles généralisations sur la vie de la Terre et de ses habitants. Ils firent une bonne partie de la route à pied, accompagnés d'un chien, auquel on réservait, le soir, la soupe, pendant que les deux frères se contentaient de pain sec.

Je ne sais pas où était Elisée pendant la Révolution de 1848, mais le fait est qu'après le coup d'Etat de décembre 1851, les deux frères durent quitter la France.

Elisée passa alors six années à voyager.

Il résida en Irlande, où il épousa avec toute son ardeur la cause du peuple irlandais, affamé par les Anglais qui lui avaient enlevé sa terre et tué ses industries rurales. Il parcourut les campagnes, il connut le peuple irlandais dans sa vie journalière de faim et de misère, et l'aima pour toujours.

Il se rendit ensuite aux Etats-Unis, et de là en Colombie et en Guyane, — voyage qu'il raconta dans un petit livre d'une exquise beauté *Voyage à la Sierra Nevada de Saint-Marthe*, et qui lui inspira plus tard les plus belles généralisations de son œuvre *La Terre*. De ce voyage il rapporta la haine de l'esclavage et l'amour des races noires outragées par les blancs.

En 1857, il rentra en France. L'Europe se réveillait à ce grand mouvement qui produisit les soulèvements de Garibaldi, la libération d'une partie de l'Italie, l'abolition du servage en Russie, et les Etats-Unis commençaient déjà la campagne qui devait abolir à jamais l'abominable esclavage. Les sciences naturelles entraient en même temps dans cette belle époque de réveil qui transforma dans les années 1854-1862, l'aspect entier de la science moderne.

Elisée Reclus répondit à ce double courant humanitaire et scientifique. Il sut intéresser les Français au grand mouvement abolitionniste qui commençait en Amérique. Il se lança dans le mouvement anti-impérialiste qui commençait à se dessiner en France dès les années soixante, et il prit part aux conspirations de l'époque contre l'Empire.

Mais un nouveau mouvement commençait déjà — les tressaillements du prolétariat français, qui devaient réveiller les prolétaires des deux mondes; et Elisée prit part aux débuts de ce mouvement. A partir de 1865, il faisait déjà partie de l'Internationale, — c'est-à-dire dès les premières réunions par lesquelles elle fut constituée en 1864; et, bien avant que l'Alliance de Bakounine fût fondée, Elisée Reclus faisait déjà partie de l'association secrète fondée aussi par Bakounine en Italie, en 1864, et qu'on appelait la Fraternité Internationale, — association dissoute en 1869. Au fait, Elisée était communiste bien avant la fondation de l'Internationale (son frère Elie, fouriériste convaincu, publiait un journal fouriériste sous l'Empire), et la grande Association des Travailleurs ne fit qu'offrir aux communistes français, du nombre desquels était Elisée, un nouveau champ d'action, international. Si je ne me trompe, forcé encore une fois de se réfugier en Angleterre, sous l'Empire, il fit même partie un moment du conseil général de l'Internationale à Londres; ou, du moins, il prit part à quelques travaux de ce conseil.

Vers la fin de l'Empire, Elisée était à Paris, et faisait paraître en 1867-68, son ouvrage monumental *La Terre*, dont le premier volume, *Les Continents*, le plaça immédiatement au premier rang des géographes de notre siècle(1).

Comme tout ce qu'Elisée a écrit, cet ouvrage est d'une beauté remarquable. Du commencement jusqu'à la fin, la manière d'exposer les aperçus généraux ou de décrire tel trait de la nature est d'une force, d'une beauté et d'un fini qui, sauf chez Alexandre Humboldt, n'ont pas d'égaux dans toute la littérature du siècle. Je lui racontais un jour comment je fus frappé, à Madrid, en jouissant de l'œuvre de Murillo, de cette idée : « Pour quoi ce qui est beau vit des siècles? » — Le beau? mais c'est une idée pensée dans ses détails », me répondit-il. Et depuis, chaque fois que je lisais une page de lui, je me ressouvenais de cette définition. La Madone, de Murillo, ne serait pas belle si chaque détail, — ses mains, ses cheveux, jusqu'aux plis de sa robe — ne s'accordait avec l'idée fondamentale du tableau : l'Extase de l'amour pur. De même, une page d'Elisée perdrait sa beauté si l'idée fondamentale n'était si bien pensée dans ses détails, que chaque détail, chaque idée secondaire, viennent encadrer, renforcer l'idée mère de la page, du chapitre, de l'opuscule ou du livre.

(1) Il existe un court résumé de ce volume, écrit pour tous et publié par Hachette, au prix de 1 franc.

* *

Vint la guerre de 1870-1871, le siège de Paris, la Commune. Elisée Reclus s'inscrivit dans la compagnie des aéronautes, dirigée par son ami intime, le photographe Nadar, et il l'aida dans cette organisation, merveilleuse pour l'époque, par laquelle Paris assiégé fut mis en rapports réguliers avec les départements.

Mais les événements se précipitaient. L'énergie révolutionnaire socialiste, accumulée en France et surtout à Paris, pendant les dernières années de l'Empire, ne pouvait se dissiper en pure perte, sans essayer de s'annoncer au grand jour, sans planter du moins un jalon pour l'avenir, — et la révolution du 18 mars éclata à Paris.

Ici, Elisée, qui a toujours haï le galon et toujours s'est senti peuple, donna le vrai exemple. Alors que les chefs blanquistes et jacobins acceptaient des postes dans le gouvernement de la cité révoltée, et que même les internationalistes fédéralistes acceptaient leur nomination au conseil de la Commune, Elisée épaula le fusil et resta dans les rangs des fédérés. Son frère Elie, adorateur de l'art antique, se mettait sous les ordres de Vaillant et sauvait, dans les caves, pendant le bombardement et l'incendie, les trésors du Louvre et de la Bibliothèque Nationale, presque sous le feu et les couperets des Versaillais.

Dès le début, la Commune projetait une sortie sur Versailles, et elle eut lieu dans la première moitié d'avril. Elisée, l'arme au bras, prit part à la sortie. Il fut fait prisonnier sur le plateau de Châtillon — et il but toute la coupe des souffrances physiques et des insultes dont la bourgeoisie triomphante abreuva ses prisonniers.

« Lorsque nous entrions dans Versailles, la foule des bourgeois, avec leurs dames galantes pendues à leurs bras, nous recevait avec toutes les insultes imaginables, alors que nous, les mains liées, défilions devant eux. Un homme — je crus reconnaître en lui un membre de la Société de géographie — en criant : « Oh, le gremlin ! » m'asséna un coup de poing formidable sur la nuque. Sa dame me frappait de son parasol... Après toutes les fatigues de la nuit précédente, je tombai évanoui... » Puis vinrent toutes les horreurs de la plaine de Satory... les sentinelles tirant à bout portant sur quiconque se levait debout, fatigué de croupir dans la boue, et chaque jour des pelotons étant emmenés pour être fusillés... Puis vint Brest. On ne respira un moment, qu'à la prison du Mont Saint-Michel.

Mais les savants de l'Europe entière, surtout les savants anglais s'émurent. Darwin, Wallace, W. Carpenter et tant d'autres signaient une pétition pour demander la mise en liberté du grand géographe, condamné en novembre 1871, à la transportation. — En janvier 1872, cette sentence fut commuée en bannissement, et Elisée put rejoindre son frère Elie à Zurich.

Il écrivit alors son œuvre, la plus belle, peut-être, de ce qu'il a écrit *l'Histoire d'une Montagne*, où il remerciait la montagne du service qu'elle lui avait rendu pour lui permettre de rétablir une espèce d'équilibre de l'esprit, après tout ce qu'il avait vécu et souffert. Car en ceci, Elisée Reclus et Goethe se rencontrent entièrement. Pour l'un comme pour l'autre, toute la nature vit, — la montagne, le ruisseau, la forêt sont les frères et les sœurs de l'homme.

* *

C'est à Clarens, en 1872, qu'il commença son œuvre principale, la *Géographie Universelle*, dont le premier volume parut en 1876 et le dernier, le dix-neuvième, dix-huit ans plus tard, en 1894.

On comprendra l'immensité de cette œuvre, si je dis que pour chacun des volumes, qui

compte environ 800 pages, Reclus consultait environ 1.000 volumes et articles. Un article, un volume, était lu quelquefois, seulement pour changer ça et là, au texte primitif, un adjectif et en mettre un qui caractérisait mieux telle peuplade ou telle vallée, ou telle plaine. On comprend à peine comment Elisée put réussir à combiner de si superbes vues d'ensemble avec cette masse infinie de détails pittoresques, — riants, sombres ou majestueux, mais toujours poétiques — dont chaque volume est si rempli qu'on ne saurait recommander à un voyageur un meilleur compagnon de voyage. Si on pense en même temps que chaque année paraissait un nouveau volume, et que le tout parut en livraisons, sans jamais manquer une semaine, on ne se rend pas compte comment un homme a jamais pu accomplir un travail si immense. Et cependant, il n'y a pas une ligne de l'immense ouvrage qui n'ait été écrite de sa main, soit dans le manuscrit primitif qui traçait les grandes lignes de l'ouvrage, soit dans les innombrables additions qui se faisaient, après que le premier manuscrit eut été imprimé sous forme d'épreuves.

C'est surtout dans la description des grandes nations, ainsi que des mille et mille petites peuplades qu'excellait Elisée. On croirait que ces descriptions doivent se répéter — il n'en est rien ! Et en parlant de la moindre peuplade, il trouvait quelques mots pour inspirer au lecteur cette idée que tous les hommes se valent, qu'il n'y a pas de race supérieure et de races inférieures.

* *

C'est à Clarens que nous avons fait sa connaissance et bientôt, nous tous, avons appris à l'aimer, en le rencontrant aux meetings, aux congrès et aux réunions familiales de la Fédération jurassienne. A côté du *Bulletin*, organe de la Fédération, Reclus avait fondé, avec Lefrançais et Joukovsky, une revue mensuelle, le *Travailleur*. Puis, quand le *Révolté* fut fondé à Genève, il se joignit à nous, et bientôt il s'identifia complètement avec notre journal. Pour nous aider, il ne dédaignait aucun travail, si petit qu'il fût. Et lorsque, plus tard, le mouvement anarchiste prit des formes plus violentes, il ne s'arrêta pas à moitié chemin : il en accepta toutes les conséquences. Il savait haïr, comme il savait aimer, et il haïssait l'ordre bourgeois. Aussi, le mouvement qui s'était développé dans la région lyonnaise eut toutes ses sympathies. Lui, qui n'aurait violenté personne, comprenait que l'affranchissement du peuple travailleur ne se fera pas sans des actes de violence réveillant les masses, ni sans des luttes grandioses entre exploités et exploités.

Aussi, dès que *le Révolté* fut menacé de poursuites, Elisée se mit entièrement à la disposition des amis genevois qui continuaient le journal après son arrestation. C'est alors qu'il écrivit souvent pour *le Révolté* et qu'il fit à Genève la conférence *Evolution et Révolution*, dont les conclusions anarchistes scandalisèrent ses nombreux amis et savants admirateurs.

Il restait « le Communard » qu'il était. Et plus tard, dans les années quatre-vingt-dix, lorsque tant d'autres, effrayés par les bombes de Paris et effarouchés par les théories négatives de la morale bourgeoise qui se produisaient dans nos milieux, s'empressaient de se ranger de côté — Elisée Reclus resta là où il était. Il prit sa place parmi ceux que les gouvernants et les socialistes de gouvernement mettaient hors la loi; et il le fit si bien, si franchement, si ouvertement, que les gouvernants de tout acabit qui exploitaient, en ce moment, la République, vouèrent une haine implacable à toute la famille Reclus — du moins, à toute sa branche révolutionnaire.

Paul Reclus fut impliqué dans le procès des Trente. Son vieux père, Elie, fut arrêté, mené au poste, déshabillé et mesuré à ce que ces gredins de faux savants appellent dans leur jargon « l'anthropométrie ».... Elisée ne fut pas arrêté, seulement parce qu'il n'était pas en ce moment à Paris; mais les « amis de l'ordre » ne lui épargnèrent pas leur fiel et leurs insinuations.

La France, en ce moment, était dans une triste impasse. Ce qu'Elisée a souffert en voyant, non seulement la haute pègre, mais le peuple français et même le travailleur parisien se jeter aux pieds d'Alexandre III et se pourlécher à la vue d'un sourire d'impératrice, — ce qu'il a souffert en voyant cette dernière crise des monarchistes, Boulanger, si près de réussir et ne manquer la dictature que faute de force dans le prétendant lui-même..., ce qu'il a souffert en voyant cette belle France, qu'il aimait tant, tombée si bas, — il ne le disait à personne. Mais il nous le laissait deviner par tel mot dans une lettre ou telle phrase échappée lors de ses courtes visites à Londres.

Il quitta la France pour tout de bon, et alla s'établir à Bruxelles. Ce ne fut que lorsque la conscience du peuple français commença à se réveiller dans l'affaire Dreyfus, qu'il se décida à remettre le pied sur son sol natal.

* *

Entre temps, il fondait à Bruxelles une université vraiment *libre* — une de ces universités comme en verra un jour l'Europe régénérée par la révolution sociale. C'est dans cette université qu'Elie Reclus fit son cours remarquable (près de cent conférences) sur l'origine des idées religieuses et des religions, et qu'Elisée fit pendant plusieurs années des cours sur le développement des sociétés humaines sous l'influence des divers milieux géographiques. Ces leçons, dont se dégage, comme une nécessité scientifique, cette conclusion — l'Anarchie, font l'essence du bel ouvrage, en trois forts volumes, *La Terre et l'Homme*, dont la publication vient d'être commencée à Paris.

Au printemps de l'année passée, Elisée Reclus achevait cet ouvrage. L'énergie qu'il avait gardée jusqu'alors, malgré la maladie de cœur qui l'avait atteint une première fois en 1880, — commença à faiblir à vue d'œil. La mort de son frère Elie l'avait aussi profondément frappé.

Nous craignons à ce moment que nous allions le perdre. Les arrêts du cœur se répétaient presque chaque nuit. Et cependant, entre ces crises douloureuses, dès que quelque force se reconstituait en lui, et qu'il se trouvait en présence d'un jeune ami, il revenait toujours à la grande idée qui l'avait inspiré dans sa vie — l'Anarchie. Les premiers symptômes de réveil en Russie qui s'apercevaient dès ce moment, le comblaient de joie. Il y voyait le commencement de la Révolution sociale qui, il le savait bien, ne se bornerait pas à la Russie et finirait par embraser l'Europe.

Après les tueries de janvier passé à Pétersbourg, il eut encore le courage de venir à Paris et d'y parler pendant quelques minutes pour saluer les premières lueurs de la révolution populaire russe. Mais on voyait déjà que si son intelligence conservait toute sa lucidité et son énergie, le cœur ne suffisait déjà plus aux fonctions de l'entretien de la vie. Il cessa de battre dans la nuit du 3 au 4 juillet.

* *

L'anarchie a déjà produit une série de caractères d'une exquise beauté. Elisée en était un des plus frappants, des plus expressifs. Tout y avait contribué. On voit des hommes, très révolutionnaires dans leurs pensées, mais on est à se demander: Comment s'accommoderont-ils un jour des premiers débuts de la révolution sociale, alors qu'il faudra renoncer à bien des habitudes de la vie oisive ou de la vie d'exploiteurs d'autres métiers et professions moins lucratifs, que nous sommes tous, hommes de

métiers privilégiés? Comment s'accommoderont-ils des principes d'égalité, sans lesquels point de révolution sociale possible? Où trouveront-ils, dans leurs esprits dominateurs, cette tolérance pour les conceptions d'autrui, à côté de l'amour passionné de ses propres principes — cet égalitarisme intellectuel, qui fait l'essence de l'anarchie? Où trouveront-ils enfin cette compréhension des écarts mêmes de l'esprit et des passions, qui deviennent un élément du progrès aux époques du « crépuscule des idoles », du renversement d'un régime décrépité?

Pas le moindre doute possible sous ce rapport concernant Elisée Reclus. Il était anarchiste jusqu'au plus profond de son intelligence, jusqu'à la moindre fibre de son être. Le pain sec lui aurait suffi pour traverser une crise révolutionnaire et pour travailler à édifier un avenir plein de richesses pour tous. Il sut rester pauvre, absolument pauvre, malgré les succès de ses beaux livres. L'idée de dominer qui que ce soit semble n'avoir jamais traversé son cerveau: il haïssait jusqu'aux moindres vestiges de l'esprit dominateur. Enfin, pour lui, qui a si bien connu toutes les peuplades disséminées sur le globe qui nous indiquent les étapes traversées par l'humanité, et qui pouvait d'un seul coup d'œil retracer dans sa pensée le long martyrologe de l'homme, l'anarchie n'était pas un simple rêve amoureux. C'était la conclusion, la clef de voûte de l'histoire de l'humanité, de la science: le point de mire aussi nécessairement indiqué qu'est l'étoile vers laquelle se dirige aujourd'hui notre système solaire. Et comme la Nature, la belle nature qu'il aimait comme l'aimèrent Goethe et Shelley, était pour lui une nécessité physique, il ne se laissait jamais dévier de sa route par aucune des superstitions inspirées par la peur d'un en deçà imaginaire.

Et encore, l'idéal, pour lui, c'est aujourd'hui qu'il fallait l'appliquer. L'hypocrisie du despote et de l'ambitieux qui lui fait dire: « Ce sera bon pour demain; en attendant, je continue à régner », — cette hypocrisie, il ne l'a jamais connue. Puisque l'étude de la nature, de l'histoire, de l'homme sous toutes les latitudes et à toutes les époques l'avait amené à voir dans l'homme, — l'espèce et l'individu, — le produit du milieu; puisqu'il avait conçu l'anarchie dans son sens de force progressive à travers les âges, — ce n'était plus pour lui un vain mot, ou un desideratum lointain. Il y voyait, aujourd'hui même, la meilleure façon pour les hommes de vivre, sans chercher à s'entre-gouverner. Il pratiquait dès aujourd'hui même cette façon de vivre, et s'il s'était retrouvé de nouveau dans une Commune insurgée — sa devise eût été: l'Anarchie, franche, conséquente, audacieuse et, par cela même, triomphante.

PIERRE KROPOTKINE.

Elisée Reclus et la Commune

Reclus faisait partie des 4.500 prisonniers fédérés traitreusement capturés le 4 avril 1871, au plateau de Châtillon. Il fut le témoin de l'exécution de notre chef Duval et de trois autres officiers fédérés, ordonnée par Vinoy, près du petit Bicêtre, au mépris de la promesse de la vie sauve pour tous, qui nous avait été faite une heure auparavant par le général Pellé, commandant de la troupe qui nous conduisait à Versailles.

Il subit sa part des outrages sans nom qui nous furent prodigués par la population réactionnaire de Versailles et les officiers de l'escorte. Outrages accompagnés de menaces de mort qui ne cessèrent que lorsque nous fûmes enfermés dans les docks de Satoy.

Deux jours plus tard on nous entassa par quarante au moins dans des wagons à bestiaux hermétiquement clos. Les sergents de ville de l'Empire, fusil en bandoulière et revolver au côté, menacèrent de faire feu sur quiconque serait tenté d'entr'ouvrir les bâches pour avoir un peu d'air.

Le voyage de Brest qui, à cette époque, durait dix-huit heures en train omnibus, ne fut accompli qu'en trente heures par le train spécial qui nous emportait.

Ce long séjour dans des wagons clos, salis par les déjections, et où la nourriture et surtout l'eau manquaient, nous rendit presque tous malades; il attaqua le moral de certains au point que, lorsque nous débarquâmes à Quélern, on constata que sur les 800 prisonniers, six ne jouissaient plus de leur raison.

Reclus était un de ceux-là, mais heureusement ce ne fut pour lui qu'un trouble passager, car au bout de quelques jours, ayant recouvré la plénitude de sa belle intelligence, il s'occupa de créer des distractions instructives pour ses camarades de détention dont plusieurs devinrent pour lui des amis avec lesquels il aimait beaucoup à se rencontrer lorsque les exigences de la vie de chacun le permettaient.

Ses conférences sur la géographie que, sans cartes, sans tableau noir, il savait rendre si intéressantes grâce à la parfaite connaissance de son sujet et surtout à la clarté de sa parole qu'il savait rendre si facilement compréhensible, lui attirèrent tous ceux d'entre nous qui avaient le désir de s'instruire.

Il créa un cours de langue anglaise qui eut de nombreux élèves, dont quelques-uns devinrent rapidement d'une certaine force. Il initia beaucoup d'entre nous à la science du jeu d'échecs qui était le seul jeu auquel il s'adonnât, sans pourtant s'y passionner.

Reclus n'aimait pas seulement à instruire les autres, mais en véritable philosophe il cherchait toutes les occasions de s'instruire lui-même davantage, en suivant avec intérêt la conversation des ouvriers auxquels il posait souvent des questions se rapportant à leur métier. Il obtenait ainsi des renseignements qu'il trouvait précieux ayant trait à la vie de famille et d'atelier de ses co-détenus.

Il y avait environ six mois que nous étions à Quélern, lorsque le jésuite Jules Simon, alors ministre du sinistre Thiers, jugea bon de visiter quelques groupes de prisonniers de la Commune.

Après avoir passé dans les chambrées, le ministre reçut au bureau du directeur ceux qui avaient des réclamations à lui présenter. Les réclamants furent peu nombreux, et la plupart demandèrent simplement qu'on statuât sur leur sort le plus tôt possible. On leur donna la satisfaction d'augmenter le nombre des conseils de guerre.

La réception s'étant terminée sans que le ministre eût vu Elisée Reclus, il demanda au directeur de le faire venir à son bureau.

Le gardien chef fut envoyé à l'affirmerie où se trouvait notre ami, pour lui faire part du désir du ministre de l'entendre.

A cette démarche Reclus répondit :

— Je n'ai rien à dire au ministre; s'il croit devoir me parler, qu'il vienne me trouver.

Il est évident qu'à ce moment, après les instances faites auprès du gouvernement par beaucoup de savants étrangers, il eût suffi que Reclus se rendit auprès du ministre pour que celui-ci fit rendre un non-lieu en sa faveur.

Le fourbe qu'était Jules Simon fit semblant

de ne pas prendre en mauvaise part la fière réponse qui lui fut faite, il parut s'intéresser à la santé du prisonnier et, quelques jours après, le fit transférer à Trébéron.

La vérité est qu'on voulut priver Reclus de la société de ses amis, et soustraire ceux-ci à une influence qu'on jugeait pernicieuse.

Au mois de novembre, je retrouvai Reclus au fort du Mont-Valérien. Il venait d'être condamné à la déportation, quand la plupart des fédérés sans grade pris à Châtillon comme lui bénéficiaient d'ordonnances de non-lieu ou étaient condamnés à des peines légères.

Son attitude ferme et digne à l'instruction et devant le conseil de guerre, jointe à sa notoriété comme savant, lui avaient valu cette dure condamnation de la part de galonnés qui avaient donné en cette occasion la mesure de leur valeur.

Pendant une quinzaine de jours que je passai avec Reclus dans une intimité plus grande qu'à Quétern, je pus juger de la force de son caractère qui supportait sans abattement la dure condamnation qui venait de le frapper.

J'éprouvai à cette époque l'impression, qui s'est convertie depuis en conviction, que je me trouvais en contact avec celui qui, abstraction faite du talent, était de tous ceux que j'ai connus l'homme qui approcha le plus de la perfection.

Avec de tels hommes on comprend combien le communisme est beau et serait facilement réalisable.

Séparé de Reclus pour aller me faire condamner par le conseil de guerre de Rueil, j'appris six mois plus tard par Chauvière, que je retrouvai à Embrun, que la peine de notre ami avait été commuée en celle du bannissement.

Cette nouvelle me causa une grande joie, car je savais que Reclus ne comptait guère sur le succès des démarches qui étaient faites pour lui et que leur réussite avait dû lui causer une surprise d'autant plus agréable.

Ce n'est qu'au commencement de 1875, après ma libération que je pus renouer, par correspondance, des relations avec mon vieux camarade.

Depuis, à des intervalles, trop espacés, à mon gré, j'ai eu l'occasion de me rencontrer avec Elisée Reclus, et j'ai toujours été heureux de constater qu'en vieillissant l'ami d'antan était resté l'homme aux idées toujours jeunes, à la main toujours largement ouverte, prenant un soin extrême de mettre toujours d'accord ses actes avec ses paroles ou ses écrits, sévère pour lui-même mais indulgent aux autres, d'une indulgence souriante, douce et souvent excessive, à mon avis, car il l'accorda à beaucoup de ses amis que l'intérêt ou l'ambition avaient fait suivre des chemins qui s'éloignaient sensiblement du sien.

L'excès d'indulgence et de bonté est le seul défaut que j'aie connu à mon très cher et très regretté ami Elisée Reclus.

A. COLLEAU.

Paris, 6 juillet 1905.

Comment meurt un Évolutionniste

Malgré que les amis qui ont vécu plus longtemps auprès de celui que nous venons de perdre, aient dit, plus éloquemment que moi, le grand cœur et la grande intelligence que fut Reclus, je ne veux pas laisser refermer sa tombe sans exprimer ici toute l'amitié qui m'attachait à lui, toute la reconnaissance que je dois à celui qui, en 1884, vint me tirer de l'ombre pour m'offrir de m'occuper du *Révolté*, qui avait déjà son histoire.

« Il ne s'agit que de vouloir », m'avait-il dit en réponse aux craintes que je lui exprimais de

ne pas être à la hauteur de la tâche. Mais son concours et ses conseils éclairés ne me firent jamais défaut.

Pris chacun par notre travail, éloignés l'un de l'autre, nos relations furent plutôt épistolaires; c'était toujours entre deux trains que je recevais sa visite. Mais si courts, si à bâtons rompus que fussent ces entretiens, on en ressortait réconforté par sa façon large d'envisager les choses, sa confiance inaltérable en l'avenir; un peu meilleur par sa mansuétude à l'égard de tous; indulgence qui, parfois, le faisait la proie d'aigrefins; car, dans sa sincérité, il ne voulait pas soupçonner la mauvaise foi, tant qu'elle ne lui était pas démontrée par les faits.

La dernière fois que je le vis, c'était il y a deux mois: Depuis longtemps déjà, il souffrait de l'affection cardiaque qui devait l'emporter.

Nous avions parlé du mouvement, des espérances que permettait de concevoir sa floraison, et de ses diverses manifestations, la conversation glissa sur son état, sur ses souffrances: « Il faut bien s'accoutumer à sa situation », fit-il, et comme il parlait de la crise qui, à chaque instant, pouvait l'emporter, je lui exprimais combien ça serait désagréable de disparaître, alors que des réalisations possibles s'annonçaient. — « Qu'importe, lorsqu'on a la satisfaction d'avoir fait selon la mesure de ses forces! »

Et cela n'étaient pas paroles en l'air chez lui, car il connaissait son état.

Cette philosophie sereine vaut certainement mieux que celle du croyant qui ne consent à quitter la vie terrestre que dans l'espoir de la recouvrer dans un monde hypothétique. La survivance de Reclus dans ses œuvres, vaut mieux que la résurrection.

J. GRAVE.

12/25. Nadar, « Elisée Reclus », *Supplément littéraire illustré des Temps nouveaux* (Paris), vol. V, n° 33, 16 décembre 1905, p. 121-127. Le cliché photographique a été pris lors d'une visite d'Elisée Reclus à Cannes, chez Nadar, en 1903 ou 1904.

NUMÉRO 33. 16 DÉCEMBRE 1905.

LES TEMPS NOUVEAUX

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

SOMMAIRE

ÉLISÉE RECLUS, Nadar.
 L'ÉTOILE DU PROLÉTARIAT (suite et fin), J. Benoit.

Élisée Reclus

A la mémoire de mon cher et grand
 ARMAND BARBÈS.

De tout ce que nous pouvons déterminer de
 en par le verbe, par l'écrit, rien ne vaut l'Exem-
 personnel
 onné par le plus
 ample de nous
 ans le plus hum-
 coin. »

A cette parole
 nous laissa
 fonde son
 Elie, le di-
 patriarche
 cette lignée
 Reclus, sou-
 d'âmes, la
 entière d'Elie
 aura non
 mes répondu.

En effet: dé-
 concertante que
 reste pour la pro-
 portion de nos
 forces humaines
 l'énormité de
 l'œuvre accom-
 pli par celui qui
 jusqu'à sa mi-
 dernière ja-
 mais ne s'accor-
 da trêve, quelle
 que soit notre
 admiration de-
 vant la puissance
 de tel cerveau,

l'amoncellement de telle science acquise, — au-
 dessus, bien au-dessus encore, en son irradia-
 tion de simplicité, abnégation et bonté, en
 même temps que d'incoercible énergie, d'in-
 lassable vouloir du toujours Mieux, plane son
 âme sidérale.


Des deux Mondes dont il fut l'effectif citoyen,
 la presse a aussitôt rappelé les grandes lignes
 de cette existence d'ascète dont on peut dire
 qu'elle fut accès permanent d'héroïsme.

Mais encore reste à chacun de nous, suivant
 l'autre parole d'un autre Juste, — « le devoir
 de rendre le témoignage à qui nous donna
 l'Exemple. »

Soit pardonné, sous l'affaissement de pareil
 deuil, le retard à l'oblation d'une amitié de
 près de quarante ans, — la plus fraternelle,
 la plus tendre...

* *

Elisée nous
 vint à l'heure
 dure de la se-
 conde invasion
 due au second
 Empire, alors
 que sous la con-
 duite d'un aliéné
 loquace et mys-
 tique, à la garde
 maintenue des
 Etats-Majors Im-
 périaux compli-
 ces ou amis de
 Bazaine (— Paris
 vainqueur, c'eût
 été la République
 inamissible —)
 quatre cent cin-
 quante mille
 hommes d'ueil-
 leur vouloir, bien
 armés, chez eux,
 avantage sans
 pair, devaient
 se laisser affir-
 mer pendant des
 semaines deven-
 ant des mois,



Élisée RECLUS

Cliché de BUISSON. — Cannes.

CEDIAS

Vol. V. — 14.

mois de famine et de gel, qu'ils ne pouvaient seulement franchir un cordon de deux ou trois cent mille Allemands, épars sur un périmètre indéfini..

— Le redira-t-on jamais assez ! Et qui pour le croire !...

Comme pacte se trouvait alors conclu, non plus par le Carnot de jadis avec la Victoire, mais avec la Défaite et l'éternelle « surprise » sous ce Trochu macrocéphale, nous avions tenté de reprendre l'œuvre si précieuse de nos aérostiers de 93 et — en attendant le ballon d'observations militaires, toujours jusqu'à la dernière minute réclamé et promis, jamais venu. — organisé un service obsidional d'aérostats pour suppléer l'interception des postes.

Je savais de reste qui était, non encore tout ce que valait celui qui venait s'offrir homme d'équipe. Son aspect, un peu frêle, m'imposait pourtant de lui faire observer qu'il ne s'agissait là que de simple besogne manouvrière, peu compatible peut-être avec les dispositions d'un rédacteur de Revues.

Je lui proposai, tout en le remerciant, de réfléchir au moins jusqu'au lendemain. Il accéda.

Le lendemain, première heure, il revenait et il resta fidèle à la paille du campement de notre Place Saint-Pierre-Montmartre.

Mais son besoin d'activité, sa fièvre d'être utile ne se fussent jamais tenus satisfaits et dès une pause de manœuvres, il courait bien vite relever une garde aux remparts.

* *

Puis, après la capitulation, le soulèvement de la Commune, — la plus légitime explosion d'un peuple exaspéré.

En suite de l'Allemand, c'est M. Thiers qui bombarde Paris, disposant, comme couvant la semaine sanglante où les amiraux dont, leur chef détalé sur Londres, les flottes n'ont pu trouver pendant toute la campagne un seul coup de canon à tirer contre l'ennemi, accourent halelants d'aider nos généraux à mitrailler la Ville-Lumière, à laver dans les flots du plus généreux sang parisien les marques sur ceux-là gardées de la botte prussienne.

C'est devant le conseil de guerre de Saint-Germain, — à des dragons de prononcer sur ce penseur, — que nous retrouvons Elisée en son impassible sérénité, le front haut plus que jamais, le thorax s'offrant comme hier aux balles, dédaigneux de se défendre, repoussant, rebutant toute palliation, toute atténuation tendue : un Christ devant le prétoire.

Nous était-il vraiment besoin de venir là attester, acclamer la grandeur de celui qui « exigu, en sa simple vareuse de fédéré, dominait, écrasait de cent coudées le Pilate, sanglé « en son corsage chamarré d'or, honteux de le « condamner... » !

* *

On s'en souvenait à Orthez, lors de notre pèlerinage vers la vénérée mère de nos Reclus.

Nous la surprimes à l'aube, au fond de la salle d'étude où elle avait formé au bien trois générations, occupée de mettre à profit les vacances pour quelques réparations de menuiserie.

Debout sur la banquette extrême, quand l'ouvrier lui dit notre nom, elle vint à nous sautillant de banc en banc comme un petit oiseau malgré ses soixante-dix ans, et tout accorte — mais presque aussitôt, gravement avec quelque sévérité :

— Vous avez exalté mon fils : cela ne doit pas être. Au plus pouvons-nous glorifier nos morts.

Sous tradition de telle réserve, Elisée devait se maintenir le strict patiné de son Elie au-dessus de tout ce qu'on voit sur le grand marché humain — d'Elie qui mit à se voiler, celer sous l'anonymat autant de zèle que les autres à paraître et dont l'humilité sublime s'était donné pour devise :

« Surtout, garde-toi de réussir ! »

Inséparables ces deux premiers-nés du plus généreux et touffu où chaque scion en son orientation individuelle pousse droit, — ce qu'il appelait hier : une famille bénie, — tous deux toujours vaillamment unis dans la même tendresse comme géminés dans le même entêtement de vertu, tous deux appliqués de même touchante ingénuité à s'effacer sous la supériorité de l'autre, — le géographe universel de l'époque le doux et profond ironiste, l'iconoclaste pair au jeu de massacre de nos mythologies successives, — celui qui écrivit les *Primitifs* et tant d'autres pages exquises, devant l'auteur de *l'Homme et la Terre*.

* *

Dès que ses yeux se sont ouverts à la lumière, Elisée n'a plus vu dans la tombe, cette « porte horizontale », qu'une poétique propitiatoire de l'égotisme Chrétien s'est entre-bâillée vers le ciel de récompenses futures, aménagé par gens munis de tout ce qu'il faut pour avoir peur d'enfer.

Il ne s'en est plus tenu au marchandage sans tifié d'une bonté à condition, aux placements à terme de la charité usuraire. Son au-delà le pousse autrement haut : par le Bien seul, l'inextinguible jouissance du Bien accompli, il se trouve plus que payé, et au comptant, de son amour du Bien, — et en vérité, quel Idéal au-dessus ?

Aux premiers qui, devant le grand, insoluble « Pourquoi ? » éperdus de la souffrance humaine du Mal, imaginèrent explication et raffermissent ment par l'affabulation d'une foi décevante, étayée de pratiques puérides et de fétiches, la justice fera la part due : — son sang de martyr renierait-il jamais le sang des martyrs ?

Mais, si encore il reconnaît la sincérité de certains cœurs sensibles, et même esprits sérieux à s'annihiler « *perinde ac cadaver* » sous le « *credo quia absurdum* » d'une légende qu'ils

affirment révélée — à qui, par qui ? — et d'une cosmogonie par trop falote, s'exaltant jusqu'à ce qu'eux-mêmes appelèrent « la folie de la croix », théophages, exterminateurs par excès d'amour, et nous imposant de commencer comme eux par crever nos yeux pour y voir bien clair, il n'en demeurera que plus implacable à l'imposture théiste immédiatement fomentée pour l'unique revenant-bon de toutes les exploitations politiques, économiques, de tous les parasitismes. Il n'en répudiera que plus absolument l'hypothèse d'une entité de toutes bonté, puissance, prescience (— sans quoi, pas Dieu ! —) dont la méchanceté perverse aurait créé la douleur pour ceux qui ne lui demandaient pas de naître, nous faisant acheter la Vie par la Mort, et instituant cette loi du massacre mutuel sous laquelle tout s'entre-dévorant, il n'est jusqu'à l'arbre qui, pour respirer, ne doit étouffer son voisin : — un Dieu qui, en final raffinement de dérision diabolique, nous aurait octroyé un libre arbitre que d'avance il savait devoir tourner contre nous.

A cet abominable Dieu, le Dieu qui tue, qu'ils osèrent même célébrer comme « le Dieu des armées », le crime des crimes qu'Elisée ne pouvait surtout pardonner, c'était pendant telle suite de siècles l'escamotage de notre délivrance par la traîtrise mielleuse de cette Résignation, — uniquement, sous son air bénin, conçue pour anéantir notre recours suprême : — LA RÉVOLTE.

* *

Rompu par l'étude aux transmutations indéfiniment accomplies dans les organismes primaires par la séquence des âges dont la genèse comme le terminus nous échappent ainsi que la mesure de l'espace, Elisée ne voyait, il ne voulait et ne pouvait voir que l'universelle, ininterrompue progression des êtres et des choses.

A telle altitude le regard porte loin et devance l'aiguille qui marque nos heures. Bientôt, avec la sûre vision que la paix mondiale ne peut être et ne va être enfin que sous l'irrésistible poussée du prolétariat dont elle sera le don avènement, à notre voyant s'affirme la synthèse conséquente de notre formule d'hier : « Liberté, Egalité, Fraternité », en un unique dénominateur : SOLIDARITÉ, — qui est COLLECTIVITÉ.

Le dernier pas est fait : syllogiquement, péremptoirement, Elisée vient de joindre ce qu'à l'épouvante de nombre de bonnes âmes effarouchées des mots, on dénomma l'*Anarchie*. — Qui pourrait, en effet, si ton prétendu niveau d'Egalité comme ton refrain de Liberté et Fraternité ne sont imposture et piège, qui pourrait s'arroger droit d'ordonner à qui n'entend commander personne, dont la dignité, la conscience se défendent d'obéir ?

Mais les mots ont leurs défaillances et leurs mensonges comme leurs trahisons. Quel for-

cené conservateur ne s'arbore aujourd'hui progressiste, quel réactionnaire sans un faux nez de socialiste ou tout au moins de libéral ? N'étions-nous pas naguère assourdis par les fanatiques que Rome enjuponne ou embrigade, se déhottant impudemment de leur titre trop acquis de « sectaires » sur ceux de la Pensée libre ? L'intérêt pharisaïque de notre ordre capitaliste lui commandait tout d'abord de désaffecter, dégrader de son étymologie le noble verbe *Anarchie* pour le dépraver, fanion de saccage et dérèglement. — D'où fut-il un instant chez quelques-uns parlé de s'estampiller du paronyme *Acratie*.

Mais sans s'arrêter à ces choses de Byzance, Elisée passait, marchant toujours...

* *

Et sa foi en l'avenir, certitude imperturbable de lendemains toujours meilleurs, lui faisait un optimisme indomptable et joyeux, bienfaisant réconfort au profit de tout ce qui l'approchait, — mais, pour notre infériorité personnelle, non moins absolument resté, devant tant de Mal, inexplicable, inaccessible...

En la pureté de son âme de petit enfant, il avait de l'enfant l'innocente, perpétuelle allégresse et, à propos de riens dont la signification nous échappait, les éclats du fou rire aux fusées sans fin : d'autre part, peu sensible aux gauloiseries de Rabelais ou de Béroalde, il devenait plus que de glace au moindre propos leste ou équivoque.

Son ingénuité native qui ne supposa jamais le soupçon l'offrait proie d'emblée à la subreption du premier intrigant. Telle candeur a dû se ressentir de plus d'une cruelle épreuve...

Sobre jusqu'à l'abstinence, en invincible aversion de tout ferment, il avait de l'Hindou le pieux respect de la vie des êtres même les plus infimes. Végétarien d'instinct par cette première horreur de tout meurtre, il n'avait d'ailleurs manqué d'observer, sans parler de l'originelle longueur comparée de l'intestin, que notre système dentaire nous classe indiscutablement au plus loin des carnassiers carnivores, l'homme n'étant même pas muni des canines du dernier macaque, lequel ne vit que de graines et de fruits.

Et il n'entendit jamais accepter en aubaine d'une gourmandise intéressée le compromis que nous imposerait l'agglomération en nos villes « où nous respirons, benêts, l'air qu'ex-pira notre voisin, où nous sommes réduits à « superposer jusqu'à nos charognes, au lieu de « vivre au large, de dilater nos poumons dans « le pur bien-être de notre force et de notre « liberté ».

Sa mansuétude, inépuisable qu'elle fût, eût difficilement pardonné à la sollicitude familiale la pieuse fraude qui tentait de remonter subrepticement ses forces finales épuisées...

Pendant les soixante-quinze années de cette vaillante existence, pas un geste qui défaille à l'humaine Communion, pas un souffle qui ne soit indifférence dédaigneuse de tout ce qui s'acquiert ou possède, — et toujours la simplicité, l'effacement.

Il arrive un matin à notre Ermitage de Sénart-en-forêt.

Il a déjà tiré de sa poche, petits feuillets blancs, plume et encrier qui ne le quittent point, et comme d'habitude, pour ne perdre une minute, sur un coin de table il met à profit l'embellie de quelques instants avant le déjeuner.

Dans l'atelier, à côté de lui, s'essaie un camarade sur une page d'album en quête.

— Qu'écris-tu là ? demande Elisée.

— Vois.

Il lit :

« — *Après l'imprescriptible satisfaction d'avoir eu raison, pas d'émotion meilleure que de mander pardon pour avoir eu tort.* »

Il a pris la plume de l'autre, et comme biffant au-dessus du premier membre de phrase :

— Oui, — mais raye donc ton commencement, en laissant le reste : — qu'est-ce que ça peut nous faire, et à toi d'abord, que tu aies eu raison ?...

Il avait pris logis à Sèvres.

Un journal vient de m'annoncer que des vœux ont en son absence vidé sa bibliothèque.

Il nous arrive — de sa plus belle humeur, comme à l'habitude.

— Mon pauvre cher ! Tes livres...

— Eh ! bien quoi, mes livres ? J'avais lu tout ce qu'ils avaient à me dire, maintenant ils vont servir à d'autres.

Mais sans doute je ne lui apparais pas suffisamment à la hauteur. Alors, appuyant sur la note :

— D'ailleurs, puisque je ne les leur donnais pas, ils ont bien fait de me les prendre...

Et souriant toujours, il se frotte vivement les mains de haut en bas, — son signe courant de toute gaieté...

De ce détachement plus que philosophique et par tant d'autres rencontres de même trempe, comment ici ne pas se rappeler l'un des cas de l'autre partageux, son aîné Elie, — notre cher premier parti...

De celui-là le pantalon avait été par trop long usage mené à tel délabrement que Mme Elie résolument a décidé et accompli l'achat d'une culotte neuve.

Là, quelque résistance à enfourcher, si bien que, partant aux provisions, Madame, cette fois, exige qu'on change séance tenante. Le bonhomme s'exécute, soumis comme de droit.

Mais, à la rentrée du marché, coup de surprise : le mari a réintégré le vieux pantalon !

Madame s'exclame :

— Ne te fâche pas, dit Elie ; c'est que le pau-

vre vieux de la semaine dernière est revenu, et sa culotte était en tel état qu'on voyait sa chair par les trous. Alors...

— Au moins pouvais-tu lui donner l'autre ?

— Alors ce qui n'était plus assez bon pour moi devenait suffisant pour celui-là, plus pauvre que nous ! Et c'est toi, toi ! qui me dis ça ! — O Noémie !!!...

— Tu as raison, mon ami, j'avais tort...

D'ailleurs, qu'attendre de cet Elie qui, épousant une cousine, modestement mais bourgeoisement comme lui élevée, avait, avant le mariage, de plein accord avec sa digne compagne, limité à 5 francs par tête le maximum de leurs nécessités quotidiennes ? — Au-dessus de 300 fr., le gain du mois ne leur appartenait plus, revenant à d'autres...

Mais c'est à Elisée qu'aujourd'hui nous sommes venu dire l'adieu...

* *

Un dernier trait de notre protestataire contre toute maîtrise, tellement rétif à tout joug et vigilant à son guet qu'il va se cabrer sur la simple rencontre de deux syllabes où il a dépiqué l'ennemi abhorré : un gouvernement.

Je lui offre une pastille de Vichy.

Il prend, examine, — et rend...

— C'est bon pour l'estomac ! lui dis-je.

— Oui, mais...

Il me montre, estampillé sur la pâte, le mot ETAT.

— Et tu ne te trouves pas un peu bête ?

Il a souri, — mais il n'a pas repris la pastille...

Enfantin, non pas : scrupule d'une conscience méticuleuse, sphigmomètre de l'absolu devant qui rien de vénial.

Tant pris qu'il fût par son labeur sans arrêt et à quelque distance que nous fussions de sa Belgique enviée, son obstination de fidélité ne manqua jamais de venir chaque année, sans compte des kilomètres, nous donner quelques heures sous mon toit, — fête aspirée...

Comme par un coup de magie, cette clarté d'âme que revêtait d'emblée la clarté du regard, ce rayonnement vivifiant de justice, de bonté, surtout — j'y reviendrais toujours — de telle simplicité dans telle grandeur, semblaient avoir aussitôt illuminé, bonifié la maisonnée entière :

« — Ne vous semble-t-il pas que tout est ici devenu meilleur depuis l'arrivée de M. Elisée ? » nous demandait une enfant bien chère, âme digne, s'il en fut, de s'élever jusqu'à cette autre âme.

Et c'était vrai...

Ainsi, dans l'hagiographie, le passage d'un saint insufflait, épandait par le logis et y laissait un parfum de vertus.

Et mieux que tout anachorète ou stylite, celui-là n'était-il pas vraiment le saint des

saints qui, n'en ayant besoin, pouvait si bien se
passer de toute espèce de Bon Dieu?
.....
* *
Elisée est mort, comme il avait vécu, du
Cœur.
Il nous a donné, nous lui gardons le plus
élevé, le meilleur des sentiments de l'homme,
l'amour dans le respect : — l'Admiration.
NADAR.

12/26. Paul Girardin et Jean Brunhes,

« Conceptions sociales et vues géographiques : la vie et l'œuvre d'Élisée Reclus (1830-1905) »,

Revue de Fribourg

(Suisse), n° 4, avril 1906, p. 274-287, et n° 5, mai 1906, p. 355-365.

Cf. avril-mai 1906.

Version rééditée par Joël Cornuault dans ses *Cahiers Élisée Reclus*, n° 27, novembre 1999, et n° 28, janvier 2000 (collection de la Bibliothèque de Genève aimablement communiquée par Federico Ferretti).

Les Cahiers ÉLISÉE RECLUS

◆ documents, informations, discussions ◆
Numéro 27, novembre 1999



Conceptions sociales & vues géographiques : La vie & l'œuvre d'Élisée Reclus (1830-1905), par Paul Girardin & Jean Brunhes

De nombreux articles nécrologiques furent publiés à la mort d'Élisée. Celui qui suit doit retenir toute notre attention car il fut composé par deux de ses collègues géographes, mais d'une autre génération que lui et extérieurs à ses idées politiques. Au travers de leur témoignage, c'est ainsi la postérité de l'œuvre de Reclus qui se trouvait peu ou prou mise en jeu. D'autant plus que Jean Brunhes¹, élève de Vidal de La Blache, allait jouer un rôle important dans la « formation de l'école géographique française », pour reprendre le titre du livre de Vincent Berdoulay, et dans l'institutionnalisation de la géographie. L'article est indéniablement louangeur en plusieurs de ses parties. On ne saurait dire qu'il soit sans réticences – allusives çà et là, directes dans la conclusion de sa troisième partie. Surtout, Reclus, aux yeux de cette génération montante et qui incarne donc la modernité, toute à son propre dynamisme vital, n'est jamais considéré comme un géographe de l'avenir. Brunhes et Girardin, en analysant son œuvre en tant que « glorieuse étape de transition », estiment qu'elle doit désormais céder la place à d'autres types de recherches, plus « scientifiques ». Ils le rejettent nolens volens dans l'historique, d'où d'autres lectures, comme aujourd'hui, cherchent à l'extirper pour le rendre à la conscience collective. J.C.

Élisée Reclus naquit le 5 mars 1830 à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde). Sa vie mérite d'être rappelée, car peu de circonstances en furent perdues pour son œuvre. De même qu'on peut distinguer trois périodes dans cette vie

¹ 1869-1930, auteur de *Géographie humaine de la France*, notamment. L'article reproduit ici fut publié dans la *Revue de Fribourg* n° 4, avril 1906, pp. 274-287, et n° 5, mai 1906, pp. 355-365. Sauf indication contraire, les notes sont des auteurs.

agitée, qui fut une vie de révolté, de savant et d'apôtre, de même on peut démêler dans son œuvre la trace des trois directions ou des trois influences qu'il subit, celle de son père, celle de Karl Ritter, celle des voyages et de la nature.

I

Son père était le pasteur Jean Reclus², ce père de douze enfants, qui vécut si strictement la vie biblique qu'il fut vénéré de son vivant comme un prophète et comme un saint. C'est lui qui, vers la fin de ses jours, appelé par la population d'une vallée perdue des Pyrénées, quitta tout, famille et biens, pour répondre à cet appel, et se mit en route avec ses fils³. De ces exemples, Élisée avait retenu, avec le don d'une sympathie universelle allant à tous et à tout, un besoin de vérité supérieur à toutes les conventions sociales, un besoin de justice qui n'était qu'une exigence impérieuse de sa bonté. Au fond de la *Géographie Universelle*, nous retrouvons ce sentiment d'une réparation due, d'une justice à rendre à chaque peuple, à chaque race, à chaque fraction de l'humanité, dans son passé comme dans son présent ; l'exactitude scrupuleuse de la description sera une forme de cette stricte justice. Mais en décrivant avec sincérité et sympathie tous les aspects de la nature, l'écrivain acquerra le sens de la diversité des pays et fera d'instinct œuvre géographique. Voilà par où la préoccupation sociale et le scrupule scientifique se touchent chez Reclus ; et c'est là ce qui constitue d'abord l'unité d'inspiration de ces 23 gros volumes.

Elle est incontestablement chrétienne dans sa genèse cette notion primordiale, reçue dans une famille par excellence évangélique, cette notion de l'humanité conçue comme un tout dans son développement historique et dans sa répartition actuelle ; et chrétienne aussi cette sympathie collective, cette « caritas generis humani » qui lui faisait dire dans son dernier ouvrage : « Partout je me suis trouvé chez moi dans mon pays, chez des hommes, mes frères. Je ne crois point m'être laissé entraîner par un sentiment qui ne fût pas celui de la sympathie et du respect pour tous les habitants de la grande patrie. »

D'autre part, et par l'excès même de son altruisme, il devait prendre conscience de l'antagonisme qui sépare sa conception de l'humanité, considérée comme une fin et comme un tout, de notre état de civilisation où l'exploitation et la disparition des races dites « inférieures » est regardée par les « peuples forts » comme la condition du développement des races « privilégiées ». De là, premier conflit et première révolte et, parmi toutes ses protestations contre l'ordre social, la plus éloquente et la plus continue, sera l'appel en faveur de tous ces Noirs, Jaunes et Peaux-Rouges que l'on,

² Le pasteur Reclus se prénommaient Jacques et non Jean, contrairement à ce que notent à plusieurs reprises les auteurs (Note des *Cahiers*).

³ Voir pour plus de détails sur ces faits, le bel article de F. Schrader, *Élisée Reclus*, dans *La Géographie*, 15 août 1905, p. 81-86. (Note des *Cahiers* : l'article en question a été reproduit in n° 5, avril 1997.)

exterminer, que l'on déporte, que l'on vend au nom d'une civilisation supérieure. Qu' on lise maintenant dans le livre de son frère Élie Reclus, *Les Primitifs*, le récit des cruautés exercées par les Blancs sur les Indigènes d'Australie ou les Indiens d'Amérique, et l'on retrouvera la même orientation d'esprit, preuve que nous touchons bien là aux « soubassements » mêmes de l'œuvre, et que ce sont les influences de famille qui ont façonné les sentiments et préparé les idées inspiratrices du grand géographe français⁴.

Ne peut-on pas aller plus loin, et certaines prédilections de même que certaines haines ne s'expliquent-elles point par cette hérédité ? Ne retrouverons-nous rien dans l'œuvre du fils de l'idéal mystique du père, de ce Jean Reclus qui avait voulu revivre au XIX^e siècle la vie d'un « pasteur au désert » du temps de la persécution ? Élisée lui aussi, comme le pasteur, a eu son peuple élu, c'était le peuple qui avait incarné une seconde fois, au moyen-âge, par sa mission et son exode, la figure du peuple juif, c'étaient les Vaudois « l'Israël des Alpes ». Toutes les fois que cet héroïque petit peuple traverse son œuvre, c'est avec complaisance que le géographe s'arrête sur lui. Deux faits entre autres : c'est par un pèlerinage en Vallouise, vallée perdue du Briançonnais, qui avait servi de refuge aux Vaudois proscrits, qu'il commença, sitôt son retour en France en 1857, ses courses dans les Alpes en compagnie d'Adolphe Joanne. Dans un de ses derniers écrits, le *Supplément au Dictionnaire de la France* de Joanne, il consacre un de ses croquis explicatifs destiné à illustrer le système des cols des Alpes, à la « glorieuse rentrée » des Vaudois dans leur pays.

Voilà quelles furent les origines d'Élisée Reclus, et l'un des facteurs certains de son inspiration.

II

Par quelles circonstances cet esprit inquiet fut-il attiré vers la géographie ? Ce qui décida d'une vocation qui s'ignorait, ce fut l'enseignement de Karl Ritter à l'Université de Berlin (1851). Si la *Géographie Universelle*, en tant que répertoire de faits, est le fruit de longs voyages et d'innombrables lectures, c'est la philosophie géographique de Ritter qui est le principe des idées géographiques de Reclus, c'est Ritter qui donna d'avance les « directrices » de l'œuvre future. Quelles sont ces idées, qui vont servir de lien à de nombreux petits traités de vulgarisation, de préface à la *Géographie universelle*, de méthode à toute son œuvre ; et qui se modifieront très peu en somme au cours de cette production de plus d'un demi-siècle ? Tout entier à la considération du dessin extérieur de la planète, le disciple comme le maître, a été frappé d'abord par l'ordre de l'univers, qui se traduit par une série de « symétries », de « contrastes », d'« harmonies » : à l'harmonie des formes continentales, à la symétrie des terres répond celle des formes océaniques. Suivant la même loi qui a

⁴ Chez un autre frère d'Élisée, Onésime, dont on connaît les ouvrages géographiques, et qui par tant d'autres idées se distinguait de son frère, on retrouve encore un même fonds d'enthousiasme illuminé.

distribué les terres en trois couples continentaux, le grand hémisphère des eaux forme une espèce de couple océanique, et il y aurait eu trois doubles océans. Les régions polaires du Nord et du Sud offrent également un exemple d'équilibre entre la terre et les eaux, et ici Reclus, devançant les reconnaissances de Nansen, de Drygalski, etc., pressent qu'une cavité marine s'étend autour du pôle arctique, tandis qu'une calotte de terre occupe le pôle Sud. Encore cette symétrie purement extérieure des masses continentales n'est-elle que peu de chose en comparaison de l'harmonie profonde qui résulte de l'harmonie des vents, des courants, des climats ; « c'est non dans les diverses parties du globe, mais c'est dans leur fonctionnement qu'il faut chercher la véritable beauté de la terre ». On reconnaît là les idées chères à Ritter et à son école, et nous retrouverons ces symétries dans les « homologies » de Peschel.

Mais ce que Reclus appelle les « harmonies terrestres », la « beauté de la terre », n'est-ce pas d'un autre nom la doctrine de la *finalité* qui se développe en des pages magnifiques que, sans doute, n'eût pas désavouées Leibniz, qu'à coup sûr n'eût pas désavouées Bastiat ? Le grand anarchiste pense et juge comme le grand économiste libéral : rien n'est plus logique ; et c'est chez l'un comme chez l'autre, l'écho lointain de cette optimiste confiance en la nature de Jean-Jacques Rousseau. C'est à cette optimiste conception du monde terrestre qu'Élisée Reclus emprunte la définition même de la géographie : « La géographie physique n'est autre chose que l'étude de ces harmonies terrestres. Quant aux harmonies supérieures provenant des rapports de l'humanité avec la planète, qui lui sert de théâtre, c'est à l'histoire qu'il est réservé de les décrire⁵. »

Aussi bien, quelle est dans cette symétrie des formes extérieures, dans cette hiérarchie des formes vivantes, la place de l'homme ? Son rôle, sa fin est de devenir « la conscience de la terre », et par là même, il assume une responsabilité dans l'harmonie et la *beauté de la nature environnante*. Il a reçu tout pouvoir pour pétrir à son image la contrée qu'il habite. Son action, si puissante pour dessécher les marécages et les lacs, pour niveler les obstacles entre les différents pays, est d'une importance décisive dans les transformations extérieures de la planète. Mais si elle peut embellir la terre, elle peut aussi l'enlaidir : suivant l'état social et les mœurs de chaque peuple, elle contribue tantôt à dégrader la nature, tantôt à la transfigurer.

Là est le principe d'un second conflit entre la terre et l'homme, en tant qu'il s'incarne dans le type actuel de civilisation. L'homme, vrai barbare, pille le sol, il l'exploite avec violence, et la surface de la terre offre de nombreux exemples de ces dévastations sans merci. En maints endroits, l'homme a transformé sa patrie en désert, et l'herbe ne croît plus où il a posé ses pas. Mais la nature, maltraitée, se venge, et « parmi les causes qui, dans l'histoire de l'humanité, ont déjà fait disparaître tant de civilisations successives, il faudrait compter en première ligne la brutale violence avec laquelle la plupart des nations avaient traité la terre nourricière. » Appliquant, par exemple, cet ordre de considérations à la décadence de

⁵ *La Terre. Les continents*, p. 98.

l'Espagne, Reclus montre combien certaines questions d'histoire gagneraient à être traitées dans un esprit plus géographique. Parmi les historiens les uns ont cherché la cause de cette ruine de la nation dans la découverte de l'or d'Amérique, les autres dans la terreur religieuse organisée par l'Inquisition, l'expulsion des Juifs et des Maures, les sanglants auto-da-fé des hérétiques, et ils n'ont pas vu que l'espèce de fureur avec laquelle les Espagnols ont abattu les arbres de peur des oiseaux, était pour beaucoup dans cette décadence. « La terre jaune, pierreuse et nue, a pris un aspect repoussant et formidable, le sol s'est appauvri, la population diminuant pendant deux siècles est retombée partiellement dans la barbarie. Les petits oiseaux se sont vengés⁶. »

Faut-il donc désespérer de l'avenir de la terre, et le « dur labourer ne travaillera-t-il qu'à son enlaidissement » ? Faut-il dire, comme les Maoris : « le rat de l'homme blanc chasse notre rat, sa mouche chasse notre mouche, son trèfle tue nos fougères et l'homme blanc tuera le Maori » ? Non, car une vraie doctrine de finalité reste optimiste, en dépit de tous les crimes commis par l'homme envers la nature. Aussi est-ce encore par l'affirmation de son espoir dans l'avenir de l'homme, rendu à la compréhension de son rôle, aussi est-ce encore par un cri d'optimisme que le géographe répond à ce cri de désespoir de Michelet, dans *La Montagne* : « La vulgarité prévaudra ». – « Non, ce qui prévaudra, c'est l'idéal de l'homme. Tant que cet avenir ne sera autre chose que la mise en culture du sol, tout lui sera sacrifié ; mais quand l'agriculteur, enfin délivré de cette peur de la misère, pourra s'occuper de varier les espèces, nul doute qu'il ne réussisse à modifier le monde végétal suivant ses désirs⁷. »

III

Après avoir cherché à démêler ce qui, dans l'œuvre d'Élisée, provient du pasteur Jean Reclus, puis ce qui procède de Karl Ritter, il nous reste à reprendre là l'histoire de sa vie. Rentré à Paris au moment du décembre, lui qui avait été déjà mêlé au mouvement républicain de 1848, il quitta la France et se fixa successivement en Angleterre, en Irlande, aux États-Unis, dans l'Amérique centrale, à la Nouvelle Grenade – ne suivit-il pas en cela consciemment l'exemple de Humboldt ? – imprégnant ses regards des aspects divers de la planète, et perfectionnant, au contact des choses, ce sens de la couleur locale et ce don de la description qui le mirent d'emblée au premier rang des écrivains et demeurèrent toujours le soutien de son talent. Il se familiarisait en même temps avec la langue, la littérature, les écrits des étrangers, il se liait avec cette foule de personnalités scientifiques et politiques dont les correspondances, les « notes manuscrites » devaient entrer pour une si large part dans le texte de son ouvrage, à une époque où la littérature géographique était si pauvre, et où elle s'ignorait d'un pays à l'autre. Ce qui fait le prix des volumes consacrés à la Russie et à la Sibirie,

⁶ *La Terre. L'Océan. L'atmosphère. La vie*, p. 748.

⁷ *Ibid.*, p. 741.

c'est la masse d'informations inédites dues aux relations personnelles de l'auteur avec les agitateurs russes. Et si aucun tome peut-être n'est supérieur aux États-Unis, c'est qu'on y sent d'un bout à l'autre l'impression de « choses vues », unie au plaisir que dut éprouver ce « libertaire » impénitent à décrire un pays libre. De ces voyages outre-mer Reclus rapporta plus que des notes et des projets, il en tira son premier livre, *Voyage à La Sierra Nevada de Sainte-Marthe*.

De retour à Paris (1862) il se lia avec Édouard Charton qui lui ouvrit le *Tour du Monde*, avec Adolphe Joanne qui préparait ses *Itinéraires* de la France par une série de voyages auxquels Reclus fut associé. Il achevait ainsi de se prendre d'amour pour la haute montagne, et complétait la reconnaissance des Alpes du Dauphiné – où il avait été précédé par les Anglais, – de la Savoie et des Pyrénées, – où il suivait Ramond et précédait Schrader⁸. Il collabora à la rédaction de plusieurs des *Itinéraires* Joanne, dont quelques uns sont de petits chefs-d'œuvre par leur précision et leur caractère très géographique⁹ : *Alpes françaises, Jura, Pyrénées, Villes d'hiver de la Méditerranée et des Alpes maritimes, Guide à Londres*, où se trouve une des meilleures enquêtes qui soient sur le paupérisme ; il publia ces traités de haute vulgarisation, dans le genre de ceux de Viollet-le-Duc ; par là il préludait à son rôle de restaurateur de la géographie en France : *Histoire d'une montagne, Histoire d'un ruisseau, la Terre* (2 vol. in-12^o) ; il rédigea pour le *Dictionnaire géographique de la France*, de Joanne, une magistrale introduction qui formerait la matière de 2 vol. in-8^o ; enfin, il reçut la consécration du grand public pour ses articles de la *Revue des Deux Mondes*, en particulier ceux relatifs à la guerre de *Sécession américaine*, qui prouvèrent que pas même l'art militaire n'avait de secrets pour lui. On n'a pas assez remarqué la place que tient dans sa Géographie l'art militaire, en particulier dans les pays extra-européens dont l'histoire nous est peu connue, l'Amérique du Sud par exemple ; et qui est un souvenir de cette formation de « War Correspondent » qu'il reçut durant ces années-là¹⁰.

À partir de 1870, et même de 1866, la destinée d'Élisée Reclus, qui ne s'était pas distinguée jusque-là de celle des « libéraux » sous l'Empire, eut deux aspects, selon qu'on s'attache au géographe ou à l'homme politique. Non qu'il y eût deux hommes en lui ; toujours il sut garder l'équilibre, et comme un *modus vivendi*, entre l'homme d'action et l'homme de science. Encore aurons-nous à nous demander dans quelle mesure les opinions du premier ont pu réagir sur l'œuvre du second. Affilié à L'Internationale en 1866, il fit son devoir en 1870 sur les remparts de Paris comme simple garde national ; il prit part, le 18 mars 1871, à la Commune, fut fait

⁸ Voir H. Beraldi, *Cent ans aux Pyrénées*, 7 vol. in-8^e, 1898-1904.

⁹ Sait-on que pour son *Itinéraire* d'Auvergne, A. Joanne utilisa les manuscrits de Jean de la Roche et du marquis de Villemer, que lui communiqua George Sand ?

¹⁰ Sur les rapports entre le journalisme, le journalisme de haute information et les carrières de quelques uns des plus grands géographes du XIX^e siècle nous nous permettons de renvoyer à Jean Brunhes, *Instituts géographiques et Chambres de commerce en Allemagne* (*Revue internationale de l'enseignement*, 15 janv. 1901, p. 34-39) et Friedrich Ratzel (*La Géographie*, 15 août 1904).

prisonnier sur le plateau de Châtillon, et condamné à la déportation, peine que M. Thiers, sur les instances de quelques uns des plus grands savants de l'Europe, commua en celle du bannissement (janvier 1872). Il alla s'établir en Suisse à Lugano, puis à Vevey et à Genève, où il se lia avec les chefs du nihilisme russe, le prince Kropotkine et Bakounine, et, quoique amnistié en 1879, il ne rentra pas en France. C'est que de toutes ces rives des lacs suisses il ne pouvait se lasser d'admirer « la beauté des montagnes », qui exerça toujours sur son esprit une véritable fascination, et qu'il était tenté d'adorer, comme les anciens peuples. Il faut lire dans *Les Continents* (p. 154 et suiv.) les pages émues qu'il consacre à la beauté des montagnes, « à la joie profonde qu'on éprouve à gravir les hauts sommets où, en touchant le sol, on reprend l'usage de ses membres et de sa liberté », et l'on comprendra, avec les raisons du choix de ce séjour, cette religion de la montagne qu'il eut en commun avec Michelet : « Vevey, Lucerne, Interlaken, sont autant de villes saintes où tous les amants de la nature se rendent en pèlerinage. »

En 1892, Reclus se fixait à Bruxelles où l'Université libre lui offrait la chaire de géographie comparée ; en 1894, il contribuait et collaborait activement à la fondation de l'Université nouvelle. C'est en ces deux dates, 1866-1894, que sa place, avec la période maximum d'agitation politique et sociale, l'effort maximum de production scientifique.

En 1866-1867¹¹, parurent les deux volumes de *La Terre*, l'ouvrage auquel il faut être redevable du prestige attaché à la géographie physique et où l'influence de Ritter, on l'a vu plus haut, est surtout prépondérante. Dans ce tableau de l'évolution planétaire, l'auteur s'attache plutôt au dessin superficiel et extérieur du globe qu'à sa structure profonde ; la forme et les contours de la surface y tiennent plus de place que les sols et les terrains, c'est une « Morphologie » dont serait exclue la géologie, lacune d'autant plus explicable que la géologie était loin d'être alors ce qu'elle est aujourd'hui. Mais telle était la clarté de l'exposition, la nouveauté des aperçus, la poésie des descriptions, un ton d'enthousiasme qui n'excluait pas la précision, que le livre conquiert d'emblée tous les hommes cultivés et plaçait son auteur au rang d'initiateur d'une science nouvelle. Il apparut comme le *Discours de la Méthode* de la géographie. En même temps qu'elle était élevée à la dignité de science, la géographie recevait droit de cité auprès du grand public. D'autre part, le cadre et la forme de l'ouvrage géographique étaient fixés désormais, alors que jusque-là les « traités » de géographie, dont celui de Balbi était le plus estimé, avaient oscillé, sans se déterminer, entre le type de l'Itinéraire, du Guide, du Dictionnaire et de l'Atlas ; Reclus, lui, était à la fois précis comme un Joanne, poète comme un Michelet.

On ne risque pas trop de souligner la portée de ces deux premiers volumes ; ils furent en France et à l'étranger, une révélation de la vraie géographie générale et de la vraie géographie comparée. L'un de nous se rappelle avoir entendu dire à un homme aussi éminent que le professeur

Penck, aujourd'hui successeur de Richthofen comme titulaire de la chaire de géographie de l'Université de Berlin, qu'il avait eu, en lisant cet ouvrage de Reclus, une de ses plus fortes, fécondes et décisives illuminations. Un savant français tel qu'Emmanuel de Margerie, à la fois géologue et géographe, est tout prêt à témoigner de ce qu'il doit au commerce intellectuel avec Élisée Reclus et notamment à l'étude de *La Terre*.

Reclus se recueillit sept ans, puis il fit paraître de 1875 à 1893, les 19 volumes de la *Nouvelle Géographie Universelle*. « Nouvelle », elle l'était certes par son inspiration et sa méthode, qu'il a pris soin de définir en tête du premier volume, la *France*, faisant table rase de tout ce qui avait précédé : « La Géographie conventionnelle, qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes et les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans ce travail ; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. » Comme l'a dit M. F. Schrader, « c'est un tableau de la terre, non plus de la vie et de l'évolution planétaire, mais telle que l'humanité se l'est appropriée et partagée. » Dans le cadre élargi de « La Terre », il fait entrer, en face du milieu physique le milieu humain, fixe des divisions qui sont des nations, des groupements qui sont des peuples, des centres de cristallisation qui sont des villes, et imprimer à l'ensemble un mouvement, qui est l'histoire. Ainsi l'humanitaire avait retrouvé en chemin la qualité maîtresse du géographe, le sens de la diversité et, dans l'expression, le pouvoir de différencier les hommes, les lieux, les paysages ; « par esprit de justice et de sympathie humaine, il découvre en chaque fraction de la planète et de l'humanité les traits spéciaux qui la distinguent. » Partout circule « un souffle d'amour pour la Terre et ses fils¹² ».

On a tout dit sur les mérites de l'œuvre, sur le juste milieu que sut tenir l'auteur, se gardant également de l'excès de description et de l'excès de documentation, par lequel il serait sorti également du cadre tracé. Ce ne sont ni des impressions de voyage à la Loti, ni un ouvrage critique comme celui de Taine, où l'appareil des « preuves » risque de faire perdre de vue la suite du récit. C'est que l'auteur restait fidèle à son idéal d'artiste, et savait que si les ouvrages bien écrits sont seuls à passer à la postérité, ils sont les seuls aussi à sortir des bibliothèques. Or, la *Nouvelle Géographie Universelle*, au même titre que ses ouvrages de polémique, était dans la pensée de Reclus un instrument de propagande, un outil de conversion. Il ne voulait pas seulement convertir le cercle restreint des géographes, mais l'esprit public, car le gagner à la Géographie c'était le convertir à la « beauté de la terre », lui donner en exemple la nature comme le seul monde où son idéal d'harmonie fût réalisé.

Cette absence de justifications cachait une information étendue. Cet écrivain, ce poète avait tout vu, tout lu, tout ressenti par lui-même, et l'on se rendra compte, en le lisant ligne par ligne, que pas un document, pas un rapport technique, pas un écrit quelconque ne lui a échappé. Là où il ne

¹¹ En fait, 1868-1869 et 1876-1894 pour la *Nouvelle géographie universelle* [Note des Cahiers]

¹² F. Schrader. *Élisée Reclus*, in *La Géographie*, 15 août 1905, p. 85

possédait rien, il dépouillait les « notes manuscrites », il se faisait instruire par des voyageurs ou des réfugiés. Pourtant il cite très peu ses sources ; ses références sont rares et très brèves, souvent insuffisantes. Ce n'est pas seulement qu'il ait voulu cacher sa science, qu'il ait eu comme la pudeur de l'érudition, qu'il ait craint d'effrayer ses lecteurs par un trop abondant « appareil » infrapaginal, non, cette disette de références procède de ses idées communistes ; la science et tout ce qui est science et toute parcelle de vérité découverte par l'homme ne saurait être assujettie à la misérable loi de l'appropriation individuelle ; tout est à tous, tout ce qui a été imprimé et révélé au public est tombé par là même dans le domaine commun ; et si l'on peut regretter au point de vue scientifique qu'il n'ait pas compris de quelle aide précieuse sont pour le lecteur, le chercheur et le critique, des indications précises sur les sources consultées, on ne peut qu'admirer l'idée sociale qui le guidait ; il était logique avec lui-même jusqu'au bout et nous l'avons entendu déclarer bien haut que quiconque avait le droit de le piller, et de le piller largement sans le citer : beaucoup, qui n'avaient point les idées communistes de Reclus, ne se sont pas privés d'exercer ce droit à son égard et sans compter.

Si cette méthode de mise en commun de tous les matériaux était bien faite pour scandaliser les bibliographes, sa méthode de traiter matériellement les livres et surtout les périodiques était bien faite pour scandaliser les bibliophiles. Nous l'avons vu à l'Institut géographique de Bruxelles en plein travail de « dissection » : il coupait en morceaux beaucoup des revues qu'il recevait, classant chaque morceau, c'est-à-dire chaque article d'après le sujet traité. D'ailleurs, témoignant d'une imperturbable et impénitente candeur qui imposait le respect, il recevait tout, il lisait tout, il classait tout ; il ne pouvait supposer que les autres ne fussent pas tous aussi sincères et aussi consciencieux que lui-même, et il enrichissait ses dossiers géographiques sur la Corée, le Tibet ou l'Arménie de tous les articles concernant de près ou de loin les populations de ces pays et qui étaient publiés dans les moindres revues anarchistes, libertaires ou révolutionnaires.

Reclus se mettait en tout et pour tout en dehors et au-dessus non seulement du droit écrit mais du droit coutumier ! Il n'avait aucun préjugé, aucun parti-pris. Avec une entière bonne foi, nous dirions presque avec une réelle et belle naïveté, il était indépendant ; et ce fils de pasteur était allé à l'anarchie comme à l'aboutissement tout simple et tout logique du libre examen.

Cet écrivain, cet artiste, cet apôtre fut toujours un savant probe et scrupuleux. Personne ne songea moins à se faire honneur de son impartialité, et personne n'y fut plus fidèle. Ce n'est pas le moindre étonnement pour ceux qui le lisent de ne point trouver trace de cette carrière agitée dans cette prose limpide qui coule comme un grand fleuve mûr, sans arrêts ni sursauts. Si nous avons cru pouvoir retrouver dans son œuvre des réminiscences de son éducation dans un milieu mystique, ou des épisodes de sa formation intellectuelle, on y chercherait en vain des échos.

Elle a par excellence un caractère objectif. Il fut de ceux qui rendent justice à tout le monde, et chez qui la sympathie plus fort que la passion. Nous en donnerons pour preuve l'hommage qu'il rend au caractère espagnol, à l'œuvre des Jésuites au Paraguay ; cette même sympathie lui a fait deviner les ressources du caractère chinois, l'avenir réservé aux races jaunes, en même temps que sa sensibilité s'apitoyait sur ces douces populations polynésiennes, appelées à disparaître devant l'homme blanc, et dont il a parlé comme Loti. D'autre part, il avait trop le sens de l'histoire, qui dans son idée faisait corps avec la géographie comme l'homme avec la terre, pour ne pas parler avec équité des formes politiques religieuses du passé qui ne répondaient plus à son idéal, comme des formes actuelles de société qui ne s'accordent pas avec notre idée de la civilisation.

(à suivre)

Les Cahiers ÉLISÉE RECLUS



♦ documents, informations, discussions ♦
Numéro 28, janvier 2000

Conceptions sociales & vues géographiques : La vie & l'œuvre d'Élisée Reclus (1830-1905), par Paul Girardin & Jean Brunhes (suite & fin)

Nous achevons la publication de l'important article de Paul Girardin et Jean Brunhes commencée dans le précédent numéro. Dans cette seconde partie, les deux géographes (qui, au passage, inaugurent l'adjectif « reclusien »), saluent surtout l'œuvre de cartographe d'Élisée, et se montrent circonspects (dans leur deuxième note en bas de page) devant le premier volume de L'Homme et la Terre. Rappelons que cet article fut publié dans la Revue de Fribourg, ville dans laquelle Jean Brunhes avait établi en 1896 un laboratoire de géographie¹. Sauf mention contraire, toutes les notes sont des auteurs. J.C.

De cette large compréhension du rôle de chacun, de cet effort constant et pour lui facile vers l'impartialité, de ce désir spontané de juger tout sans injustice et sans étroitesse, et en même temps de cette sincérité chaleureuse qui n'excluait ni la prédilection, ni l'émotion, nous tenons à mettre sous les yeux des lecteurs étrangers un témoignage à titre d'exemple : ce seront tout simplement les trois premières pages complètes et textuelles du volume consacré à la France dans la *Nouvelle Géographie Universelle* : qu'on se rappelle qu'elles ont été écrites il y a 30 ans, en 1876, six ans seulement après la guerre, et l'on ne peut s'empêcher d'y admirer une très calme maîtrise de sentiments très divers :

¹ Cf. Vincent Berdoulay, *La Formation de l'école française de géographie*, C.T.H.S. Paris, 1995 p. 31. Le lecteur trouvera dans ce livre d'autres renseignements sur Jean Brunhes et sa carrière.

« La France est un pays de moyenne étendue parmi celle des contrées de la Terre qui ont une histoire politique distincte et un mouvement propre de civilisation. Beaucoup plus petite que la Chine, L'Indoustan, et que divers États de fondation récente, comme la Russie, le Brésil, la République des États-Unis, elle occupe une superficie plus considérable que maint territoire dont les peuples eurent pourtant ou possèdent encore une influence notable sur les événements de l'histoire, la Grèce, le Portugal, la Suisse, la Hollande, l'Angleterre même. Un peu plus du millième de la surface terrestre, la deux-cent-cinquante-cinquième partie des espaces émergés, voilà quel est le domaine de la France sur la rondeur du globe. Il est vrai que par la force numérique de sa population cette petite partie de la Terre prend un rang assez élevé, car plus du quarantième des hommes en occupent la surface. Toutefois les habitants ne s'y agglomèrent pas en multitudes aussi pressées que dans les vallées du Gange, du Yang-Tse, du Hoang-Ho, ou que dans l'Italie du Nord, la Saxe, la Belgique, la Grande-Bretagne. Par la densité relative de sa population, la France occupe aussi une position moyenne parmi les peuples civilisés. Mais s'il faut classer les nations d'après la valeur de leur rôle historique, nous reconnaitrons que le petit coin de terre compris entre les Alpes de Nice et la mer de Bretagne, entre les Pyrénées et les Vosges, est un de ceux où se sont accomplis le plus d'événements d'importance majeure pour les destinées de l'humanité tout entière.

« Sans doute il y aurait de la présomption à vouloir, conformément à une vieille habitude de langage, revendiquer pour la France une sorte d'hégémonie morale. Au lendemain des plus grands désastres, quand toute ambition de souveraineté matérielle avait été trompée, un poète célébrait encore la France comme la « reine du monde » et la nation répétait ces chants pour se consoler de la défaite. C'était une faiblesse : il faut savoir accepter son infortune et ne pas s'exposer aux cruels démentis que la destinée inflige à l'orgueil. Depuis le commencement du siècle, la France a été certainement égalée par ses rivales de l'Europe dans les travaux de la pensée et dans les arts de la paix, sans parler des jeux sanglants de la guerre. On pourrait donc la blâmer, si elle voulait garder pour elle seule le nom de « grande nation » qui lui fut donné jadis. Mais quel est le peuple civilisé qui n'ait affirmé par la voix de ses écrivains, de ses orateurs, de ses hommes d'État et souvent même par celle du peuple tout entier, ses prétendus droits à la supériorité ? La « vieille Angleterre », la « grande Allemagne » se disent également à la tête de l'humanité ; quoique tard venue dans le concert de la civilisation, la « sainte Russie », occupant à elle seule le quart de l'ancien monde, prétend avoir des destinées en rapport avec l'étendue de son domaine ; l'Italie, à peine rentrée dans la vie politique, aspire au *primato* et se dit héritière de la « Ville Éternelle », tandis que, par-delà les mers, la « jeune Amérique », suivant dans sa course vers l'occident « l'Étoile de l'Empire » croit avoir constitué la « République modèle » et porte « l'arche sainte des peuples ».

« Du milieu de ces prétentions rivales se dégage une vérité. Le monde de

la civilisation s'est agrandi et c'est de toutes les contrées à la fois que partent les mouvements d'initiative. La France, quoique la haine et l'envie l'aient souvent déclarée à jamais déchue; a certainement sa très grande part dans le travail commun ; son influence et ses idées la rendent tellement utile au monde, qu'on ne saurait guère s'imaginer l'histoire prochaine des nations si la France venait à y manquer. La contrée où s'est accomplie une part si considérable du labeur humain est donc l'une de celles qui doivent être décrites avec le plus de soin. Il importe de connaître toutes les conditions du milieu dans lequel s'est développée une nation dont l'existence a été si remplie depuis que l'axe de la civilisation s'est déplacé de la Méditerranée vers les bords de l'Océan. Une partie des influences qui ont agi sur la nation française pour la faire ce qu'elle est devenue, restera toujours ignorée de nous, puisque les origines mêmes des races et leur vie primitive ne sont point racontées par l'histoire ; mais ce que disent le sol, le climat, la configuration géographique, suffit pour expliquer d'une manière générale l'œuvre propre de la France dans l'ensemble des travaux de l'homme. C'est là ce que nous allons exposer de notre mieux, en nous efforçant de ne point obéir à quelque reste de vanité nationale. Du moins, est-il permis de se sentir ému dans ses fibres secrètes en parlant du pays où résonne le doux langage maternel ! »

Ces pages fournissent du même coup un heureux spécimen de la manière « reclusienne » d'entendre les rapports de la géographie et de l'histoire. On y reconnaît un artiste tout autant qu'un savant. L'auteur procède par teintes, par retouches, par impressions, encore plus que par analyses rigoureuses et déductives. Et certes nous sommes loin de le blâmer de ne pas vouloir faire sortir l'histoire « tout armée » pour ainsi dire de la géographie. Il est pourtant des parties de la géographie, de la géographie physique notamment, où l'enchaînement des faits les uns par rapport aux autres constitue une véritable explication. Mais ce n'est pas cet enchaînement de détail qui préoccupe surtout Reclus, c'est, comme nous l'avons dit, l'harmonie du tout ; et c'est là en un sens une des vraies lacunes de son œuvre ; elle n'est pas, là où elle aurait pu l'être, assez rationnelle et assez explicative (exemple : l'Amazonie²). L'auteur ne fait pas assez sortir les faits les uns des autres ; et en l'absence de cette disposition organisatrice des matériaux présentés, la *Nouvelle Géographie Universelle* marque une glorieuse étape de transition – mais une étape seulement – entre l'ancienne géographie descriptive et la moderne géographie physique, méthodique et rationnelle.

Aussi bien, quand le dernier volume eût paru, Reclus ne crut pas son œuvre terminée. Il lui restait à donner la synthèse, l'idée d'ensemble qui n'avait pas trouvé place dans le cadre étroit de la géographie. Il écrivit

2 Voir à ce sujet les très judicieuses réserves qu'a faites H. Dehérain dans sa *Revue annuelle de géographie* (*Revue générale des Sciences*, 1895, p.620 et suiv.) à propos de l'apparition du vol. XIX de la *Nouvelle Géographie Universelle : l'Amazonie et la Plata*. [Note des auteurs] Nos recherches ne nous ont pas permis de retrouver cet article que nous aurions aimé reproduire : qui peut nous aider ? [Note des Cahiers].

L'Homme et la Terre, qu'il eut le temps d'achever, et dont la publication n'est que commencée. Nous ne pourrions juger cet épilogue que lorsqu'il aura paru tout entier³.

IV

Les dix dernières années de sa vie se passèrent à Bruxelles. On pourrait les caractériser : une orientation vers la cartographie, conçue comme la base scientifique et l'instrument de diffusion de la Géographie. De tout temps, il s'était préoccupé de parler aux yeux, et les deux volumes de *La Terre*, constituaient, à une époque où les bonnes cartes manquaient, un véritable atlas de géographie physique réparti dans le corps du texte, le pendant français du *Berghaus*. Ils ne renfermaient pas moins de 51 cartes en couleurs, de 437 cartes ou croquis dans le texte, dont les réductions inédites de nombreuses cartes et de l'atlas des glaciers de Sonklar. Les 19 volumes de la *Nouvelle Géographie Universelle* sont aussi richement fournis de documents cartographiques qui en doublent la valeur. Il n'y a pas là seulement des figures, des dessins, des reproductions de photographies, etc. il y a une multitude de cartons – plusieurs milliers – avec l'indication exacte des longitudes, des latitudes, et de l'échelle⁴. Même les ouvrages généraux les meilleurs parus en Allemagne ou en Amérique dans ces dernières années, sont moins riches que celui-là en échantillons cartographiques et topographiques. Ce souci d'exprimer et de représenter la réalité marquait surtout pour l'époque une vraie révolution dans les études géographiques : qui dit, en effet, géographie et géographie scientifique doit dire avant tout localisation rigoureuse des faits.

Parmi tous ceux qui ont été les collaborateurs de Reclus, comme dessinateurs et comme cartographes, il est juste de nommer l'un des plus constants et des plus fidèles, M. Charles Perron, de Genève⁵. Et voulant ici rappeler d'une manière à la fois scientifique et précise cette collaboration de tant d'années, nous avons insisté auprès de M. Perron pour qu'il voulût bien noter lui-même par écrit l'histoire de ses rapports avec Élisée Reclus. Nous nous permettons de publier tels quels ces renseignements précieux que nous devons à l'obligeance de l'habile cartographe⁶ :

3 Depuis que ces pages ont été rédigées (fin novembre 1905) le 1er volume de cet ouvrage posthume a paru. On ne peut encore juger l'œuvre entière d'après un volume ; mais nous redoutons que l'allure générale de cet ouvrage et son illustration un peu fantaisiste ne soient pas tout à fait conformes à ce que nous espérons.

4 Même pour le volume de *La France* on trouve marquées sur tous les cartons non seulement la longitude de Paris, mais encore celle de Greenwich ; de même l'échelle est toujours indiquée d'abord numériquement et aussi graphiquement : toutes ces preuves d'une méthode exacte et consciencieuse manquent à tant de livres qui ont beaucoup plus de prétentions scientifiques !

5 Sur la collaboration de Charles Perron avec Reclus, cf. *Cahiers* n° 15 [Note des Cahiers].

6 Nous pensons que ces détails seront d'un intérêt tout spécial pour le public suisse ; d'autant qu'ils sont inédits, et que toute cette partie de notre étude est ajoutée au texte allemand publié par la *Geographische Zeitschrift*.

« J'avais connu Reclus dans sa famille, en 1861 ; nous avons correspondu depuis lors et je l'avais revu à Londres, puis nous nous étions perdus de vue. Je renouai des relations avec lui, en 1876, en lui offrant mes services pour dessiner les costumes, vues et autres vignettes que je venais de voir dans le premier volume de la *Nouvelle Géographie Universelle*. Il me dit que ces travaux ne le concernaient pas, mais seulement le dessin des cartes, me demandant si je pouvais lui en faire. Pourquoi pas ? J'essayai en copiant une petite carte manuscrite, un petit chef-d'œuvre de Wolfbeyer, le véritable auteur du dessin de la carte à 1 : 100 000 de la Suisse, bien qu'on ne mentionne guère son nom. Reclus en fut satisfait et je m'installai bientôt à Vevey où il demeurait alors.

« Dans ce temps Reclus demandait à ses dessinateurs (j'étais le troisième) des dessins cartographiques destinés à être reproduits par la gravure de laquelle, il faut le dire, il n'était pas toujours très content. Elle était taillée un peu en fabrique ; et, faite à Paris, loin de ses conseils, elle ne reproduisait pas comme il le désirait ce que dans certaines cartes il voulait mettre en lumière. Mais comment arriver à faire mieux ?

« On en était au troisième volume lorsque j'eus l'occasion de voir des dessins à la plume reproduits par le procédé Gillot. Ne pourrait-on par ce procédé supprimer la gravure des cartes ? Je fis quelques essais qui parurent pouvoir être utilisés. À vrai dire, ils n'étaient pas beaux, loin de là, comme chacun peut en juger.

« La difficulté était d'arriver à faire de bons grisés sans lesquels en ce genre de cartographie, il n'est pas possible d'indiquer les profondeurs marines, ni de faire des cartes de statistique comme celles entre autres où j'ai marqué suivant une méthode nouvelle la densité des populations (méthode que Reclus a par erreur attribuée à un autre cartographe). L'instrument alors employé pour le tracé des lignes sur pierre ou sur le papier. Je dus trouver autre chose. Je fis faire l'outil qui est aujourd'hui entre les mains de tous les cartographes. Il se compose d'une simple règle en acier rayée sur le bord comme le sont les décimètres et contre laquelle se meut une équerre à angle modifiable, munie d'un ressort qui, glissant sur la règle, déclique en passant sur chaque millimètre. L'angle plus ou moins ouvert de l'équerre joint au nombre de millimètres parcourus entre chaque arrêt de celle-ci permet de rapprocher ou d'éloigner d'une quantité quelconque les traits des grisés.

« Ce ne fut qu'à partir du cinquième volume, après les enseignements de l'expérience, que le dessin manuscrit, reproduit par le procédé Gillot, remplaça à peu près complètement la gravure dans la carte de texte.

« C'est à peu près vers cette époque que mes collègues retournèrent à Paris, l'un parce qu'une situation plus conforme à ses goûts artistiques lui était offerte, l'autre pour des raisons de famille. Je demeurai seul chargé de la besogne.

« À Vevey, comme durant l'été à la montagne, j'allais un moment

tous les jours chez Reclus. Je lui portais mon travail, prenais ses instructions pour de nouvelles besognes et lisais ses pages en manuscrit pour la bonne adaptation des cartes au texte.

« Bientôt Reclus, toujours le meilleur des hommes, me fit le plaisir de m'offrir de faire mon travail à Genève. Depuis lors je n'allai plus qu'une fois par semaine passer la journée avec lui, à Clarens, et lorsqu'il se fixa à Sèvres je ne le vis plus qu'une fois par mois. L'habitude du travail commun, la lecture du texte en épreuves et la correspondance active aidant, la cartographie n'eut pas trop à souffrir de la moindre fréquence de nos entrevues.

« Reclus et moi avons toujours cherché à ne faire dire à la carte que ce qu'elle devait dire, évitant les surcharges et poursuivant avant tout la clarté. C'est dans ce but que nous avons adopté deux genres d'écriture : l'écriture penchée pour les choses de la nature ; l'écriture droite pour les travaux de l'homme. Pour toutes deux nous avons admis la lettre bâton, beaucoup plus nette et lisible que la lettre à déliés. Pour le reste, toujours variable suivant la nature du dessin, nous nous en remettions au parti pris de simplicité et de bon goût qu'il n'était pas bien difficile d'atteindre avec le jugement sûr d'un artiste comme Reclus.

« Je crois que l'initiative était bonne, notre cartographie ayant, si je ne m'abuse, plus ou moins fait école. »

Reclus a trouvé par ailleurs, dans la célèbre et intelligente maison Hachette, des hommes capables de comprendre la légitimité de ces tendances et d'en assurer la réalisation. C'est un des mérites indirects mais très réels d'Élisée Reclus d'avoir contribué pour sa part à faire consacrer par Georges Hachette plus d'un million à la création et à l'organisation de l'Institut Géographique de cette Librairie. Et si l'on songe que le directeur de cet Institut Géographique n'est autre que le très habile cartographe Franz Schrader, attaché à Reclus non seulement par de forts et nobles sentiments d'admiration et de reconnaissance, mais par des liens très étroits de parenté, on devine tout ce qu'a fait le grand géographe pour développer et populariser la cartographie scientifique.

À partir de 1895, Élisée Reclus voulut s'occuper encore davantage de perfectionner et de diversifier les moyens d'expression de la Carte, et par un emploi judicieux des teintes, par une gamme plus riche de nuances, par un alphabet plus riche de signes conventionnels, de lui faire dire plus encore. Rappelons les modèles de cartes en couleurs qu'il donna dans *L'Empire du Milieu* et dans *l'Afrique australe*, rééditions simplifiées et mises à jour des volumes correspondants de la *Géographie*, et en particulier une *Carte économique de la Chine* où 17 teintes différentes s'associent sans se mêler. Il voulait élever les cartes économiques et ethnographiques les plus négligées jusque là, au degré de perfection des cartes physiques. Pour cet objet, il garda auprès de lui quelques uns des cartographes qu'il avait groupés pour le dessin des planches de la *Géographie* et tous ensemble

cherchèrent des procédés matériels d'exécution capables de fixer sur le papier et de reproduire industriellement ces échelles de couleurs⁷.

Mais la carte elle-même fut jugée insuffisante pour donner seule l'impression vraie du relief. De plus, – et nous avons recueilli cet argument de la bouche même de Reclus, – elle risque de fausser les idées de l'enfant.⁸ Ses scrupules voyaient là un manque de sincérité ! Il se mit alors à construire des reliefs, dont on pourrait tirer des épreuves, à la manière des cartes, et des presses de l'Institut cartographique sortirent ces merveilleux reliefs en métal imprimé (vallée de la Semoy) où l'économie du procédé n'exclut pas l'impression d'art. Pourtant cette image de la terre, même gardant les vraies proportions entre les hauteurs et les surfaces, n'était pas assez sincère à son gré, car la terre est ronde, toute portion de terrain est courbe et le plan du relief est droit. Aussi en vint-il à l'idée de constituer un Atlas de cartes en relief, où les accidents terrestres auraient leurs proportions vraies ; et seraient assujetties à une courbure générale qui serait celle même de la surface ; ces feuilles métalliques, s'emboîtant les unes dans les autres, formeraient un atlas qui serait le « développement » de la surface terrestre. Toute école, même primaire, pourrait ainsi posséder, sous un petit volume, et à bon marché, une image sincère de la planète. Toutefois, cette image sera d'autant plus fidèle qu'elle se rapprochera plus des vraies dimensions, et c'est ainsi que Reclus, poussé par la logique de son idée, forma le projet d'un globe gigantesque qui devait figurer à l'Exposition de Paris en 1900. Quel bon moyen de propagande c'eût été là pour la géographie ! Ainsi, chez Reclus, toujours l'inspiration restait une : l'idée scientifique servait de support à une idée morale et à une idée de propagande. Malgré son âge, il écrivait et voyageait sans cesse pour faire aboutir pratiquement son idée.

L'homme était tel que nous aimons à nous le représenter : si simple dans sa vie qu'il se contentait de meubles en bois blanc et n'avait d'autre bien que ses livres ; si désintéressé qu'il distribuait aux pauvres tout l'argent qu'il retirait de ses publications, et ne garda jamais plus d'un jour les médailles d'or qu'on lui décernait.

Son œuvre est allée grossir, au fur et à mesure de sa publication, le trésor de la littérature française, parce que cet écrivain resta fidèle à son idéal de beauté, et fut un artiste en même temps qu'un savant. Il en fut de lui comme de Ratzel ; son sens esthétique s'était développé et affiné par les voyages ; pas plus que lui, il ne séparait de la science rigoureuse l'art de la description qui est dans une grande mesure et surtout en matière de géographie le sens de la vie.

⁷ On sait aussi que vers la fin de sa vie Reclus avait lancé le projet d'une *Carte générale des volcans du Globe*, carte « authentique » comme il disait, pour laquelle il avait trouvé le concours de la Société Belge d'astronomie.

⁸ Sur cette question et le développement qui suit cf. *Cahiers* n°15 et 16 [Note des *Cahiers*.]

12/27. Jacques Mesnil, « Elisée Reclus », *Les Temps nouveaux* (Paris), 5 livraisons :

- n° 22, 29 septembre, p. 5-6 ;
- n° 24, 13 octobre, p. 5-6 ;
- n° 26, 27 octobre, p. 6-7 ;
- n° 30, 24 novembre, p. 9-10 ;
- n° 31, 1^{er} décembre 1906, p. 6-7.

Jacques Mesnil est le pseudonyme de Jean-Jacques Dwelshauvers (1872-1940), ancien auditeur et ami d'Elisée Reclus à la Nouvelle Université libre de Bruxelles, ainsi que sa compagne Clara Mesnil (Clara Koettlitz) à qui Elisée a adressé de nombreuses lettres, dont certaines figurent dans le t. III de sa *Correspondance* (1925). Sur ces personnages, cf. 4 mai 1895, 1913, 1926, 1940.

Elisée Reclus

Elisée Reclus n'appartenait pas à un peuple en particulier, mais à l'Humanité tout entière, et sa mort aura été ressentie comme une perte par tout homme arrivé à un certain degré de conscience et d'élévation morale. Il appartenait à l'Humanité, d'abord par les idées qu'il a toujours professées et pratiquées, idées supérieures à tout préjugé de nation et de race, ensuite en sa qualité de savant honnête, car la science digne de ce nom, celle qui n'a d'autre but que la recherche sincère de la vérité, n'a point de patrie et ne connaît pas de frontières : c'est ce qui la différencie notamment de la science officielle qui est française, allemande, anglaise, italienne, qui a une nationalité et n'admet la vérité que pour autant qu'elle ne gêne pas certains principes fondamentaux des Etats bourgeois et qu'elle soit offerte, comme hommage dû, sur l'autel de la Patrie. Reclus n'ayant jamais voulu faire ce que lui déconseillait sa conscience de savant honnête et d'homme libre, n'obtint de son pays aucune des distinctions que les gouvernants prétendent distribuer aux plus méritants. On ne lui offrit même point une chaire au Collège de France, chaire qu'il aurait occupée plus dignement que la plupart de ceux auxquels on accorde cette distinction. Comme j'en demandais le motif à quelqu'un qui fréquentait les cercles de la science officielle : « Il ne l'a jamais demandée » (lisez : *quemandée*) me dit-il. C'est bien cela : pour obtenir cette distinction « scientifique » il aurait fallu que Reclus allât serrer les mains des financiers au pouvoir et faire des courbettes dans les ministères.

I

Elisée Reclus naquit le 15 mars 1830 à Sainte-Foy-la-Grande, petite ville des bords de la Dordogne. Il était le second fils d'un pasteur protestant, homme d'une foi rigide et d'une droiture absolue. Ce père profondément religieux et plein de confiance en la providence était probe jusqu'au fond de l'âme. Jamais sa conscience ne lui eût permis de déroger le moins du monde dans ses actes aux principes de morale qu'il professait. Nul n'appliquait plus strictement que lui la parole de l'Évangile : « Ne soyez donc point en souci disant : que mangerons-nous ? que boirons-nous ? ou de quoi serons-nous vêtus ? mais cherchez premièrement le royaume de Dieu, et la Justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » (Mathieu, vi. 31-33). Il aurait pu vivre avec les siens dans une situation aisée, accepter le traitement que lui donnait l'État, rester dans une contrée où il était bien vu des gens influents. Mais sa religion ne s'accommodait pas de ces compromissions avec le monde, et il préféra se rendre à l'appel des chrétiens d'Orthez (Basses-Pyrénées) d'où venait d'être expulsé un propagandiste d'origine suisse qui y prêchait « l'autonomie des églises » formées par des groupes de convertis en dehors de l'État et des consistoires. Et dans ce coin reculé de la France, il se mettait à prêcher aux hommes de bonne volonté, tandis que sa femme ouvrait une école pour enfants. Dans sa famille — qui fut nombreuse comme une famille biblique — le pasteur était considéré non seulement comme le chef, mais pour ainsi dire comme le représentant de Dieu : son autorité était absolue ; son office essentiel était l'éducation des âmes : il était tout à la méditation et à l'enseignement de la parole de Dieu, et il poussait le souci des choses spirituelles jusqu'à l'oubli des réalités terrestres.

Les mêmes vertus se retrouvent plus tard chez Elisée, mais devenues plus fécondes par le fait d'être mises au service d'une cause plus large, d'une conception plus libre de la vie : lui aussi avait cette inflexible probité d'âme qui l'empêchait de transiger jamais avec sa conscience, ce mépris des contingences matérielles qui seul permet de réaliser l'idéal dans l'existence quotidienne.

C'est donc dans ce milieu austère et tout imprégné de l'idée de devoir moral que grandissait l'enfant : heureusement il grandissait aussi en pleine nature avec plusieurs frères et sœurs. Les quelques arbres qui entouraient la ferme étaient singulièrement chers à ce petit monde. « C'était là le domaine enchanté de la vie des enfants, le monde magique où tout ce qu'on avait entendu se recréait à nouveau en figuration personnelle. Ces arbres constituaient le vrai temple, bien autrement auguste que le temple de Baigts où l'on allait deux fois tous les dimanches et quelquefois plus souvent encore par la longue route blanche. » Ainsi le racontait plus tard Elisée Reclus lui-même.

Encore tout jeune, en 1840, il fut envoyé loin de la patrie à Neuwied (Provinces rhénanes) dans une institution de « Frères Moraves » où le pasteur Reclus, qui se faisait de singulières illusions sur la valeur de l'institution, avait déjà envoyé son fils aîné. Ces « Frères Moraves » étaient pour la plupart « de dociles sujets, la vie réglée d'avance par une écœurante ritournelle de pratiques enfantines et de mensonges conventionnels » ; quant au directeur de l'établissement c'était « un bonhomme

lâche, heureux d'aduler basement ceux de ses élèves qu'il savait riches et de bafouer avec le ricanement du pleutre, ceux qu'il savait pauvres. » Les élèves venaient de différents pays, mais appartenaient presque tous aux races germaniques. Les haines nationales encore aiguës à cette époque faisaient que tous s'unissaient contre les Français et les houspillaient sous prétexte de jouer Waterloo. Ainsi, dès sa prime jeunesse Elisée apprenait à connaître par expérience directe deux des traits les plus odieux de la société bourgeoise : les privilèges dont jouissent partout les riches et la haine que l'on y excite entre les peuples ; aussi toute sa vie lutta-t-il pour l'égalité sociale et pour l'internationalisme. Cet isolement de la maison paternelle, ce rude apprentissage de la vie fait dès le jeune âge étaient singulièrement propres à tremper un caractère. Les événements sociaux achevèrent de le mûrir.

La période qui précéda les mouvements insurrectionnels de 1848-49 fut l'une des plus actives et des plus fécondes de l'histoire : alors germaient toutes les idées qui à la fin du XIX^e siècle, prirent un développement puissant et forment maintenant les convictions de tout ce qu'il y a d'intelligent, d'honnête et de libre parmi les jeunes gens et les hommes faits. Les vices de la société bourgeoise issue de la révolution française apparaissaient, dès lors, à tous les esprits clairvoyants. Le résultat qu'on avait obtenu ne correspondait certes pas aux aspirations des philosophes du XVIII^e siècle, aux espoirs conçus par le peuple. Il fallait reprendre la grande œuvre et la continuer en profitant de l'expérience acquise. Et de tous côtés, penseurs et hommes d'action entreprenaient une lutte nouvelle plus formidable que celle qu'avaient luttée leurs prédécesseurs ; cette fois, on s'attaquait à la base même des sociétés passées et présente, *la propriété*, et l'on se proposait de trouver une forme sociale où il n'y aurait plus de déshérités, où nul ne serait spolié de sa part des ressources communes. Le socialisme était né. Ce n'était point en France, seulement que fermentaient cette fois les idées ; l'Allemagne qui n'était point alors le pays stérile, discipliné, militarisé, prussianisé que nous connaissons, l'Allemagne qui depuis un siècle avait produit une foule d'hommes géniaux, écrivains, compositeurs, philosophes, était pleine d'esprits libres, d'utopistes généreux, de penseurs devenus révolutionnaires à force d'être honnêtement logiques. Et le jeune peuple russe qui

venait d'entrer dans la civilisation apportait au mouvement des forces vierges non encore ébranlées par un exercice trop prolongé et trop exclusif de la pensée, des hommes d'un bloc, solidement bâtis, avec des instincts puissants et une indomptable volonté d'agir, tel que fut Bakotnine.

La révolution de 1848 avait triomphé en France : les jeunes gens pouvaient se faire des illusions, croire à l'imminence de transformations sociales profondes, à la réalisation prochaine des idées nouvelles. Elisée, qui avait fréquenté le collège protestant de Sainte-Foy de 1842 à 1848, était en 1849 avec son frère aîné Elie, et un ami commun, à l'Université de Montauban : les camarades habitaient la campagne à quelques kilomètres de la ville ; peu soucieux de l'enseignement théologique, ils n'assistaient guère aux leçons des professeurs et passaient leur temps à lire avidement les écrits des philosophes et des sociologues, à converser, à jouir de la nature. Ils se permirent même une escapade de plusieurs jours pour aller voir la Méditerranée. Cette conduite de mauvais exemple, ces allures trop libres, les discours subversifs qu'ils tenaient, les firent mal noter de l'autorité et le doyen de la faculté, en dépit de son indulgence naturelle, fut obligé de leur signifier leur congé.

Alors, déjà le noyau d'idées autour duquel se concrétisa la conception sociale qu'Elisée Reclus défendit sa vie durant, s'était formé en lui. Ces idées n'avaient point encore acquis leur forme définitive ; nous les reconnaissons cependant, sans peine, dans un manuscrit inédit qui remonte à cette époque. J'en extrais les fragments caractéristiques qui suivent :

« Notre cri c'est : Vive la République universelle, cette République future où le Grec aura les mêmes droits que le Français, où le Samoyède parlera dans la même assemblée que le Parisien. Ne voyez-vous pas déjà que les haines nationales s'effacent et qu'on désigne les hommes plutôt par leurs opinions que par leurs patries ? Il n'y a plus maintenant dans le monde que des hommes d'avenir et des hommes de passé, et chacun de ces deux partis immenses forme une Confédération gigantesque qui se poursuit dans tous les pays, sans distinction de race ni de langue ».

(A suivre).

JACQUES MESNIL.

Elisée Reclus

(Suite)

.... « Ainsi, pour résumer, notre but politique dans chaque nation particulière, c'est l'abolition des privilèges aristocratiques et dans la terre entière, c'est la fusion de tous les peuples.

« Notre destinée c'est d'arriver à cet état de perfection idéale où les nations n'auront plus besoin d'être sous la tutelle ou d'un gouvernement ou d'une autre nation; c'est l'absence de gouvernement, c'est l'anarchie, la plus haute expression de l'ordre. Ceux qui ne pensent pas que la terre puisse jamais se passer de tutelle, ceux-là ne croient pas au progrès, ceux-là sont des réacteurs.

« Mais la liberté politique n'est rien sans les autres libertés, n'est rien sans les libertés sociales. Ce mot de liberté peut-il avoir une signification pour ceux dont la sueur ne suffit pas pour acheter le pain de la famille, pour ces ouvriers qui puisent de nouvelles douleurs dans les révolutions qu'ils font eux-mêmes ? La souveraineté du peuple n'est-elle pas une risée lorsqu'elle est exercée par des hommes couverts de haillons et mourant de faim ? Le droit d'aller une fois par an porter un morceau de papier à l'hôtel de ville de son canton peut-il compenser le droit à la vie ? »

... « Pour que le socialisme arrive à sa parfaite expression, pour qu'il soit réellement l'idéal humain de la société, il faut qu'il sauvegarde à la fois les droits de l'individu et les droits de tous; il faut que chaque membre de l'association humaine se développe librement selon ses moyens et ses facultés sans en être en rien empêché par la masse de ses frères; il faut en même temps que le bien-être de tous profite du travail de chacun. Quelques variétés communistes, par réaction contre la société actuelle ont l'air de croire que les hommes doivent s'absorber dans la masse et n'être plus que comme les bras innombrables du polype qui s'agite sur son récif ou comme les gouttes d'eau perdues dans la mer et soulevées par l'ouragan dans une même vague. Ils se trompent grandement : l'homme n'est pas un accident, mais un être libre, nécessaire et actif, qui s'unit, il est vrai, avec ses semblables, mais ne se confond pas avec eux. »

II

Avec son départ de Montauban commença pour Elisée Reclus, l'une des périodes les plus mouvementées de sa vie. Il se rendit d'abord à Berlin, soi disant pour continuer ses études de théologie, mais en réalité pour suivre les cours du géographe Karl Ritter. Là il vécut de la façon la plus précaire en donnant des leçons fort mal rétribuées. Il était si pauvre que ne pouvant s'acheter du combustible, il était obligé de rester dans son lit pour étudier. Faute d'argent, il ne payait point les taxes universitaires : pour ce fait il avait été officiellement exclus, ce qui ne l'empêchait pas de continuer à suivre les cours.

En septembre 1851, Elisée regagna Orthez en compagnie de son frère Elie qu'il avait rejoint à Strasbourg. Ils firent à pied le voyage de Strasbourg à Orthez en compagnie d'un grand chien qu'ils soignaient mieux que leur propre personne : ils n'avaient ensemble qu'une trentaine de francs et durent se contenter de manger du pain et de coucher à la belle étoile.

En décembre éclatait le coup d'Etat. Tandis que la plupart des notables républicains d'Orthez attendaient prudemment ce qui allait se passer dans les villes voisines et évitaient de se compromettre, les frères Reclus et quelques amis agissaient seuls, lançaient un manifeste, essayaient, mais sans succès, de s'emparer de l'Hôtel de Ville. A la suite de ces événements Elie et Elisée furent contraints de s'exiler pour échapper aux poursuites. Ils passèrent en Angleterre; puis Elisée se rendit en Irlande où il s'occupa d'agriculture; de là il partit en 1853 pour l'Amérique du Nord où sans ressources, il exerça toutes sortes de métiers; il fit le débardeur sur les quais de New-York; il travailla chez un préparateur de salaisons où peu s'en fallut qu'il ne fût broyé par la machine qui emportait les barils; plus tard il entra comme précepteur chez un planteur des environs de la Nouvelle-Orléans où il fut vite estimé; mais il était déjà abolitionniste et préféra quitter cette oasis. En 1856 nous le trouvons dans l'Amérique du Sud où il cherche à faire de l'agriculture et comme partout s'intéresse aux hommes, au pays, étudie et se développe. En 1857, après l'amnistie, il rentre en France.

Il entre alors dans une période plus calme, une période de travail assidu qui va faire de lui en peu de temps un savant célèbre. De 1859 à 1867 il publie dans la *Revue des Deux Mondes* une série d'articles sur la géographie et la politique, le plus grand nombre concernant l'Amérique ; il collabore en même temps au *Tour du monde* et à d'autres revues géographiques, il rédige plusieurs des guides publiés sous la direction de Joanne par la maison Hachette, il fait des traductions de livres allemands et américains. En 1868-1869 paraît son grand ouvrage en deux volumes *la Terre* qui le classe définitivement parmi les premiers géographes du monde.

Mais de nouvelles convulsions allaient agiter la France. Nous sommes à l'époque de la guerre franco-allemande ; pendant le siège de Paris il est au service des aérostiers en compagnie de Nadar qui devait rester jusqu'à la fin de sa vie son meilleur ami. Eclate la Commune : il sert comme simple soldat, est pris les armes à la main dans une sortie des fédérés. Il subit alors toutes les injures et tous les mauvais traitements que les féroces bourgeois, dont l'infâme Thiers était le digne chef, firent subir aux vaincus. On l'envoya de prison en prison et finit par le condamner à la déportation, peine qui fut commuée en exil à la suite d'une noble protestation signée par une série de savants anglais, Darwin en tête. Cette protestation, qui fait singulièrement honneur à ceux qui l'ont conçue, donnait en ces termes une belle leçon aux bourgeois français : « Nous osons penser que cette vie (celle de Reclus) appartient non seulement au pays qui le vit naître, mais au monde entier, et qu'en réduisant ainsi au silence un tel homme ou en l'envoyant languir loin des centres de la civilisation, la France ne ferait que se mutiler et qu'amoindrir son influence légitime sur le monde ».

Tous ces événements n'avaient pu que confirmer davantage Elisée dans ses convictions. En même temps qu'il reprenait ses travaux scientifiques il participait avec un zèle nouveau à la propagande des idées sociales. En 1872 il est à Lugano où il écrit sa brochure bien connue *A mon frère le Paysan*. En 1874 il va demeurer sur le lac de Genève à Tour de Peilz et l'année suivante s'installe à Clarens où il séjourne jusqu'en 1890. C'est là qu'il commence sa *Géographie Universelle* dont il écrit le premier volume, l'*Europe Méridionale*, en 1875. Dès lors, régulièrement, chaque année il publie un volume de son formidable ouvrage, ce qui ne l'empêche pas de s'occuper du mouvement social, de prendre une part active au mouvement anarchiste naissant : il assiste aux réunions de la Fédération jurassienne, il collabore au *Travailleur*, au *Révolté*. En 1890 il rentre en France et va habiter Sèvres où en 1892 il achève sa *Géographie* et écrit la préface au livre de Kropotkine *la Conquête du Pain*.

Je ne sais si par ce bref exposé j'ai donné

une idée de l'activité prodigieuse de Reclus ; mais ce que je n'ai pu faire, c'est résumer son évolution intérieure. Je ne l'ai malheureusement connu que dans sa vieillesse. Retracer le développement de son esprit exigerait tout un travail de reconstitution que je ne puis tenter en ce moment. Peut-être les pages suivantes, où j'essayerai de le faire voir tel qu'il était au terme de sa carrière, permettront-elles de deviner l'influence que les événements de son existence mouvementée avaient exercée sur la formation de son caractère.

(A suivre).

JACQUES MESNIL.

Elisée Reclus

(Suite)

III

Elisée Reclus habita presque constamment la Belgique depuis 1894 jusqu'à sa mort.

Dès 1892 l'Université « libre » de Bruxelles l'avait nommé docteur agrégé et l'avait invité à venir donner un cours de géographie comparée. Mais quand plus tard il fut question de fixer la date d'ouverture de ce cours, le conseil d'administration de l'Université, dans sa séance du 30 décembre 1893, décida de l'ajourner à une époque indéterminée. C'était le moment des conflits aigus provoqués par les attentats des propagandistes par le fait. Les gouvernements bourgeois, pris de panique comme dans toutes les crises s'adonnaient aveuglément au plaisir de représailles terribles. En France toute la famille Reclus était poursuivie parce que quelques-uns de ses membres professaient des idées anarchistes ; à la poste on ouvrait toutes les lettres qui leur étaient adressées (ce que les employés continuaient à faire encore cinq ans plus tard par habitude [authentique]) ; Paul, le neveu d'Elisée, avait été condamné sous l'inculpation d'avoir participé à des attentats dont il n'avait jamais eu connaissance, et comme il avait eu la prudence de fuir on arrêta son père Elie (1^{er} janvier 1894), qu'on dut relâcher de suite, le scandale dépassant les bornes.

Les bons libéraux belges — suivant les traditions du pays qui consistent à imiter toujours la France dans ce qu'elle a de mauvais — ne voulurent pas le céder en bêtise et en lâcheté à leurs confrères du Sud et l'Université dite libre refusa de recevoir Reclus. Cet acte abject et idiot par lequel l'Université dite libre, qui ne regorgeait pas précisément d'hommes de valeur, se privait du concours d'un des plus grands savants d'Europe leur valut le mépris de tous les hommes intelligents et occasionna un sou-

lèvement de la jeunesse universitaire qui, s'il avait été mené plus révolutionnairement, aurait culbuté les dignes soutiens du *libre examen*. Mais les jeunes gens belges ne sont point bâtis pour de telles luttes, et les professeurs presque unanimement se tinrent du côté des amis de l'ordre. Les étudiants, après avoir décidé que le cours de Reclus serait organisé sous leurs auspices, eurent la faiblesse de déclarer qu'ils n'avaient point voulu par là offenser le conseil d'administration : ils se laissèrent embobiner par les artifices jésuitiques de gens habitués à la politique ; au lieu de rester unis en bloc compact ils se laissèrent diviser ; il y eut des défections dans leurs rangs, et ainsi l'on réussit à en exclure 18, pour faire un exemple, et les autres furent matés. — Mais tout ce qu'il y avait d'un peu libre et d'un peu honnête dans le pays tint avec les expulsés ; les jeunes gens qui n'étaient point tout à fait secs et stériles sentirent leur conscience s'éveiller et le cours d'Elisée Reclus eut lieu dans le local de l'une des loges maçonniques en présence d'une foule énorme.

Alors on vit cet homme que l'on avait repoussé comme défendant des théories immorales et sacrilèges. Son regard exprimait toutes les plus hautes vertus que l'on célèbre chez l'homme : la bonté, la générosité, la droiture, la foi dans un idéal sublime. Sur le visage encore plein de force de ce vieillard, dans ses yeux clairs où l'évocation de toute chose belle et noble faisait passer des étincelles, on lisait sa vie pure dépensée tout entière pour la vérité, sa vie large de savant et de penseur où il n'y avait placé ni pour une passion mesquine, ni pour un intérêt étroit.

Il parlait bien, mais sans artifice ; il parlait comme un sincère qui entraîne le public et arrive aux plus beaux effets oratoires par la seule chaleur de son cœur, par la seule force de ses convictions. Il aimait l'humanité intimement, profondément, et cet amour se sentait dans toutes ses paroles et faisait vibrer sympathiquement toute âme réceptive.

Tout ce qui, moralement, valait quelque chose à Bruxelles, acclama Reclus. Et dans un élan d'enthousiasme, on fonda une Université nouvelle et un Institut des Hautes Etudes, entreprise téméraire dans un pays comme la Belgique, où l'intérêt pour les spéculations les plus élevées de l'esprit est si faible. Mais en ce moment l'on était entraîné : l'on venait de se révolter et Reclus était là qui communiquait à tous son ardeur, sa foi dans le triomphe des idées justes et généreuses. On apprit par lui à connaître l'anarchie, à la considérer avec attention, à la respecter comme un idéal sublime, à l'aimer ; et ceux-mêmes qui n'embrassèrent pas l'idée nouvelle furent souvent contraints de l'admirer.

Dans la jeunesse, il y eut une foule de conversions : ce fut un moment admirable ; des camarades qui s'étaient perdus de vue quelque temps se retrouvaient, et dès les premiers mots échangés, ils sentaient qu'un lien nouveau existait entre eux, qu'une croyance commune les unissait. Et l'on avait le zèle des néophytes, l'on voulait lutter, l'on parlait de faire de la propagande active, voire même de subir la prison pour défendre sa foi. Ils vécurent des heures radieuses, les jeunes gens qui fraternisèrent alors en sentant s'évanouir les doutes qui obscurcissaient leurs âmes et tout leur être s'éveiller à une vie nouvelle.

Dix ans se sont passées depuis et il reste

bien peu des combattants de la première heure : la plupart ont « évolué » graduellement vers des opinions mieux reçues et plus profitables ; d'autres sont restés « sympathiques », mais se taisent et ne font rien ; ce sont les anarchistes platoniques ; les quelques-uns qui restent fermes ont souvent éprouvé la tristesse de voir s'éloigner d'eux ceux qu'ils avaient crus les plus résolus et les plus constants. Mais n'importe ! Ils aiment à se rappeler ces temps d'effervescence où tous semblaient partis d'un même élan à la conquête de l'idéal révélé, où la petite armée de jeunes gens et de jeunes filles était pleine d'espoir et joyeuse des triomphes à venir ; ils voient les anciens camarades tels qu'ils étaient alors et préfèrent ignorer leurs figures d'aujourd'hui, supposer qu'ils n'existent plus : on laisse tant de morts en chemin !

Reclus aimait la jeunesse pour les promesses d'avenir qu'elle porte en elle ; comme tous ceux qui sont en avance sur leur époque, il espérait en la génération montante. Aussi encourageait-il les jeunes gens qui étaient portés à prendre part au mouvement anarchiste ; si l'un d'eux manifestait devant lui l'intention d'agir librement, d'entrer en lutte avec la société, de répandre par la parole ou par l'écriture les idées libertaires, aussitôt il lui disait : Faites cela ! mettez-vous au travail ! agissez ! Dans sa vie, la pensée n'avait jamais été séparée de l'action ; il faisait sans tergiverser ce qui lui semblait bon et utile ; il ne pesait pas indéfiniment le pour et le contre avant de prendre une résolution ; il n'avait cure de ses aises et ne tenait pas grand compte des obstacles matériels. Et avec la confiance fondamentale qu'il avait dans les hommes, il était porté à les croire capables de réaliser comme lui, dans la vie, les idées qu'ils manifestaient. Mais la plupart des jeunes gens venaient à l'anarchie par des raisons de sentiment ; par générosité du cœur, par enthousiasme juvénile, par mécontentement de l'état social actuel, par admiration

pour un homme comme Reclus, par entraînement. Bien peu nombreux étaient les anarchistes par tempérament, ceux qui avaient dans le sang ce besoin de liberté et qui cherchaient à documenter leurs idées par une étude approfondie des phénomènes sociaux. Aux autres, il eût été nécessaire de réinjecter constamment l'esprit anarchiste. Reclus leur avait donné des encouragements et des conseils, mais il ne pouvait ensuite que les laisser voler de leurs propres ailes; l'anarchisme n'est pas une doctrine qui s'enseigne; ce n'est pas une religion qui a réponse à tout. C'est un ensemble d'idées qui se modifient et se perfectionnent continuellement; un sentiment nouveau de la vie, quelque chose qui croît avec nous et profite de notre expérience, c'est une création à laquelle nous devons participer sans cesse.

(A suivre).

JACQUES MESNIL.

Elisée Reclus

(Suite) (1)

Quelle conception large et élevée Reclus avait de l'anarchie, le passage suivant d'une lettre de 1895 nous le montre : « En fait de livres, je vous dirai qu'il n'importe guère de les étudier pour y trouver des arguments dans la discussion. C'est là le petit, le tout petit côté de la question. Ce qui importe, c'est d'apprendre à fond, de fortifier ses convictions par de fortes études, de se créer un idéal bien complet embrassant l'ensemble de la vie, et de vivre conformément à cet idéal dans toute la mesure de ses forces adaptées aux possibilités ambiantes. Étudiez, apprenez, et ne parlez jamais de choses sérieuses qu'avec des gens d'une parfaite sincérité. Il faut avoir assez de fierté pour ne pas prodiguer en des conversations légères le trésor de ses convictions. Du

Voir les N^{os} 22, 24 et 26.

reste, si vous observez ceux qui discutent, sans prendre part au débat, vous remarquerez facilement que la sincérité parfaite est rare dans ce genre de tournois et que d'habitude les interlocuteurs cherchent à entraîner leur adversaire dans une question secondaire, dans une petite difficulté de détail. Ils peuvent ainsi se procurer un triomphe apparent, qui ne signifie rien, mais dont le résultat est absolument contraire à la vérité. Aussi vous ferez bien de vous méfier de ces joutes oratoires. Ce qu'il faut, c'est d'assurer ses convictions et de vivre suivant sa foi : de cette manière vous ferez la meilleure de toutes les propagandes.

« Les jeunes s'imaginent volontiers que les choses peuvent changer rapidement, par de brusques révolutions. Non, les transformations se font avec lenteur, et par conséquent il faut y travailler avec d'autant plus de conscience, de patience et de dévouement. Dans la hâte d'une révolution immédiate on s'expose par réaction à désespérer quand on constate l'empire des préjugés absurdes et l'action des passions mauvaises. Mais l'anarchiste conscient ne désespère point : il voit le développement des lois de l'histoire et les changements graduels de la société. Et s'il ne peut agir sur l'ensemble du monde que d'une manière infinitésimale, du moins peut-il agir sur soi-même, travailler à se dégager personnellement de toutes les idées préconçues ou imposées, et grouper peu à peu autour de soi des amis vivant et agissant de la même façon. C'est de proche en proche, par petites sociétés aimantes et intelligentes, que se constituera la grande société fraternelle. » C'étaient là d'amirables conseils, mais il n'était pas donné à tous de les suivre, et dans un si beau cadre il fallait avoir quelque chose à mettre.

Ce qui frappait chez Reclus la première fois qu'on le voyait, c'était son attitude très simple mais empreinte d'une très haute dignité et de beaucoup de réserve, attitude qui était l'expression d'une vie irréprochable, d'un grand empire sur soi-même et de la volonté d'agir sur autrui; c'était d'autre part une extrême politesse qui n'était point chez lui une simple forme d'éducation mais résultait de la déférence qu'il portait à l'homme en général, de son respect de la personnalité humaine. Il ne voulait point laisser sentir sa supériorité; il traitait tout le monde d'égal à égal; il avait la modestie d'agir comme si son temps n'eût pas été précieux; on pouvait venir le trouver à toute heure et il s'interrompait au milieu de son travail pour s'entretenir avec des gens dont souvent la conversation devait être sans aucun intérêt pour lui. Tout cela était conforme à ses idées, mais dans la pratique cette conduite avait plus d'un inconvénient : bon nombre de jeunes gens se montrèrent vis-à-vis de lui d'un sans-gêne invraisemblable et, sous prétexte qu'il était anarchiste comme eux et un « camarade » comme tous les autres, le traitèrent sans aucun égard et firent preuve d'une vulgarité et d'une indécence qui l'attristèrent. Aussi ne sentait-il plus grande sympathie dans ses dernières années pour ces soi-disants anarchistes dont toute l'anarchie consiste dans le dévergondage de l'esprit, la grossièreté des manières et un égalitarisme idiot dont s'arrange très bien leur petite vanité qui les empêche de reconnaître toute supériorité chez autrui.

Il fallait pénétrer dans son intimité pour sentir ce qu'il y avait de profondément humain en lui et apprécier ses qualités de sentiment :

sa bonté, sa confiance naïve, son enthousiasme, son amour de la nature, sa joie d'apprendre, tout ce qui lui fit jusqu'à la fin aimer la vie et s'intéresser aux événements qui agitaient le monde comme aux émotions qui faisaient battre le cœur de ses amis. Bien que sa santé fût fortement compromise dans ces dernières années et qu'il eût des crises cardiaques qui le faisaient terriblement souffrir, bien qu'il fût surchargé de besogne — rédaction d'articles et de livres, cours à l'Université Nouvelle, direction de l'institut géographique qu'il avait fondé — il ne perdait pas courage et non seulement avait garde confiance dans la vie, mais en jouissait encore pleinement. Comme il le dit dans une lettre écrite au début de 1904, alors qu'il s'imaginait avec son éternel optimisme que son frère Elie avait triomphé de la maladie qui devait l'emporter : « Chaque jour est une lutte, mais qu'importe si cette lutte se termine par une victoire, si chaque jour l'organisme réussit à s'adapter au milieu, même à en tirer profit. La vie est bonne puisqu'on apprend, puisqu'on se renouvelle et surtout puisqu'on aime. Je suis heureux d'arrêter de temps en temps ma pensée sur tous ceux que j'aime. Il est même inutile que j'y pense d'une manière consciente; ils sont là, ils m'éclairent et me réjouissent, ils illuminent mon être, comme un phare qui éclaire tout l'horizon. Il n'est même pas de nouvelle politique, de fait nouveau en géographie, en histoire, en science générale qui ne prenne un haut intérêt pour moi parce que les amis sont là et que ma joie sera leur joie. L'affection est un éternel partage. »

Les derniers événements qui agitèrent la Russie l'émurent profondément. Il ressentit un enthousiasme énorme à l'idée de « ce grandiose drame de la Russie qui s'avance à genoux vers son Empereur, puis qui se redresse, fait sauter ses conseillers et se prépare à le faire sauter lui-même, cette alliance de toutes les classes et de tous les peuples de l'Empire en un même élan, cette simplicité merveilleuse dans l'abandon individuel de l'existence, cette solidarité dans le dévouement, et puis, là-bas, comme fond, dans les neiges et les brumes de la Mandchourie, ces deux armées qui s'entre-tuent et ne demandent qu'à se réconcilier. »

Quelle chaleur dans ces lignes, quelle jeunesse! Qui dirait en les lisant que c'est un vieillard, un homme menacé par la mort, qui les a écrites?

Ailleurs c'est son amour de la nature qui se manifeste : au retour d'un voyage dans le Jura qu'il fit encore pendant l'été de 1903, il écrit : « Malgré des pluies fréquentes et des orages, j'ai pu gaillardement marcher et me faire du bon sang autrement que par le rire, par la bonne communion avec le ciel, les nuages, les sapins et le gazon. » Et un an plus tard : « J'apprécie toujours puissamment et intimement la bonne chaleur du soleil, le bruissement des feuilles, le souffle du vent, la noble sonorité d'un beau vers et surtout la caressante pénétration d'une parole amie. » Amour de la nature, amour de la vie, amour de l'homme,

tout cela était pour lui une seule et même chose, et c'était par l'amour de l'homme qu'elle se manifestait le plus souvent, amour non point théorique mais actif, réel, sensible à tous. « Le « mépris des hommes » je ne l'ai jamais eu, même quand l'excès de jeune virilité m'avait empli d'outrecuidance. L'ivresse causée par les mille lectures et impressions entremêlées m'a fait souvent déraisonner, même elle a pu me démoraliser en apparence, mais en apparence

seulement : les oscillations diverses me ramenaient toujours au centre de gravité qui était « la violente amour » des hommes. Quant à mes premières pages de *l'Histoire d'une montagne*, je me demande si au fond du fond elles n'ont pas un défaut, le manque de sincérité. Autant qu'il m'en souvient, j'étais alors en prison, et de plus je sentais autour de moi le mur épais de la haine, de l'aversion du monde entier contre la Commune et les communards. Peut-être que je me suis raidi et que ce mouvement a combattu ma véritable nature. »

Ainsi à la fin de sa vie il se reprochait presque l'un des seuls mouvements d'amertume — mouvement bien justifié cependant par les circonstances — qu'il ait eu contre les hommes. Les hommes avaient dû l'abreuver de souffrances pour qu'il en arrivât là, et il leur suffisait de lui donner si peu de chose pour qu'il leur fût reconnaissant : « Je demande au faiseur de bouquins de me donner une page, sinon une ligne, sinon un mot utile, et s'il me donne ce mot, c'est moi qui lui dois gratitude, malgré les marais dans lesquels j'ai risqué tout d'abord de m'enlizer. » Il ne demandait qu'à apprendre, à connaître le monde, à se connaître lui-même : il était sincère vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis des autres et jusqu'au bout il fut poursuivi par le désir de se perfectionner : « J'ai eu, j'ai encore mes défauts et mes faiblesses, mais j'ai aussi mes amitiés sincères, mes hauts désirs, mon idéal intérieur; je travaille toujours à la sculpture de l'effigie du héros que je rêve et qui est mon meilleur moi. » Admirable parole de la part d'un homme qui était si supérieur déjà à l'immense majorité des hommes, parole qui résume le mieux les aspirations de tous les véritables anarchistes vers un idéal de perfection morale dont la société qu'ils rêvent serait la réalisation vivante.

(A suivre).

JACQUES MESNIL.

Elisée Reclus

(Suite) (1)

Reclus, ce bon, ce sincère, cet honnête, qui nous apparaît comme un représentant de cette humanité meilleure que nous rêvons, aurait dû, semble-t-il, inspirer du respect à tous. Et cependant — je le dis au déshonneur de l'humanité présente — il se trouvait à tout moment des êtres assez bas pour abuser de sa confiance, pour le tromper, pour l'exploiter en lui faisant des récits tantaisistes, dont son esprit, auquel le mensonge et la dissimulation étaient étrangers, ne se méfiait pas. Il ne s'irritait pas s'il découvrait la fraude; il en éprouvait au plus un peu de tristesse, se promettait de se tenir davantage sur ses gardes, et à la première occasion se laissait prendre de nouveau par crainte de ne pas venir en aide à quelqu'un qui eût été réellement dans le besoin.

Les dix dernières années de sa vie ne furent pas moins laborieuses que le reste. A l'Université nouvelle il faisait ses leçons, dirigeait les travaux de ses élèves, et plus tard, quand fut fondé l'Institut géographique, il en devint l'âme. Malgré sa santé souvent chancelante, il allait faire des conférences de côté et d'autre, à Anvers, à Charleroi, à Londres, à Edimbourg. Il écrivait des études dans une foule de revues, tantôt sur des questions de géographie, tantôt sur des questions sociales. En 1895, il conçut le projet d'un globe terrestre au cent-millième : ce globe fut sur le point de devenir le clou de l'exposition de Paris de 1900 et l'entreprise n'échoua que par le mauvais vouloir des capitalistes qui ne virent pas dans l'affaire une source de bénéfices suffisants. En même temps il ne cessait de travailler au grand ouvrage qui devait former la conclusion des travaux de sa vie, le couronnement de toute son œuvre. A la fin de 1903 l'ouvrage était terminé; mais son éternel désir de perfectionner ce qu'il faisait l'empêchait d'en être satisfait. Dans les premiers jours de 1904 il écrit : « J'ai fini mon bouquin, mais puisqu'il est fini, il faut le recommencer, c'est-à-dire le corriger, le compléter, le bousculer, prévoir la critique des amis et se

Voir les N^{os} 22, 24, 26 et 30.

conformer à leur avis. C'est le travail que je fais en ce moment, sans espérer d'avoir dans tout ce fatras de 4,500 pages un seul paragraphe d'un style aussi ferme, aussi clair, aussi nettement objectif que celui dont vous m'avez envoyé un extrait (1), mais peut-être y sentirez-vous, quand vous me lirez, un peu plus de tendresse humaine, et cela n'est pas non plus à dédaigner. »

Ensuite commencèrent pour Reclus les ennuis que la publication d'un livre considérable occasionne le plus souvent. Il semblerait que les éditeurs eussent dû se disputer la faveur de publier l'ouvrage d'un homme aussi universellement connu. Il n'en fut rien. Hachette, qui avait gagné des sommes considérables à la vente de la Géographie Universelle, ne voulut point imprimer *l'Homme et la Terre*, qui en est la conclusion, sous prétexte que cette conclusion était anarchiste! Reclus eut un éditeur à Londres avant d'en avoir un à Paris. Et ce n'est que le 15 avril 1905 que commença à paraître l'édition française. Mais la mise en train de la publication était plutôt une source d'ennui que de plaisir pour Reclus. Le caractère purement industriel et commercial que revêt aujourd'hui un semblable travail le choquait. Il écrivait au mois de mars de la même année : « Quant à mon bouquin il ne me donne aucun plaisir : pour qu'il m'intéressât il faudrait que je me sentisse vivre avec le prote, avec le compositeur, avec les correcteurs, que chaque jour amenât son petit conflit, sa petite discussion, mais le travail se fait industriellement pour ainsi dire, je n'y suis pour rien. »

Il faudrait parler longuement d'un homme pareil et en révoquer souvent la mémoire. Heureusement ses livres sont là qui parleront de lui, mieux que je ne le saurais faire : on l'y retrouve sinon tel qu'il était dans l'intimité avec son laisser-aller et la finesse de ses sentiments, du moins dans les traits essentiels de son caractère. Car il n'était point de ces savants (dont l'Allemagne moderne nous offre les types les plus accomplis) qui n'ont d'autre idéal que l'objectivité, et ne sont plus guère que des machines à découper les faits et à les distribuer dans des casiers selon des méthodes invariables. De toutes les pages écrites par Reclus déborde sa sympathie humaine et partout sa pensée maîtresse s'y fait sentir, son idéal en transparait. Il n'a consacré qu'un nombre très restreint d'écrits à l'exposition directe des idées anarchistes. Aussi est-il moins connu de la plupart des anarchistes que les auteurs qui ont publié surtout des livres de propagande. A tort assurément : car l'anarchisme est en vérité moins un ensemble d'idées sociales qu'une attitude générale de l'esprit, une façon spéciale d'envisager tous les phénomènes humains, une conception de la vie qui réagit sur notre volonté comme sur nos représentations. Et considérée ainsi elle doit nécessairement être appliquée à l'étude de toutes les branches du savoir.

L'influence d'Elisée Reclus continuera à s'exercer longtemps encore par une double voie : par son œuvre qui fera réfléchir les esprits sérieux et convaincra de la vérité des idées anarchistes ceux qui seront sincères et exempts de préjugés; par l'exemple de sa vie qui montrera à quel degré d'évolution morale — inconnue de tous les défenseurs de la Reli-

(1) C'était un passage de Machiavel.

gion et de l' « Ordre » — peut arriver un homme qui ne reconnaît ni dieux, ni lois, ni maîtres. Pour nous qui avons depuis longtemps adopté ces idées — dont l'origine remonte du reste à la Renaissance — c'est de sa vie surtout que nous devons nous inspirer : comme lui nous devons nous efforcer de ne point séparer la théorie de la pratique, d'être nous-mêmes le témoignage vivant de nos idées, de travailler sans cesse à nous perfectionner intérieurement. C'est ainsi que nous honorerons le plus dignement sa mémoire. Elisée Reclus vit parmi nous et en nous, sa pensée continue à agir et c'est une des mille forces qui s'activent à transformer le vieux monde.

JACQUES MESNIL.

SOURCES. — Les dates et les faits principaux antérieurs à 1894 m'ont été en majeure partie fournis par des membres de la famille Reclus et j'en puis garantir l'exactitude. En ce qui concerne la jeunesse d'Elisée j'ai fait beaucoup d'emprunts à la biographie d'Elie qu'il écrivit après la mort de celui-ci et qui fut imprimée sans nom d'auteur par l'Emancipatrice, imprimerie communiste à Paris. Le présent aperçu biographique fut publié en traduction flamande dans *Ontwaking* (août 1905) et en traduction italienne par *Il Pensiero*. Les études les plus intéressantes qui furent écrites sur Reclus après sa mort sont, à ma connaissance, les suivantes : celles de Kropotkine (*Temps Nouveaux*, 15 juillet 1905) et *The geographical Journal*, septembre 1905), de G. de Greef (*Eloge d'Elisée Reclus*, Gand 1906), de Louis de Brouckère (*Frankfurter Zeitung*, 9 août 1905), de Patrick Geddes (*The Scottish Geographical Magazine*, septembre-octobre 1905), de Richard Heath (*The Humane Review*, octobre 1905), de de Magistris (*Eliseo Reclusi* 1905), de Blessich (*Bollettino della Società Geografica italiana*, ser. IX, vol. VI, p. 585) et de Kan (*Tydschrift van het kon. ned. aardryskundig Genootschap*, 1^{er} novembre 1905). Ces trois dernières traitent spécialement de Reclus comme géographe.

MÉDECINE

La *stovaine*, nouvel anesthésique local. — Entrée depuis vi ans dans la pratique médicale et chirurgicale comme anesthésique local, la cocaïne a rendu d'importants services; et, puis que son emploi a été réglé par le Dr P. Reclus, la fréquence de ses méfaits graves a considérablement diminué. Elle présente néanmoins quelques inconvénients, dont le plus sérieux est de produire même à faible dose une intense vasoconstriction qui anémie les tissus et qui, lorsqu'elle atteint le bulbe, provoque des syncopes inquiétantes. Il est nécessaire pour les éviter, de faire coucher le malade et cela extrêmement les petites opérations dentaires, oculaires et autres que l'on a coutume de pratiquer sur le sujet assis.

Bien des succédanés ont été proposés, mais aucun n'a présenté jusqu'ici des qualités vraiment comparables à celles de la cocaïne. Il semble bien qu'il en est autrement de la *stovaine* qui a vu le jour dans le courant de l'année 1904 et qui est maintenant assez étudiée pour qu'on en puisse parler.

Au point de vue chimique, elle est le résultat d'une recherche méthodique, faite par M. C. Fourneau, des groupements moléculaires en qui réside le pouvoir anesthésique; elle appartient au groupe des amino-alcools à fonction alcoolique tertiaire (1). C'est un corps solide cristallisé en lamelles blanches brillantes fusibles à 175° et extrêmement soluble dans l'eau. Ses solutions aqueuses neutres à l'hélianthine et faiblement acides au tournesol, précipitent par tous les réactifs des alcaloïdes et ne se décomposent pas par l'ébullition à l'air libre; elles commencent à s'altérer à 120° seulement et peuvent par conséquent être rigoureusement stérilisées.

Des recherches de MM. Billon et Launoy et de celles de M. Pouchet, il résulte que la toxicité de la *stovaine* pour les animaux d'expérience est deux ou trois fois moindre que celle du chlorhydrate de cocaïne. Elle est aussi anesthésique, moins, que la cocaïne; en outre, son action sur les nerfs vaso-moteurs est dilatatrice, ce qui est une différence tout à l'avantage de ce produit sur la cocaïne; enfin, d'après le professeur Pouchet, elle a une action tonique sur le cœur.

Ces données du laboratoire ont été ratifiées par la pratique. M. Huchard a tiré bon parti du pouvoir anesthésique de la *stovaine* par le moyen d'injections interstitielles, contre les névralgies intercostales et les sciatiques rebelles. Le professeur P. Reclus dans son rapport à l'Académie de médecine sur l'emploi de la *stovaine* en chirurgie, déclare qu'il injecte sans crainte plus de *stovaine* qu'il n'injectait de cocaïne et ose des opérations qu'il n'aurait pas faites avec l'anesthésie cocaïnique; le Dr Chapuis qui a poursuivi des recherches parallèles, a fait à la Société de biologie un rapport dont les conclusions sont concordantes avec celles du professeur Reclus.

Il ajoute même que, pure ou associée à la cocaïne dans la méthode d'anesthésie par injection dans la moelle lombaire, elle améliore cette pratique et supprime les chances de syncope, en sorte qu'on peut par ce moyen entreprendre les laparotomies (opérations avec ouverture du ventre) même les plus difficiles, quand les malades ne sont pas trop émotifs.

Le Dr Lapersonne, professeur de clinique ophtalmologique à la Faculté de Paris, trouve la *stovaine* supérieure à la cocaïne pour les opérations sur les yeux avec anesthésie sous-cutané ou sous-conjonctivale, inférieure au contraire sous forme d'instillation, parce qu'elle est plus douloureuse et donne une anesthésie moins prolongée, mais il attend de bons résultats de l'association des deux alcaloïdes.

(1) Son nom chimique serait selon la nomenclature technique : chlorhydrate d'a-diméthylamino, β-benzoylpentanol ou chlorhydrate d'amyloïne α.

(2) Voir Rachicocaïnisation, *Revue Universelle*, 1902, p. 222.

La chirurgie dentaire, d'après plusieurs praticiens compétents, semble devoir préférer la *stovaine* à la cocaïne, parce qu'elle permet d'opérer le malade assis, sans crainte de syncope pendant ou après l'opération.

Les solutions se font à 1 pour 100 quand il s'agit d'injections sous-cutanées et à 4 pour 100 quand il s'agit de l'employer en instillations dans l'œil, enfin de 5 à 10 pour 100 pour badigeonner les muqueuses.

On peut donc conclure avec le professeur Reclus : « La *stovaine*, substance vierge encore de tout méfait, n'a pas à traîner derrière elle le martyrologe qui alourdit la marche de la cocaïne et l'empêche de prendre son essor; aussi pensons-nous que désormais elle se substituera de plus en plus à la cocaïne comme anesthésique local. »

12/28. Le Dr Paul Reclus et les produits anesthésiques.
Dr Ph. P., *Revue universelle* (Paris), 1905, p. 88.

Spirit of the Age, Woodstock (Vermont, Etats-Unis), 14 novembre 1908, p. 1.

In a report by Professor Reclus on a paper presented by M. Couteaud at the sitting of the Academy of Medicine the advantage of a new anaesthetic, known as novocaine, were strikingly affirmed. The anaesthetic known as *stovaine* has been superseding cocaine, as being much less toxic. Two thousand operations have been performed with it by Dr. Reclus and his pupils without a single accident. Novocaine has been found to work even better, being much less poisonous than either. It may even be employed, according to Dr. Reclus—who thus confirms a previous communication to the academy by Dr. Reynier—without any danger. The injection of anaesthetic round the spinal column is condemned by Dr. Reclus, who insists upon the benefits of local anaesthesia, which permits the suppression of chloroform in cases of hernia, or certain laparotomies where general anaesthesia might be dangerous to the patient.—St. Louis Republic.

OPERATED ON OWN BODIES

Cases of Four Heroic Surgeons Who Established Records for Acts of "Autotomy."

The recent report from San Francisco that a surgeon there had attempted to operate upon himself for appendicitis recalls to Dr. Paul Reclus four instances where surgeons actually did succeed in performing operations upon themselves. He recounts them in the *Lancet*, and the following appears in the *Medical Record*:

"Paul Reclus has commented on the courage and stoicism necessary for the act of what he calls 'autotomy,' or surgical operation upon one's own body. He has described at some length four examples of this heroic procedure. The first story is that of a French surgeon who, having acquired a small outgrowing tuberculoma of the right index finger following an operation wound, determined to excise it under cocaine anesthesia. This he did, surrounded by his class, in a curiously unsurgical way, by fixing the instrument—first a scalpel, then a sharp spoon—in the left hand and performing all the necessary movements with the diseased right hand. In spite of this novel technique, the result was quite satisfactory. His only discomfort was a little nausea at the unpleasant sensation of scraping his own periosteum; this was, however, corrected by a sip of hot coffee.

"In the second case the surgeon operated on himself for bilateral ingrowing toe-nail, apparently without pain and with absolutely satisfactory result. The hero of the third story was a Turkish military surgeon attached to Professor Reclus' own clinic, who was operated on for double inguinal hernia under local anesthesia with such complete success that he determined to remove for himself a troublesome affection. The procedure was painless and the result perfect.

"The fourth 'autotomy' was performed by M. Regnault, a naval medical officer, who was led to undertake a radical cure of his own hernia. He anesthetized the area of operation by injecting cocaine into the several layers of tissue concerned, after a preliminary injection of morphine into the subcutaneous tissues of the thorax. He guarded himself from disaster by enlisting the help of two colleagues, who stood by prepared for action in case they were needed. However, all went well, and there was neither pain nor mishap."

12/29. L'autotomie du Dr Paul Reclus.
The Bemidji Daily Pioneer (Minnesota, Etats-Unis), 27 janvier 1913, p. 4.
La Presse (Paris), 22 février 1921, p. 2.
Cf. sa bibliographie pour 1892.



Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine
(<http://www2.biusante.parisdescartes.fr/>),

L'autoopération du Professeur Reclus

Nous avons mentionné, il y a quelques jours, le cas de ce chirurgien de Pensylvanie, qui s'était opéré lui-même de l'appendicite.

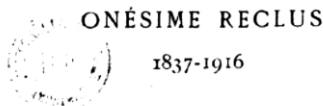
Ce n'est pas le premier cas d'autoopération qu'aient enregistré les annales de la chirurgie : Le docteur Henri Bouquet nous rappelle que le professeur Reclus, alors qu'il était chef de service à l'hôpital Broussais, s'est opéré lui-même par une méthode d'insensibilisation locale, dont il fut, d'ailleurs, le promoteur.

A la suite d'une pigère reçue au cours d'une résection d'os tuberculeux, le docteur Reclus fut atteint d'une tumeur de l'index droit qui se montra, dès l'abord, si inquiétante que Verneuil lui proposa l'amputation du doigt entier. Mutilation définitive pour un chirurgien ! Reclus n'hésita pas, il décida de s'opérer, dans l'espoir de suites plus bénignes.

Devant ses élèves assemblés, il anesthésia son doigt à la cocaïne par deux injections circonscrites, l'une superficielle, l'autre profonde. Ensuite, il se assujettit solidement dans sa main gauche immobile un bistouri bien affilé sur la pointe duquel la main droite agissante, comme plus habile et plus précise dans ses mouvements, appliquait successivement les divers bords de la tumeur à extirper.

Quelques minutes après, la cuvette remplaçait le bistouri, et c'est ainsi que Reclus sauva son index, après avoir fait preuve non seulement de sang-froid, mais d'une belle habileté opératoire.

12/30. « Onésime Reclus (1837-1916) », par son dernier fils **Maurice Reclus** (1883-1972) et son gendre **Gustave Fréjaville** (1877-1955, époux de sa dernière fille Marie-Louise Reclus, 1888-1982), en ouverture à Onésime Reclus, *Un grand destin commence*, Paris, La Renaissance du livre, 1917 (posthume), 167 p., p. 1-59, juin 1917, non signé.



ONÉSIME RECLUS

1837-1916

Onésime Reclus est mort le 30 juin 1916, à l'un des moments critiques de cette guerre inouïe qui a posé, de la manière la plus nette, tous les problèmes nationaux et mondiaux à l'étude desquels il avait consacré sa vie, et qui en apportera vraisemblablement la solution. Cette solution, il ne la verra pas : mais il l'avait si logiquement déduite, si ardemment désirée, si tenacement voulue durant tout un long demi-siècle, qu'on peut dire qu'il l'a vécue. Son optimisme, qui ne devait presque rien au sentiment, mais empruntait des raisons solides à cinquante années de travail et de réflexion, est demeuré imperturbable jusqu'à ses dernières heures, et c'est en pleine sécurité qu'il est entré dans l'éternel silence.

Il a laissé, outre six enfants — car ce créateur fut un procréateur — une œuvre imposante et un nom célèbre. A vrai dire, l'illustration familiale corroborait ici la notoriété personnelle, et le vieux patronyme plébéien empruntait son prestige à plusieurs prénoms fraternels : Elie, Elisée, Paul, Onésime. Mais qui discernera,

2

ONÉSIME RECLUS.

dans un tel phénomène collectif, l'apport individuel et la part de chacun ? Chaque foyer lumineux concourt à l'irradiation commune, dont il reçoit à son tour un surcroît de rayons ; il s'institue ainsi, par le jeu des interférences, une sorte de halo peu discernable, où, faute de repères, l'œil risque de s'égarer. Il convient de poser tout d'abord quelques-uns de ces repères, et de tenter, avant le portrait d'Onésime Reclus, une rapide esquisse de ses frères.

* *

L'aîné — Elie Reclus — a peu écrit, peu professé, peu agi. Mais il a beaucoup vécu, et su à peu près ce que l'on peut humainement savoir. Ses principaux travaux ont porté sur des questions d'ethnographie et d'histoire des religions ; mais combien ses connaissances et ses conceptions ont débordé l'objet un peu spécial de ses livres et de ses cours ! Linguiste et polyglotte, il a possédé à fond les littératures et les philosophies étrangères ; il a connu et pratiqué les grandes nations de l'Europe, et son esprit éminemment international a successivement pénétré et épousé le réalisme anglo-saxon, l'affectivité germanique, le mysticisme slave. Il a tout analysé, tout comparé, tout compris, et de cette admirable érudition poussée dans l'espace et dans le temps, en étendue et en profondeur, est résulté un scepticisme cordial, exempt de toute sécheresse et de toute amertume, fait d'éclectisme plutôt que de négations systématiques, plein d'une curiosité sympathique, d'une

ONÉSIME RECLUS.

3

vaste indulgence et d'une immense pitié. L'historiographe du primitif asservi aux lois de l'instinct et du sorcier porteur d'amulettes, spécialiste des superstitions, fanatismes, croyances et crédulités, il ne se laisse point rebuter par les déficiences et vilenies de la nature humaine ; il ne s'érige ni en juge, ni en censeur, et c'est de plain-pied qu'il passe de la hutte sorde de Hottentot dans le cabinet de Victor Hugo, de Kant ou de Newton. Heureux privilège d'une nature riche et généreuse, comblé des dons les plus exquis ! Cieux comme un rat, dépourvu de toute prébende, peu recherché des libraires qu'il n'obsède guère d'ailleurs — sans avoir rien fondé sur l'injustice, imperturbable et souriant — sans avoir rien fondé sur l'antiquité. Pasteur protestant vers la vingtième année, Elie Reclus a bien vite rejeté la robe du lévite et répudié les mesquineries de l'Évangile selon Genève. Il n'a retenu, des paraboles de l'agitateur galiléen, que ces appels à la fraternité qui ont ébranlé le monde et traversé les millénaires pour amorcer l'ordre nouveau. Il est socialiste, anarchiste parfois. Exilé volontaire en 1851, il ne retourne en France que pour s'y mêler au mouvement républicain et prêter aux doctrines coopératives, alors à leur aurore, le plus averti, le plus lucide des concours. Il accepte un poste de la Commune du même cœur qu'il acceptera la proscription de Versailles. Professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles, il meurt en 1904, chargé d'années, chef vénéré d'une famille qui se reconnaît et s'affirme en lui.

Paul Reclus fut le cadet de cette phalange fraternelle.

4

ONÉSIME RECLUS.

Mort jeune encore, en 1914, trois jours à peine avant la mobilisation générale, on peut croire que les émotions du cataclysme imminent ne furent point étrangères à cette fin prématurée. C'est que le savant exact et minutieux, l'impeccable praticien caché, sous sa rectitude professorale, un cœur sensible et frissant qui battait pour la Nation. Mêlé, tout jeune interne, près de son frère Elie, aux événements de la Commune, il devait, trente ans plus tard, se jeter à corps perdu dans cette lutte mémorable entre l'idée de l' Patrie et l'idée de Justice d'où la France sortit plus forte d'avoir failli en périr. Paul Reclus, en dehors de sa chaire magistrale ou de la salle d'opération, ne vivait guère que par et pour les préoccupations civiques — ce qui ne l'empêchait pas d'exercer comme un sacré docteur son beau métier de chirurgien. Professeur à la Faculté de Médecine de Paris, membre de l'Académie de Médecine, il fut un maître admirable en même temps qu'un savant novateur qui a attaché son nom, notamment dans le domaine de l'anesthésie, à des progrès décisifs de l'art opératoire. Ce chirurgien avait horreur du sang ; il ne visait à rien de moins qu'à rendre, le plus souvent possible, son intervention inutile ; il ne touchait à la chair souffrante, même pour la soulager, qu'avec un infini respect ; il apportait, dans sa mission de salut et de douleur, l'âme ardente et pitoyable d'Elisée, son grand aîné, et c'est par là que le génie de la famille a présidé à cette noble destinée.

Elisée Reclus a connu la gloire dans ce qu'elle a de mondial et d'universel. Il avait, à n'en pas douter,

ONÉSIME RECLUS.

5

l'envergure de ces hommes représentatifs qu'une doctrine, une science, un peuple même se plaisent à reconnaître comme chefs. En lui, le géographe rénovateur d'une science et le libertaire inspirateur d'un parti sont inséparables l'un de l'autre : basée sur le déterminisme du milieu tellurique, sa philosophie sociale emprunte à la science une solidité particulière, et, par une réciprocité remarquable, anime à son tour d'un souffle généreux l'impassible procès-verbal des mers, des continents et des climats. Pasteur protestant comme Elie, démissionnaire en même temps que lui, Elisée Reclus n'en a pas moins exercé, au cours de sa longue vie, une sorte d'apostolat humanitaire qui lui valut, avec les rigueurs des gouvernements, de hautes satisfactions de conscience. Aucun de ceux qui eurent le privilège d'approcher cet homme de bonne foi n'est près d'en perdre le souvenir ; ce négateur des hiérarchies, des théologies et des conventions sociales n'avait rien de farouche ni de doctrinal, et c'est en toute simplicité qu'après avoir décrit et mesuré la terre, il cherchait dans le libre épanouissement de l'individu le secret d'une humanité meilleure. Rien, hélas ! ne témoigne qu'il l'ait trouvé : mais ce sera pour lui un titre de gloire durable que d'avoir tendu, vers les obscurs et les misérables, ses bras puissants qui avaient su étreindre la planète.

Onésime Reclus, qui était l'aîné de Paul (1), fut le

(1) Armand Reclus, que son âge place entre Onésime et Paul, a servi comme officier de marine ; il fut officier d'ordonnance de l'amiral Jauréguiberry. On lui doit un certain nombre d'explorations fructueuses dans l'Amérique Centrale, qu'il a racontées dans ses livres : *Le Canal Interocéanique* (1879), avec H. Wytze

6

ONÉSIME RECLUS.

cadet d'Elie et d'Elisée. Sa figure, éminemment originale, porte l'empreinte d'une vigoureuse personnalité. Il n'en a pas moins avec ses frères de nombreux traits communs qui sont la caractéristique et l'honneur de cette tribu singulière : prédilection pour l'étude et le travail scientifique, esprit d'indépendance, amour et respect des humbles, tendance au prosélytisme moral et social. Ces traits communs s'expliquent par des influences communes, qu'une brève relation de l'enfance et de la jeunesse d'Onésime Reclus nous permettra peut-être de dégager

* *

La famille Reclus est originaire du Fleix, village du département de la Dordogne bâti à un coude de la rivière de ce nom et qui jouit de quelque notoriété parmi les historiens pour avoir hospitalisé, de 1578 à 1580, les signataires catholiques et huguenots du traité entre Henri III et Henri de Navarre, qui mit fin à la Guerre des amoureux. C'est de cet humble endroit que les lointains ancêtres d'Onésime, acharnés à la glèbe, regardaient couler, d'un œil indifférent ou passionné, l'onde venue de Bergerac et qui se hâte vers Libourne ; mais c'est à Sainte-Foy-la-Grande, chef-lieu de canton du département de la Gironde, à quelques kilomètres en aval du Fleix, que Jacques Reclus, pasteur de l'Église en

le Canal Interocéanique et les Explorations de l'isthme américain (1879), Panama et Darien (1881), etc. Il prit sa retraite en 1885 comme lieutenant de vaisseau.

réformée, exerçait, vers la fin du premier tiers du siècle dernier, son saint ministère. Élie y était né en 1827, Elisée en 1830. Pays intéressant, en somme, que cette ancienne « bastille » du XIII^e siècle, avec sa place carrée, ses galeries ou « couverts » entourant l'hôtel de ville et où se tiennent des marchés fréquentés de quatre lieues à la ronde, avec sa tour des Templiers et ses débris de murs d'enceinte que reflète la Dordogne. Dépassés les plateaux qui enserront d'un rempart de verdure la petite cité, s'étendent, dans la plaine égale ou au flanc des coteaux modérés, des vignobles sans fin, moins illustres que leurs voisins du Saint-Emilionnais, mais raison d'opulence pour ce pays sans industrie qui tire du commerce des vins sa principale ressource.

Jacques Reclus, ministre de l'Évangile, n'était point un pasteur concordataire ; il appartenait à cette secte dissidente connue, dans notre Sud-Ouest protestant, sous le vocable de « la Chapelle ». Choisi par les fidèles et entretenu par eux, il allait où le troupeau l'appelait ; il ne s'étonna donc pas d'être un jour convoité, par ses coreligionnaires béarnais, à prêcher à Orthez la parole de Dieu.

C'est à Orthez qu'Onésime naquit en 1837 ; c'est à Orthez qu'en compagnie de ses frères aînés, déjà grand-débutés, il vécut sa première enfance ; c'est à Orthez qu'il subit l'empreinte d'un milieu sans précédent, qui a laissé dans ce coin des Basses-Pyrénées un souvenir toujours vivace et à certains égards légendaire. Ce milieu, c'était une famille protestante de l'ancienne France, avec toutes ses traditions évangéliques et

patriarcales, groupée autour d'un chef auquel son ardente charité et sa rare éloquence avaient valu, bien au delà du bassin des Gaves, une réputation de quasi-saineté.

Une femme admirable avait donné onze enfants (1) — cinq fils et six filles — à ce pasteur qui ne séparait pas sa mission apostolique de son devoir paternel ; elle avait fondé, à l'ombre du presbytère, une école très fréquentée où elle élevait côte à côte ses filles avec celles des onailles de son mari. Malgré cet appoint, les ressources étaient maigres pour une si nombreuse famille ; la grande pauvreté — la misère presque — régnait au logis ; et lorsque le maître de céans, qui parcourait le pays dans sa carriole en quête d'âmes à sauver ou de misères à soulager, rentrait dépourvu de son dernier écu, voire même de son manteau, il fallait suppléer, par des prodiges d'économie, aux déficits budgétaires causés par la charité.

Temps lointains, mœurs simples et grandes de nos vieilles provinces ! On lisait l'Évangile à toute occasion, on y puisait les règles de l'existence quotidienne et le réconfort de la journée. Le petit Onésime écoutait sans doute et retenait la « parole de vie » (puisqu'il en récitait soixante-dix ans après des passages entiers), mais il était d'ores et déjà plus tenté par les prestiges du monde extérieur que par les exigences de la vie spirituelle. Ses principales histoires de première enfance sont des histoires d'escapades (au cours desquelles son instinct

(1) En réalité quatorze ; mais la fille aînée mourut à vingt ans et deux autres filles en bas âge.

géographique s'éveilla précocement) et de baignades en compagnie de ses frères dans les eaux transparentes et dangereuses du Gave. Au surplus, des parents maternels devaient bientôt l'appeler, soit à la Roche-Chalais, — petite ville de la Dordogne pittoresquement juchée sur une colline dominant cette exquise Drome qu'Elisée Reclus a popularisée dans l'Histoire d'un Ruisseau, — soit à Sainte-Foy-la-Grande où il allait poursuivre ses études jusqu'au baccalauréat.

Sainte-Foy-la-Grande était, vers 1850, une véritable petite capitale intellectuelle du protestantisme régional. Sous la direction d'un maître autoritaire et obéi, un collège protestant y groupait les enfants de la bourgeoisie des alentours — fils de gros négociants des villes ou de gentilshommes campagnards. Une exacte discipline régnait dans cet établissement où d'excellents professeurs dispensaient à une jeunesse turbulente de solides humanités. C'est là que le jeune Onésime, déjà possédé du démon de l'indépendance et de l'irrespect (il se refusa obstinément, malgré la contrainte de ses mères et la persuasion paternelle, à faire sa première communion), acquit l'inébranlable rudiment auquel il dut de rester, jusqu'aux derniers jours de sa vieillesse, latiniste érudit et passionné. Il excellait notamment dans le vers latin — alors en honneur dans les collèges — et c'est peut-être à ces exercices puérils qu'il convient d'attribuer les qualités de son style, cette concision d'écrivain de race, ce bonheur dans les formules et ce culte de l'imperatoria brevitatis qu'il estimait par-dessus tout. Mais il ne fut point, au demeurant, un

1.

élève exemplaire. Impatient du joug de ses professeurs, indocile aux contraintes d'une religion peu libérale, soucieux de grand air et d'excursions, il ne semblait guère destiné à poursuivre l'acquisition méthodique de lauriers universitaires, et, de fait, c'est sans gloire qu'il conquit, vers la seizième année, devant la Faculté des Lettres de Bordeaux et le terrible M. Francisque Michel, son diplôme de bachelier. Mais ces années de Sainte-Foy-la-Grande n'avaient pas été inutiles à son développement intellectuel et moral ; il y avait noué quelques-unes de ces amitiés d'enfance qui sont comme le support de toute une vie ; il y avait prélué à ces immenses lectures qui firent de lui, de très bonne heure, une encyclopédie vivante ; il y avait enfin précisé et développé, dans de fantastiques randonnées pédestres entre Sainte-Foy-la-Grande et la Roche-Chalais, à travers les solitudes forestières de la Double, cette prédilection pour la terre de France, cet amour des ruisseaux, des collines et des arbres dont il sut animer plus tard les arides développements de sa science favorite. Il était déjà géographe.

Nous le retrouvons, quelques mois plus tard, à Kornthal, en Souabe, chez les frères Moraves, dans l'un de ces établissements mi-pédagogiques, mi-religieux, possédés alors par cette influente confrérie et dont l'autorité du pasteur Reclus lui avait ouvert toutes grandes les portes. Élie et Elisée l'avaient précédé à Kornthal et n'avaient pu que très difficilement s'accommoder de cette discipline allemande qui servait trop souvent de prétexte à l'arbitraire et à la brutalité des

mâtres. Onésime — der Französisle, comme l'appelaient ses camarades et les naturels de l'endroit — eut avec le Directeur de l'établissement de retentissants démêlés qui allèrent, dit-on, jusqu'au pugilat, et où il n'eut pas souvent le dessous. Irréductible et indomptable, le petit Français, dressé contre le lourd et tout-puissant pédagogue d'outre-Rhin, ne céda pas, ne s'inclina point et sut se faire respecter. Il ne garda d'ailleurs de son séjour à Kornthal qu'un souvenir indulgent. Il y avait appris l'allemand, à fond et définitivement, au point de savoir par cœur plusieurs milliers de vers de Goethe, de Schiller, de Heine et de Bürger ; il s'y était lié, malgré la grande différence d'âge, avec le bon poète Justinus Kerner, l'ami d'Uhland, qui s'effrayait de ses audaces de jeune Latin et tenta, sans succès, de le convertir au spiritualisme ; il y avait enfin connu le paysan allemand, le « Michel » sentencieux et lourdard, prudemmesque et sentimental, mais bonasse au fond, pas mauvais diable tant que le sous-officier ou le pédagogue n'ont pas mué ce raiuis habens en brute incoercible.

De dix-sept à dix-neuf ans, Onésime Reclus partage son temps entre Orthez, la Roche-Chalais et Sainte-Foy-la-Grande. Il retourne à Orthez, dans la familiarité du Béarn, si beau avec ses torrents d'argent et ses montagnes d'azur ; c'est d'Orthez qu'il rayonne sur les Landes et les Pyrénées janté seul, tantôt avec son frère Elisée, qui encourage la vocation de son cadet. C'est au Béarn, si voisin de l'Espagne, qu'il convient d'attribuer la violente prédilection d'Onésime pour les choses de l'Ibérie, pour sa langue sonore et son histoire drama-

tique, pour ses sierras brûlées de soleil, pour Cervantes et Calderon, pour ses grandes colonies d'Amérique et son empire perdu. Onésime n'a jamais appris l'espagnol, — il le sait cependant, il le parle avec fougue, mais plus volontiers encore le portugais, qu'il n'a point appris davantage et qu'il aime pour la musicalité de ses consonances ; il peut réciter de longs passages de Camoëns, auxquels il se complaira jusqu'à son dernier jour.

Autant, plus peut-être que le Béarn, la Double, avec la Roche-Chalais, a joué un grand rôle dans la formation de son tempérament et de ses idées. Nous sommes ici en Périgord, en plein pays de vieille France, où les paysans parlent la langue du grand siècle, la pure langue d'oïl que, malgré son amour du patois béarnais, Onésime entendait avec délices et parlait toujours avec joie. Entre 1845 et 1855, la Double est encore un peu sauvage au milieu de ses forêts de chênes où rôdent les dernières familles de loups ; les légendes y sont vivaces, les superstitions persistantes ; de vieux usages, disparus depuis, y subsistent encore.

De bons garçons du pays, buveurs, chasseurs, joueurs de manille, de piquet et de « bête ombre », perpétuent à la Roche-Chalais des traditions mi-bourgeoises, mi-paysannes, de concorde entre religions et classes, de réunions sans arrière-pensée et sans apprêt où la blouse coudoie le veston dans la cordiale communauté des passe-temps provinciaux. Onésime fréquente ce milieu, participe à ses humbles joies ; trop simple pour être démocrate, il se contente d'être populaire. Plus tard, lorsqu'il consacra au Canada une grande part de son

effort scientifique, il se souviendra, non sans regrets, de ses bons camarades de la Roche-Chalais, qui parlaient sur les bords de la Dronne le même savoureux et placide langage qu'on parle encore sur les rives du Saint-Laurent.

Par quelle fantaisie du hasard cet amoureux de la simple nature fut-il amené à entreprendre, à ce moment de sa vie, l'étude de la science la plus artificielle et la plus désenchantée? Nous ne le saurons sans doute jamais. Toujours est-il qu'on le vit alors, jeune étudiant en droit de l'une des plus célèbres Universités de l'ancienne France, émuover fréquemment par les éclats de sa turbulence bientôt légendaire les rues étroites et tortueuses de « la soucieuse Poitiers ». S'il ne pût guère, comme on peut le croire, sur Barthole et Cujas, ni peut-être sur le Code Napoléon, il semble du moins avoir gardé le souvenir très précis d'admirables baignades dans le Clain : « Qui s'y baigne en été, écrira-t-il dans le Plus beau royaume sous le ciel, passe souvent d'une eau tiède à l'onde glacée de fontaines qui jaillissent au lit même, car cette rivière de l'oolithé doit beaucoup de son flot à des sources de fond. »

Cependant, il faut choisir un métier. Mme Reclus rêve pour Onésime une carrière universitaire : l'agrégation, le professorat. Le voici donc à Paris, où ses deux aînés l'ont précédé, et où il va suivre les cours de la Sorbonne. Il n'apparaît pas qu'il ait été bien assidu aux scolaires de la Faculté des Lettres ; en tout cas, le bilan de son année de licence, où il travaille côte à côte avec Jules Soury, se solde par un double échec. Le sort

en est jeté : il ne sera pas professeur. Mme Reclus en ressent quelque peine, mais lui se complait dans son indépendance sauvegardée, qui va devenir définitivement la règle de son existence. C'est donc d'un cœur léger, les yeux et l'imagination avides de nouveaux et plus larges horizons, qu'il rejoint, à Kolea, le 1^{er} zouaves, où il va faire son service militaire.

Ce premier contact d'Onésime Reclus avec l'Afrique, avec l'Algérie, marque une date capitale dans son histoire intellectuelle. Les Gaves béarnais, les chênes de la Double avaient éveillé sa vocation de géographe descriptif ; tout en confirmant et en affirmant cette vocation par l'immense poésie du soleil et du désert, l'Afrique va faire de lui le géographe conquérant, traqueur de frontières et dispensateur d'empires. L'Afrique l'Algérie! pour ce jeune homme que la politique n'altère pas, qui professe une égale indifférence à l'égard des Jules Favre et des Morny, qui ne rêve point de subversion sociale et qui se sent trop alhée pour être anti-cléricale, c'est la révélation subite d'un ordre nouveau sur lequel il va asseoir toute sa politique nationale, on pourrait dire toute sa morale et toute sa philosophie de l'action. Brusquement, le voile se déchire : franciser l'Afrique du Nord, la civiliser, y susciter une vaste renaissance française, tel est le but qu'il va se proposer à lui-même et proposer à ses contemporains.

En attendant, la vie est dure, la discipline stricte, le soleil torride durant ces marches militaires au cours desquelles le régiment, fier d'être les zouaves et même le premier zouaves, sent rôder autour de lui l'hostilité

sournoise d'un pays mal pacifié. Au bout de quelques mois de ce régime, journu, n'en pouvant plus, Onésime est rendu à la vie civile ; sa famille maternelle lui a trouvé un remplaçant. Il arrive à Alger, dans un état de débâtement physique difficile à décrire, et sans le moindre sou. Il se débrouille, fait tous les métiers avouables, tels que précepteur, garçon de café, placier en fourrages ; mais l'épuisement physique et la pénurie budgétaire le contraignent bientôt à s'embarquer pour la France et à rejoindre les Pyrénées natales où il faudra, pour le remettre sur pied, plusieurs mois de soins maternels.

Ce sont ensuite, de 1860 à 1870, dix laborieuses années de Paris, coupées de fréquents voyages géographiques. Onésime, en effet, est entré à la maison Hachette, comme rédacteur aux guides Joanne ; la jeune et déjà grande autorité de son frère Elisée n'a pas eu de peine à faire accepter sa collaboration par Adolphe Joanne, pour lequel Onésime professera toujours des sentiments de vive gratitude et d'affectueux respect. Il gagne, à la librairie Hachette, 150 francs par mois, qui en valent bien 300 de nos jours, et, d'ailleurs, son métier l'intéresse à ce point qu'il le ferait bien en amateur, si ses moyens lui en donnaient la possibilité. C'est qu'en effet il doit effectuer, pour les Guides, de fréquentes tournées, au cours desquelles, parcourant la France à pied, il a professionnellement l'occasion de la pénétrer dans son intimité et de l'apprendre, à la lettre, par cœur. De ces voyages — de ceux aussi qu'il entreprend, pour son seul plaisir, durant les vacances —

date cette incroyable érudition, cette connaissance totale du sol français, de ses moindres accidents, de ses plus humbles hameaux ; cette science des altitudes — du mont Blanc à la plus humble tanière ; cette mémoire hydrographique des cours, débits, étiages et bassins des moindres sous-affluents, que l'on s'efforçait vainement, durant des heures, dictionnaire en mains, de prendre en défaut. C'était un des charmes de la conversation d'Onésime Reclus que cet automatisme avec lequel, au moindre nom géographique prononcé devant lui, il accablait son interlocuteur ébahi d'une érudition souriante, narquoise et nullement pédagogue.

Dix ans de Paris, de la vingtième à la trentième année, le patronage déjà illustre d'un frère affectueux, la vie assurée, le pied à l'étrier, — que d'atouts dans le jeu du jeune géographe, s'il s'était donné dans la vie d'autre règle que l'indépendance ! Dans les jeunes générations de la fin du second Empire, l'activité scientifique est considérable, l'activité politique plus considérable encore. Il y a des places à prendre dans l'opposition, en attendant que l'opposition soit devenue gouvernement ; il y a des groupes, des cercles, des revues, des journaux à fonder ; déjà l'Empire à renverser. Onésime ne se mêle à aucun de ces mouvements, encore qu'il y compte de nombreuses et solides amitiés. La politique lui indiffère, l'ennuie, lui répugne à certains égards ; il la condamne même dans ses développements extérieurs, et c'est sans enthousiasme qu'il voit la dynastie et l'opposition, réconciliées pour un jour dans une même idéologie, laisser remanier contre la

France, ou en dehors d'elle, la carte de l'Europe. D'ores et déjà, il ne voit plus que l'Afrique française et, longtemps avant la France Nouvelle de Prévost-Paradol, il représente à lui seul, à Paris, ce parti colonial ou africain que son ami Auguste Berthoud représente non moins seul à Alger. Chose étrange : il n'a encore rien écrit en dehors des Guides et de quelques travaux anonymes de librairie. Il n'a ni le besoin, ni la gloire du vient de paraître et de l'insertion. C'est à peine si, sous le pseudonyme de Louis Couturier, il a publié en une mince plaquette un Dictionnaire des Communes de la Suisse. Un an avant la guerre, il se décide à donner à son ami l'éditeur Louis Mulo une Géographie qui, par le prestige du style, par la formule nouvelle de la présentation, par les qualités scientifiques et descriptives, lui vaudra un gros succès de librairie. La guerre interrompra ce succès ; mais la Géographie, reprise par la librairie Hachette, connaîtra, sous ce titre ou sous d'autres, une vogue que trente années ne suffiront pas à épuiser.

Quoi qu'il en soit, à la veille du conflit de 1870, Onésime Reclus est encore presque obscur ; il s'accommode de cet anonymat et, partagé entre ses voyages passionnés et ses amitiés parisiennes (des chefs tels qu'Adolphe Joanne, Emile Tempier ; des camarades comme le Dr Paquelin), il suit avec inquiétude le développement des événements européens. Chez ses frères Elise et Elisée qui ont su attirer, dans leur petit phalanstère familial de la rue des Feuillantines, les éléments les plus ardents de la science libérale française et du

socialisme international, il a rencontré la jeune fille qui deviendra sa femme en 1872 ; l'idylle se poursuit, simple et charmant, et l'affreux cataclysme en différera le dénouement sans en interrompre le cours.

L'action militaire d'Onésime Reclus pendant la guerre de 1870-71 est intimement liée à l'histoire du corps des francs-tireurs béarnais où il s'engage dès sa formation et où il retrouve son frère Paul, qui a quitté la blouse de l'interne pour revêtir la tenue de médecin-major de cette compagnie d'élite. Plus âgé que Paul d'une dizaine d'années, il a surveillé et encouragé ses débuts à Paris, il a entouré son studieux cadet de soins quasi paternels. Les voilà réunis dans les aventures de cette sombre guerre ; mais Onésime ne comptera guère à la compagnie. Sans cesse malade, très atteint par les rigueurs d'un hiver sans précédent, évacué d'hôpitaux en hôpitaux, il aura la douleur de voir se livrer sans lui ce combat de Sombornon où les Francs-tireurs béarnais se couvriront de gloire. Il accepte, par contre, de périlleuses missions au cours desquelles il a l'occasion de franchir plusieurs fois les lignes ennemies et de rendre de précieux services. Passant par Tours, il y rencontre des amis de Gambetta, qui sont les siens ; une préfecture lui est offerte : il la refuse sans phrases, peu soucieux de ceindre l'écharpe du fonctionnaire et de troquer contre une magistrature officielle cette farouche indépendance qui restera sa meilleure raison de vivre.

La guerre de 1870-71, qui fut une date capitale dans la vie des principaux écrivains de la fin du dernier siècle, n'exerça pas une moindre influence sur la pensée

du jeune géographe. L'enseignement de Sedan compléta pour lui la leçon d'Alger : en présence de cette faillite de notre politique européenne, il fonda plus que jamais sur une politique résolument africaine l'avenir de la patrie démissionnée. Il discerna, dans le moment même, l'erreur grossière de Bismarck, qui, loin d'inaugurer par des gages coloniaux la politique mondiale indispensable au nouvel empire, sacrifiait un immense avenir d'expansion ethnique et économique à la joie bestiale — on pourrait dire sadique — de nous amputer de deux de nos plus belles provinces. Précurseur, il l'était à l'égard de Jules Ferry, qui ne devait que huit ou dix ans plus tard chercher dans l'Afrique du Nord des revanche victorieuses à la grande trahison du sort ; il l'était bien davantage à l'égard des Allemands eux-mêmes, dont la Weltpolitik ne date guère que de 1890. Seul à cette époque (Prévoist-Paradol, qu'il n'eut d'ailleurs jamais l'occasion de connaître, était mort en 1870), il comprit que nos malheurs, par leur excès même et par la rage à courtés vies de nos ennemis, portaient dans leur sein les promesses de notre résurrection ; il résolut de se consacrer plus que jamais à la France africaine et ne faillit point à cette résolution.

Après la guerre et pendant une longue période d'un quart de siècle, la carrière d'Onésime Reclus écrivain va se localiser et se situer dans les publications géographiques de la librairie Hachette, où Emile Tempplier s'est institué son protecteur officiel. L'heure est au renouveau des études géographiques ; c'est devenu un lieu commun d'affirmer que l'ignorance où nous nous

trouvions des pays étrangers, bien plus l de notre pays lui-même, fut l'une des causes profondes de nos déboires. Elisée Reclus prélude, sous les auspices de cette même maison Hachette, à l'œuvre magistrale (x) dont le retentissement ne tardera pas à devenir européen ; mais il y a place pour deux entreprises, deux maîtrises fraternelles, et bientôt les élèves de nos lycées, les étudiants de nos facultés, le grand public lui-même soucieux d'être initié aux rudiments de la science en vogue, s'arrachent les livraisons de la Terre à vol d'oiseau. La modeste Géographie qui portait naguère la firme de Louis Mulo connaît, après d'heureux remaniements et une présentation nouvelle, les honneurs d'un des plus beaux, des plus durables succès de la librairie contemporaine.

Ce succès, nous essayerons plus loin d'en dégager les causes et d'en fixer la portée. Pour le moment, nous nous contenterons de le situer chronologiquement dans la carrière d'Onésime Reclus, qui désormais — son évolution intellectuelle achevée — n'aura plus d'autre histoire que celle de sa famille et de ses livres. Marié, nous l'avons dit, en 1872, il quitte Paris dès 1873 pour se fixer à Chaintréauville, délicieux village du département de Seine-et-Marne, tout proche de Nemours en Gâtinais. Des génies familiers l'ont attiré en ce lieu de travail et de retraite : une colline sablonneuse et boisée domine le modeste pavillon où il s'est installé et, tout près de là, une admirable source (captée depuis, au grand scandale d'Onésime, pour élancher la soif

(1) La Nouvelle géographie universelle.

de Paris) dispense ses transparentes fraîcheurs. Pour une source ou un coleau sylvestre, que n'eût point fait l'impatient géographe ! En attendant, il travaille, ne quittant son « Pavillon » et ses enfants que pour des voyages périodiques à Paris, d'ailleurs de plus en plus rares. S'il surveille les éditions successives de sa Terre à vol d'oiseau, il se consacre plus normalement à la rédaction en chef du Tour du Monde qu'Edouard Charton, son protecteur et son ami, lui a confiée ; il se livre surtout, avec une assiduité et une patience de bénédictin, à d'immenses travaux de géographie anonyme ; il est l'un des principaux collaborateurs du Dictionnaire Vivien de Saint-Martin, du Dictionnaire Joanne, et ces imposants instruments de travail lui doivent beaucoup de leur persistante valeur. Ouvrez l'un de ces lourds volumes, feuillotez-le au hasard : vous trouverez bientôt, au coin d'une phrase, quelque épithète hardie et juste, quelque néologisme heureux, quelque raccourci descriptif qui, mieux qu'aucune signature, vous révéleront l'auteur de la Terre à vol d'oiseau.

Onésime Reclus, bientôt père de six enfants, restera quatorze ans à Chaintréauville ; il ne quittera qu'à regret ce lieu d'élection, pour revenir à la terre de ses ancêtres et se fixer à Sainte-Foy-la-Grande où sa mère (après la mort du pasteur Jacques Reclus, survenue en 1882) est venue elle-même résider, et où habitent plusieurs membres de la famille. Malheureusement, Mme Reclus, qui avait d'ailleurs atteint un âge avancé, ne tarde pas à décider à son tour, privant ainsi d'une suprême joie l'un des plus aimés de ses fils. Nous

sommes en 1886 ; Onésime Reclus, qui depuis longtemps n'a rien publié, va donner deux ouvrages considérables, appelés au même succès que la Terre à vol d'oiseau et promis à la même popularité : En France (1886) et Nos Colonies (1889). Dans ce dernier ouvrage, l'un des mieux venus de tous, l'un de ceux du moins qu'il préférerait (encore qu'il ne fit jamais sous aucun prétexte la moindre allusion à ses travaux), il aura l'occasion de préciser pour la première fois, avec les développements nécessaires, les grandes lignes de sa politique coloniale ; mais il n'apparaît guère encore, aux yeux du public, que comme le magicien de la description géographique et le zélé passionné des beautés naturelles de la France.

Pourtant, sa doctrine coloniale (à l'exception de certaines considérations plus récentes inspirées par les événements diplomatiques ultérieurs) est d'ores et déjà fixée, comme nous l'avons fait ressortir, sur le précieux et solide pivot de notre Afrique du Nord. Cette doctrine, il l'a confirmée et mariée dans ses conversations, soit avec ses confrères de la Société de Géographie (seule association dont ce grand indépendant fit jamais partie, mais pour laquelle il professait des sentiments filiaux et dont le secrétaire général Ch. Maunoir fut l'un de ses meilleurs amis), soit avec ses commensaux de la « Petite Vache », restaurant un moment notoire où il rencontrait, sur le pied de la plus cordiale amitié, le grand Savorgnan de Brazza et l'infortuné Paul Crampef. Il a eu, sur ces derniers, une sérieuse et durable influence ; par ces deux hommes d'action, et par quel-

ques autres presque aussi considérables, il a suivi de très près et pour ainsi dire vécu l'œuvre gigantesque, féconde, parfois sanglante de notre expansion africaine ; il a compté, en outre, dans notre administration coloniale, d'efficaces et sincères amitiés, parmi lesquelles celles de Foureau et d'Henri de Lamoignon — cette dernière surtout — ont tenu une place privilégiée dans sa pensée et dans sa vie.

Après Nos Colonies (certains biographes l'ont avec raison remarqué), Onésime Reclus va se taire pendant dix ans, se consacrant exclusivement à de prodigieux, utiles, mais obscurs travaux de librairie. Il a pourtant bien des choses à dire : les convoitises coloniales de l'Allemagne se sont éveillées, et les temps approchent où il y aura lieu de procéder, avec nos loyaux concurrents les Anglais, à une liquidation générale de nombreuses questions litigieuses. Pourquoi ce silence, au moment où la notoriété croissante du géographe est susceptible de lui conférer une tribune écoutée ? Nous en voyons la cause dans son horreur de la publicité, son indifférence pour les succès temporels, son amour pour l'obscurité dans la mesure où elle permet d'échapper aux servitudes mondaines et aux contraintes sociales. Une autre raison encore à l'abstention de l'écrivain : les enfants ont grandi, les dépenses sont lourdes, et la caisse est vide. Il faut courir au plus pressé, s'assurer des rentrées immédiates, et remettre à des temps plus fortunés — ou à jamais — les manifestations retentissantes et les œuvres à succès. C'est seulement en 1899 qu'Onésime Reclus publie l'un de ses

chefs-d'œuvre, ce Plus beau royaume sous le ciel où il reprend, sous une forme admirable, ses descriptions classiques de la France et qui repoint de la presse et du public un accueil chaleureux. D'ailleurs, la nécessité de resserrer avec les éditeurs des relations quelque peu relâchées, de trouver des débouchés nouveaux pour une production littéraire de plus en plus nécessaire au budget familial, va le rappeler à Paris, où il s'installe, définitivement cette fois, en septembre 1902. Il vient de donner, coup sur coup, en collaboration avec son frère Elisée, d'importants travaux inspirés par le désir de rajeunir, en raison d'événements actuels, certaines parties de la Nouvelle géographie universelle : l'Afrique australe (1902) et l'Empire du Milieu (1902). Il a également rédigé, pour les Sites et Monuments du Touring-Club de France, cette imposante série de préfaces qui n'ont malheureusement pas été réunies en volume et qui constituent une preuve de plus de la souplesse merveilleuse avec laquelle il savait se renouveler lorsqu'il s'agissait de multiplier ses hymnes à la beauté du soi natal.

Dès lors, soit que son retour à Paris lui ait facilité les moyens de s'adresser à un public qui ne lui ménage pas ses faveurs, soit qu'il ait jugé le moment venu (il a soixante-cinq ans) de mettre au point et de vulgariser ce qu'il appelait son « testament géographique », il va multiplier les publications et quitter même parfois (chose nouvelle dans sa carrière) la forme traditionnelle du livre pour le premier-Paris ou l'article de revue. C'est ainsi qu'il donne à l'Éclair une collabo-

ration très remarquable, où beaucoup des événements actuels sont pressentis et prédits; c'est ainsi qu'il publie dans la Revue un certain nombre d'études (une, notamment, sur le protestantisme français) qui lui valent d'ardentes polémiques. Se prodiguant, malgré l'âge qui vient, avec une remarquable ardeur, il mène de front deux séries d'ouvrages considérables dans deux plans très différents: géographie descriptive — la France à vol d'oiseau (1906); l'Atlas pittoresque de la France (1906-1909); et politique générale — Lâchons l'Asie, Prenons l'Afrique (1904); le Partage du Monde (1906). Il couronne ce double effort par une Grande géographie illustrée (1910-1914) où il a su grouper sous sa direction des collaborations remarquables. Mais son activité ne s'est pas bornée là; ce grand vieillard s'est penché sur les enfants: il a voulu leur enseigner, sous une forme charmante, les éléments de la science qu'il a contribué à illustrer (Géographie vivante, 3 volumes, 1909). Citons enfin, sans prétendre épuiser cette liste hâtive, l'exquis petit livre de propagande qui, sous le titre de Manuel de l'Eau, fut répandu à 100 000 exemplaires par les soins du Touring-Club de France, et renferme certainement les pages les plus sincères et les plus émues qui aient jamais été consacrées au ruissellement nourricier.

Après l'âge, le grand âge est venu. Successivement, Onésime a vu disparaître ses grands aînés; il aura la douleur de voir partir son cadet. Désormais seul comptable d'un nom populaire et respecté, ce patriarche presque octogénaire porte avec bonhomie le fardeau

d'enfant. Dans ses livres les plus sérieux, on retrouve un reflet de cette humeur enjouée, et ce goût décidé pour les hasardeuses élucubrations de la verve populaire lui fit souvent introduire dans son texte quelque vieux proverbe patois, quelque boutade fantaisiste comme celle qui sert de point de départ à l'un de ses ouvrages de haute inspiration, le Partage du monde :

« De quelque côté qu'on se tourne
On voit la ville de Libourne ! »

A n'en pas douter, il y avait en son esprit si profondément cultivé quelque chose de cet électisme à base de large humanité qui portait un Rabelais et un Montaigne à faire flèche de tout bois, à appeler à la rescousse, pour mieux exprimer leur pensée, aussi bien de pures calembredaines de tradition gauloise que les enseignements des sages de l'antiquité.

Son tempérament passionné l'emportait parfois en invectives plaisantes contre les gens ou les choses qui n'avaient pas son approbation: c'est ainsi qu'avec un parti-pris qu'il était le premier à dénoncer, il n'avait pas de sarcasmes assez vifs contre telles régions géographiques trop et mal admirées par la badaulerie de ses contemporains, par exemple la Bretagne et l'Italie; et il rompaît alors des lances en faveur de telle autre région peu connue, peu recherchée des touristes, aussi digne d'admiration, à son gré, que les sites les plus classiques: Sud-Ouest de la France, région des Causses, Catalogne, Roussillon... Extrêmement bienveillant, sans l'ombre de méchanceté, d'une courtoisie exquise,

d'une notoriété croissante dont il n'a d'ailleurs que peu de souci. Nous aurions pu tenter de lui un portrait physique en choisissant notre modèle à une période moins vénérable de sa carrière, alors que, le chapeau haut de forme posé sur ses boucles brunes, le col dégagé et la barbe au vent, le bel Onésime, assez romantique et quelque peu truculent, promenait au Quartier latin sa redingote « à la propriétaire ». Mais il nous plaît d'en donner une image plus récente: celle du vieux géographe dont la silhouette familière se profilait, naguère encore, sur les terrasses peu solennelles du Luxembourg. Un grand bérêt basque, crânement rejeté en arrière, donnait à sa physionomie un cachet particulier; il avait adopté vers 1875 cette coiffure originale, qui lui rappelait son Béarn natal et qu'il considérait comme éminemment pratique; elle faisait partie de sa « légende », et peut-être avait-il, après tout, la charmante faiblesse de tenir à ce bérêt de drap bleu sombre comme au symbole matériel de son indépendance et de son horreur des conventions parisiennes. De taille au-dessous de la moyenne, mais bien pris, robuste et cambré, il donnait encore, à près de quatre-vingts ans, une impression de souplesse et de force. Le visage était remarquable: le front haut, le nez prononcé, quelque chose de noblement méridional dans l'expression qui faisait songer à telle figure de la Renaissance italienne, à telle composition d'Eugène Delacroix. Les cheveux longs et soyeux, la barbe abondante qui cachait un cou ignorant de la contrainte du faux col, accentuaient le caractère patriarcal

d'une affabilité non dépourvue d'élégance ni même de quelque coquetterie, il retenait et captivait l'attention de son auditeur par une verve sans cesse jaillissante, mais qui cherchait moins à briller qu'à intéresser et à séduire. Il avait toujours quelque histoire à conter, réelle ou semi-inventée; il en tirait de savoureux enseignements, pleins d'une philosophie souriante qui n'excluait pas la profondeur. D'importants mandarins refusaient de le prendre au sérieux: il n'en avait cure et se gardait bien de les prendre au tragique. C'est ainsi qu'il traversa la vie, adonné à un surprenant labeur, mais ne travaillant qu'à ses heures, serviteur de la science sans en être le prisonnier, soucieux avant tout de son absolue et complète liberté, et réalisant ce rêve de n'avoir jamais obéi qu'à lui-même.

La fin de cette longue existence, si belle et si remplie à tant d'égards, participa à l'immense agitation de la guerre. Comme beaucoup d'autres bons esprits, Onésime Reclus attendait la catastrophe, dont sa vaste connaissance des faits internationaux lui faisait prévoir l'amplitude. Mais il avait une robuste confiance dans le jeu de nos alliances et, d'autre part, ainsi que nous le verrons, l'impudence radicale et le peu d'avenir mondial de l'Allemagne étaient depuis bien longtemps l'un des articles de foi de sa doctrine. Pas un doute ne l'effleura jamais sur l'issue du grand conflit historique dont, depuis quarante-cinq ans, il avait discerné et mesuré l'enjeu; à soixante-dix-sept ans, il publiait, sur les conditions et les garanties de la paix, plusieurs brochures auxquelles l'autorité de son nom

de cette tête impressionnante et sympathique, dont le ciseau d'un Emile-Antoine Bourdelle a su rendre la saisissante expression. Vif dans ses mouvements, décidé dans ses gestes, drapé dans sa modeste pèlerine comme dans un manteau d'empereur, ce petit homme, que rien ni personne n'avait jamais fait plier, était bien l'être le moins solennel et le moins poncif qui fût au monde.

Sa conversation le révélait tout entier. Sous la réserve de la philosophie, des sciences exactes et des arts plastiques, pour lesquels il professait plutôt de l'éloignement, son érudition embrassait l'ensemble des connaissances relatives à la terre et à l'homme. Mais de quelle fantaisie narquoise, de quels rapprochements imprévus, de quelles images éclatantes n'accompagnait-il pas ses plus savantes déductions! Il avait comme la pudeur de ses vastes connaissances, et ne manquait jamais une occasion de tempérer, par l'anecdote ou le trait humoristique, l'austérité des faits et des statistiques où se complaisait son infatigable mémoire. Causeur aimable et déconcertant, il coupait volontiers ses répliques de digressions pleines de substance; aussi peu pédant que possible, il se montrait inépuisable en citations littéraires et en souvenirs classiques, mais aussi en dictons populaires de tous pays et de toutes langues, voire en « joyusetés » de tout ordre — à l'exclusion de la gaudriole, dont la bassesse lui répugnait, — ne dédaignant pas même le simple calembour dont la rencontre bouffonne lui causait toujours une gâtée ingénue qui épanouissait son visage et éclatait en rires

confra une influence particulière, et dont les titres seuls suffisent à indiquer l'esprit: l'Allemagne en morceaux, paix draconienne; Annexion de la rive gauche, sa moralité, sa nécessité, ses avantages; le Partage de l'Allemagne; Guillaume II ou le Vieux de la Montagne; les Deux Humiliations: Berlin, Versailles. Mais, outre nos deuils nationaux, deux coups terribles de la destinée allaient l'atteindre en plein cœur: la mort d'un gendre, héroïquement tombé en Belgique au printemps de 1915, et la disparition prématurée de sa femme, Marie-Louise Reclus, moins âgée que lui de quatorze ans, qui, à la suite d'une cruelle maladie, le précédait dans la tombe. Dès lors, ses heures étaient comptées. En pleine possession de ses moyens intellectuels, assidu au travail comme aux beaux jours de Chaintréauville ou de Sainte-Foy-la-Grande, il donnait encore cette impression de « viraculeuse jeunesse qui faisait l'étonnement et la joie de ses familiers; mais, s'il s'intéressait passionnément aux choses de la guerre, si sa plume infatigable traçait encore, en manière de testament scientifique, cet hymne de confiance et d'espoir, Un grand destin commence, il n'en accusait pas moins, au point de vue physique, une lassitude significative qui laissait présager l'éventualité suprême. De fait, après un dernier voyage à Sainte-Foy-la-Grande, où il avait éprouvé, parmi de cruels souvenirs, l'horreur du vide laissé par sa compagne disparue, il s'éteignait le 30 juin 1916, après une dure et courte agonie, entouré de quatre de ses enfants. L'une de ses dernières paroles, le matin même du jour de sa mort, tire des événements

qui se sont déroulés depuis lors une valeur prophétique. Montrant d'une main déjà errante le journal déployé sur son lit, il énonça distinctement cette brève sentence : « L'étoile d'Hindenburg commence à pâlir. » Le surlendemain, 2 juillet, on conduisait sa dépouille au Père-Lachaise et les journaux publiaient les premiers résultats de la brillante offensive de nos troupes en Artois.

* *

La rapide esquisse biographique qui précède ne nous a pas permis de dégager suffisamment les caractéristiques du talent d'Onésime Reclus, ni d'indiquer ce qu'il a apporté de nouveau et par quoi son œuvre fut une œuvre qui compte. Nous nous proposons de faire succinctement ressortir les deux ou trois aspects de son activité d'écrivain, et de montrer les idées maîtresses auxquelles il dut d'être un précurseur et de servir efficacement son pays.

A première vue, deux tempéraments différents, deux « inspirations » apparaissent en lui, qui se sont manifestés sur deux plans bien distincts : il est un géographe descriptif, il est en même temps un politique et un colonial. Il a, de ce chef, exercé son action, avec un égal bonheur, dans deux domaines qui, pour être l'un et l'autre exclusivement géographiques, n'en témoignent pas moins de la diversité de ses aptitudes et de la souplesse de son esprit : il a fait connaître aux Français les beautés du sol natal ; il a été l'un des promoteurs

de notre expansion coloniale et de notre conquête africaine.

Il ne faudrait pas méconnaître l'action d'Onésime Reclus dans ce grand mouvement de découverte des merveilles pittoresques de la France, qui devait puissamment aider au développement du tourisme et exercer ainsi une influence directe sur notre relèvement national. De se savoir si belle, la France allait se sentir plus forte ; à se mieux connaître, elle allait prendre une conscience plus nette de ses destinées et donner au patriotisme un peu idéologique de nos pères un nouvel et substantiel aliment. Ce sentiment était pour beaucoup dans l'empressement avec lequel on s'arrachait, vers 1886, les livraisons des publications du géographe de En France. Du charme et de la précision des descriptions et des paysages se dégageait une émotion communicative qui invitait au voyage, poussait à l'excursion et à l'étude du sol, donnait à tous le goût et l'orgueil de l'incomparable territoire sur lequel s'est déroulée la plus noble histoire du monde. Le plus beau royaume sous le ciel, la France à vol d'oiseau, les préfaces des Sites et Monuments ont éminemment contribué à créer, après le patriotisme historique d'un Michelet, une manière de patriotisme géographique qui n'a pas été sans influence sur certains aspects moraux de cette guerre. Nous indiquons simplement ce point de vue qu'il serait aisé de développer, et dont on déroulerait sans peine les conséquences indéfinies au point de vue touristique, parlant économique et social. C'est dans la partie descriptive et pittoresque de son

l'état de l'air, les faits et gestes du soleil, de la lune, des vents et bises, des tonnerres, des pluies, des gelées, des neiges ; mine inépuisable de termes vivants sur tout ce qui est histoire du jour et de la nuit, cours des saisons, calmes ou tempêtes, terre ou mer, montagne ou plaine, sylve ou clairière, contenance des arbres, allures des rivières, reflets des marais, et les prés, les herbes, les travaux, les moissons, les vendanges, bref toute la nature et toute la vie.

« Ces patois meurent, mais en nous laissant un inestimable héritage.

« Cet héritage, la France l'accepte : de jour en jour, elle répudie le goût pointilleux, la noble sobriété, la sagesse académique ; parce que cette sagesse est une impuissance, que cette sobriété est une fille anguleuse et sèche de la dyspepsie, que ce « goût » confine à la préciosité, qui est une des formes les plus stériles de la vanité ; parce qu'il ne faut pas mourir de pauvreté, d'inanition, mais qu'il faut vivre, absorber, transformer et créer ; enfin parce que cette langue des salons devient une langue du peuple et des peuples. »

Cette langue, il l'écrivit avec ivresse, comme il la parle. A travers les flots pressés de ses phrases tumultueuses, pourtant riches de nombre et d'harmonie, on prend sur le fait, presque sans répit, une joie d'expression, une volupté de peindre et de dire qui démentent l'écrivain consommé, sûr de ses moyens comme de sa pensée, maître de lui comme de cet univers dont il développe à nos yeux les images changeantes. Son style nerveux et verveux, tout de primesaut, coloré, plein de vigueur,

éclatant de santé, parfois téméraire quand il s'agit d'aller jusqu'au bout de quelque idée hardie qui ne doit point passer inaperçue, sait merveilleusement s'apaiser, s'amenuiser jusqu'à l'infiniment petit du détail et de la sensation, et même se mouiller de tendresse pour dévoiler la vie secrète des plus fins paysages, l'âme mystérieuse de nos douces provinces françaises :

« Séparé de l'Atlantique par 130 kilomètres seulement de distance à travers Angoumois et Saintonge, le Limousin en sollicite les nues et les nues répondent à son appel. Il pleut beaucoup sur cette coupole occidentale de tant belle France et les brouillards de la soirée, de la nuit, du matin y déposent leur froide substance ; alors, sans déchirement de nuage, les gazons se mouillent et dégouttent.

« Chaque brin d'herbe retient, puis laisse échapper sa perle fluide ; aux mousses des rochers filtrent d'autres perles. Ainsi que la forêt pleure de ses arbres, de même le gazon pleure sur son fond de ravine ; de touffe en touffe, les gouttelettes s'assemblent en ruisselets bus par la prairie d'en bas, qui en devient prairie mouillée et souvent étang, petit lac.

« De l'éponge humide des prés, de l'étang mélancolique entre ses roseaux agités du vent, s'exprime un courant qui s'ouvre à d'autres courants animés comme lui. La rivière est née, soit transparente, soit opaque : claire quand l'herbe l'a distillée sur des pierres très dures qui n'abandonnent rien d'elles-mêmes à l'évê qui les froisse ; rougeâtre ou noirâtre quand elle doit

œuvre qu'Onésime Reclus se montre écrivain de race et fait preuve d'un style bien à lui. Sans doute, il écrit beaucoup et vite ; mais il n'est jamais ni obscur, ni diffus. Il a, au contraire, le sens de l'ellipse hardie, souvent audacieuse, du raccourci saisissant qui constitue, dans son esprit, un hommage à cette brièveté des Latins en qui il se plait à admirer ses modèles. Son amour d'artiste pour la belle langue française, vivante et robuste, avec ses richesses infinies et son immortelle verdure, éclate dans ces lignes passionnées, où l'on peut trouver, si l'on veut, sa profession de foi littéraire, qu'illustre de savoureux exemples sa propre façon d'écrire :

« Le français de Marot, de Rabelais, de Ronsard, de Montluc, de Montaigne, d'Agrippa d'Aubigné, de Henri IV, était souple, abondant ; il fut appauvri, raidi, glacé par des puristes qu'on nomma les législateurs du Parnasse ; ces tyranneaux sont morts, mais non tout à fait leur tyrannie, et des milliers de mots français n'ont pas officiellement droit de cité dans nos livres.

« Quand notre langue osera reprendre tous ses termes, ce qui ne tardera guère, elle triplera sa richesse ; nos vieux auteurs fourmillent de mots charmants, vifs, brefs, naïfs, pittoresques, pleins de suc, que désormais nous reprendrons en foule, par droit et par devoir.

« On est émerveillé quand on ouvre le glossaire de l'un de nos patois, du poitevin ou du saintongeais, par exemple : tout ce qui nous manque est là, notamment une infinité de mots pour les aspects du sol ou du ciel,

sa vie à des roches que l'orage met en déliquescence ; tels ruisseaux de certains schistes sont plus noirs que la nuit. Non loin d'un flot sombre, rayé de particules, passe un flot clair comme le jour, mais facile à ternir. Un rien trouble ici la pureté des ondes : une rivière de cristal sort des monts, fraîche comme l'aurore ; elle coule sur des ardoises, elle noircit ; sur des roches permianiques, elle rougit ; sur des argiles, elle blanchit ou jaunît.

« La Vienne limousine n'a donc pas de sources ; elle ne vit que du suintement des gazons de haute altitude ; mais elle en vit largement, comme ses matras affluents purement limousins, l'extraordinairement sinueuse Maude, et le Taurion glissant rapidement sur des dalles. Sans doute, la longueur de l'été, l'aridité de septembre et d'octobre la fatiguent ; alors elle s'éténue, mais elle ne meurt pas. Il ne pleut plus du tout dans sa montagne, mais la brume du soir, la rosée du matin mouillent toujours ses herbes et les menus rameaux de ses brandes. Il suffit... »

Après cette page toute en fraîcheur et en demi-teintes, il nous serait plus facile encore de citer quelque description haute en couleur, à tons volontairement heurtés, d'un éclat truculent et ensoleillé ; il suffirait de prendre au hasard dans l'un quelconque des livres d'Onésime Reclus ce qui a trait aux contrées où la nature elle-même se fait théâtrale, exagère la puissance et le pathétique de ses contrastes. Son seul souci, on le sent, est de « faire vrai ». Il ne se départ jamais d'une rigoureuse et scientifique exactitude, c'est par surcroît

qu'il est grand écrivain. Lorsqu'il est possédé et entraîné par son sujet, lorsqu'il se trouve — et c'est presque toujours le cas — en face d'un site, d'un système orographique ou hydrographique, d'une nature de sol, de végétation ou de climat dont il a discerné la caractéristique et pénétré l'esprit, il se révèle peintre incomparable. Nul mieux que lui ne sait exprimer, en quelques lignes, en une seule image, parfois en une épithète, la « dominante » d'un fleuve, d'une montagne, d'une forêt, d'une ville sous son double aspect géographique et monumental. Il nous fait sentir d'un mot la malaisance des orages alpestres sur les montagnes déboisées, « noirs orages : qui labourent ce qui reste d'humus au penchant des côtes, descendent et précipitent les blocs, et vident, pour ainsi dire, le mont dans les ravins ». Il nous fait voir comme « à vol d'oiseau » la cascade de Gavarnie, sans manquer toutefois de nous indiquer avec précision la hauteur de sa chute par un chiffre et une comparaison : « Un gave né du glacier du Marboré sur une marche de l'amphithéâtre arrive au bord de la corniche, tout petit le matin, le soir, la nuit, quand la neige et la glace fondent peu, moins faible de dix heures à quatre heures de l'après-midi, grand lorsque le soleil d'été lui, qu'une pluie tiède lèche le glacier ou qu'un vent chaud le caresse ; et là, tout à coup, ce gave, origine de la verte rivière d'Orthez et vraie source de l'Adour, plonge de 422 mètres, s'x à sept fois Notre-Dame ; en haut c'est un torrent, en bas c'est une pluie sur des rocs éboulés, de loin c'est une écharpe balancée par le vent, peinte par le soleil. » Voici l'estuaire de la Gironde :

« Il offre un spectacle grandiose, car nulle part en terre française le soleil de l'Occident ne luit sur d'aussi vastes eaux ; mais la Gironde « n'a ni la beauté verte, ni la beauté bleue. Le vent de mer, le vent de terre, le vent du Médoc et des Landes ou celui de Saintonge n'y impatientent que des vagues boueuses, et ces vagues ne frappent ni monts, ni caps vêtus de forêts. » Voici la mer « affreuse » des parages d'Ouessant : « Irritée par les rochers sous-marins, les flots, les plateaux, les chaussees, les pointes, elle s'agit avec fureur ou dort avec hypocrisie dans les passages et déferle avec exaspération contre les écueils et les falaises. » Nous trouvons, d'aventure, la notation réaliste, le détail saisi, marqué d'un trait net et bref : voyez, sur la pierreaille brûlée du Causse, brouter les brébis du Larzac avec leurs « lèvres écourtées, presque usées, à force d'extirper du sol une herbe tenace » ; et à côté de ce sobre croquis, admirez cette éblouissante vision d'une jolie vallée quercynoise, pochade de touriste, brossée d'une main légère et sûre : « Nature hardie, richement colorée, du blanc au rouge, avec bourgs accrochés à flanc de précipice et ruines de loin pareilles à des excroissances de la pierre vive. » Enfin, car il faut se borner, la gravure romantique à la manière noire, où ne manque même pas l'une de ces épithètes de grand style qui nous étonnent et nous émerveillent dans la prose de Chateaubriand : « Touvre, nom sourd, et, en vérité, cette rivière gaie commence solennellement, voire lugubrement, dans un très court et très étroit bout-du-monde, entre de hauts arbres, au pli d'une ruée

colline couronnée par les ruines indistinctes d'un château du temps féodal. »

Ce goût déterminé pour la concision, ce don de la formule synthétique, visibles dans toutes les œuvres de l'écrivain quelle que soit leur étendue, lui firent parfois accepter avec joie et exécuter avec une extraordinaire virtuosité des tâches qui, en d'autres mains, auraient pris le caractère de médiocres gageures, et donné naissance à des résumés didactiques sans chair et sans âme. Nous pensons ici aux courtes notices sur chacun des cantons de la France qui composent le texte de son Atlas pittoresque, aux légendes de la plupart des clichés de ses publications illustrées, et surtout aux deux charmantes plaquettes qui, sous le titre commun de Géographie rapide, présentent en une centaine de pages cursives tout ce qu'il est essentiel de savoir de la France et de l'Europe. Pour bien mettre en relief cet aspect du talent d'Onésime Reclus, on nous permettra de citer en entier la préface de l'un de ces petits livres ; chef-d'œuvre singulier, à notre sentiment, qui est à la fois un chant d'enthousiasme et un schéma, un comprimé synoptique de notions précises et une émouvante effusion lyrique à la louange de notre belle patrie :

« Connais-tu le pays où fleurit l'orange ? — Je le connais : c'est la Côte d'Azur, au sourire du soleil et de la mer.

« As-tu vu le dolmen et la bruyère, les lourdes nuées, le flot qui tourne en entrant dans la caverne à peine plus ténébreuse que le jour livide étendu sur la mer ? — Je les ai vus : c'est la Côte de Granit.

« As-tu contemplant le Mont monumental, le Rocher au péril de la mer », la grève envahie par le flot ? — C'est la Côte d'Émeraude.

« La vague courbée en volute sur l'estran des sables, la dune, les pins, les étangs, la lande ? — C'est la Côte d'Argent, la rive que j'adore.

« Les névés, les glaciers, les « arvérons » issus des autres vitreux, l'Alpe, le Mont-Blanc, le Pelvaux, la Vanoise ? — J'ai frémé devant leur majesté.

« L'effrayante lacune des Cirques, sous le casque d'argent des Marborés ? — A leur grandeur, j'ai comparé mon néant.

« La forêt sérieuse, le sapin rigide sur les crêtes du Jura et les ballons des Vosges, au fronton des cluses et sur le dos arrondi des grès rouges ? — Je me suis ému de leur mélancolie, et, tantôt de leur silence, tantôt du chant vaguement murmuré par leurs branches.

« Le monde endormi des volcans, le cratère où le lac s'est blotti, le basalte à colonnades, les villes noires, la source pure qui s'échappe des laves rougeâtres, le dyke brun couronné d'une église ou d'un château ? — J'ai couru le Velay, l'Auvergne et les monts d'Aubrac.

« Les mamelons chauves, les fleurs de la brande, le triste horizon et, quand on descend avec la rivière, la fraîcheur des prés et des bois, l'Arcadie après la Sibérie, autant qu'il y a des Sibéries en Occident ? — J'ai suivi les eaux limousines.

« Les déserts de pierre, le silence, la solitude, l'aven « qui descend jusqu'au fond du monde », les villes cyclopéennes de la Dolomie, qui sont des villes mortes

et n'ont jamais vécu ; rien que le ciel sur le rocher et le rocher sous le ciel ? — J'ai regardé d'en bas le fronton des Causses, et d'en haut, en Causse même, des « points sublimes », j'ai vu la rivière blottie dans la profondeur.

« Les dormants d'où s'épanche le flot vert ou bleu, et les cascades d'où tombe un fleuve jusque-là noir sous les voûtes, et maintenant traversé de lumière ? — Je me suis prosterné devant les Tournes, les Vaucluses, les Divonnes, les Foues et les Doux et les Dhuis.

« Et la ville gracieuse, la première du monde, puisque « la grâce est la plus forte » ? — Je l'aime : c'est Paris.

« Tu connais la beauté, toi qui connais la France ! »

On a généralement reconnu à Onésime Reclus le don d'animer curieusement les développements abstraits de la science géographique. Son grand secret est la « sympathie » : il puise dans son amour, dans sa répulsion ou dans son indifférence pour telle ou telle manière d'être du sol les formules adéquates par lesquelles il en rendra le charme, l'horreur ou la platitude. Les entités géographiques sont pour lui des êtres vivants : il leur parle, et il les écoute, il les chérit ou il les déteste, il les flatte, il les plaint, il les injurie, il les maudit. Il suffira ici d'un exemple. Pour ce païen, les nymphes sans doute n'ont pas cessé d'habiter les eaux vives, puisqu'il entend les rivières discourir : « Je suis transfigurée : j'étais laide en Limousin ; en Périgord, je suis belle !... Me voici propr., avenante, jolie, délicate, fraîche et franche, inépuisable. Je ne suis plus un torrent d'eau funèbre ; je suis une grande source qui coule, une fraîcheur qui va... » Il ne se lasse pas de les admirer, ces

rivières de France, ces « adorables rivières », et quand il cesse de les décrire avec une ferveur quasi amoureuse, c'est pour « les remercier de leurs noms si caressants et si fluides », qui « coulent sans effort, naturellement, comme l'eau elle-même, avec une gracieuse nonchalance ». Quelques-unes, pourtant, lui inspirent des paroles sévères : la Durance, entre autres, est une « détraquée » ; mais quoi ! il a beau dire, il ne peut se défendre d'une secrète faiblesse à l'égard de ces « rivières libres, et s. ne un peu folles de leur corps » ! C'est avec une profonde mélancolie qu'il les voit menacées dans leur belle indépendance par les creuseurs de canaux, les monteurs d'usines, les accapareurs de cascades, « tous ceux qui ne rêvent que de turbines, roues, pistons, courroies de transmission, tintamarre infernal dans des salles ébranlées par la mécanique ». Il a peur pour elles, et quelle pitié dans son inquiétude ! « ... Les rivières vont être brutalisées : on leur demandera plus qu'elles ne pourront donner, l'eau sera la domestique, alors qu'elle est la mère et l'aïeule. »

Point n'est besoin, il nous semble, d'une plus longue démonstration. Onésime Reclus, comme géographe descriptif, est hors de pair ; comme écrivain français, il a droit à un rang éminent parmi les plus originaux et les plus savoureux. C'est surtout à cause de lui que les manuels de littérature et les recueils de morceaux choisis du XIX^e siècle seraient désormais incomplets s'ils ne réservaient une place à la géographie, au même titre qu'à l'histoire. Ne vous arrêtez pas à la présentation habituelle de ses ouvrages, avisés pour la clarté de l'exposé

scientifique en une multitude de chapitres, sous-chapitres, paragraphes ayant des titres distincts ; ne vous laissez pas effrayer par la présence nécessaire d'un précieux appareil documentaire, chiffres, dates, statistiques, altitudes, superficies, références, étymologies ; cette prose est surtout merveilleusement « littéraire », aisée, limpide, vivante, pittoresque, ingénieuse ; par endroits, elle est souverainement belle. Nous venons d'entrevoir les ressources dont elle dispose quand il ne s'agit que de peindre les mille aspects de la nature ; le passage suivant va montrer à quelle puissance elle peut atteindre et avec quelle maîtrise Onésime Reclus, géographe et penseur visionnaire, sait introduire sur la scène terrestre les générations humaines :

« L'Âme de la Nature c'est la mer, fontaine des pluies, réservoir des eaux, outre des vents sonores. La montagne attire ces pluies, renouvelle ces eaux, divise et distribue ces vents.

« L'Océan, chaudière de vie, brasse et mêle courants, souffles et climats ; il porte au Nord la tiédeur du Tropique, au Tropic de la fraîcheur du Nord. La montagne ne mêle pas les climats, elle les sépare suivant ses versants, elle les étage suivant ses hauteurs. Immobile et morte, sauf les roches qui tombent, les torrents qui roulent, les avalanches qui croulent, les glaciers qu'on ne voit pas marcher et qui marchent pourtant, elle est, dans sa petitesse et sa tranquillité, cent fois plus diverse que l'immense et mobile Océan qui s'agit par toutes ses vagues, se rïde à tous les zéphirs et se plaint sur tous les rivages. Sierras baignées d'eau glauque, pla-

teaux, vallons ténébreux, forêts d'algues, monstres marins, les poissons, leurs légions, leurs campements, leurs batailles, toute cette vie pullulante de la mer féconde que l'harmonieux aveugle nommait la mer infertile, ce que le plongeur entrevoit, ce que devine la sonde, tout cela nous est caché dans les profondeurs du « sel divin », sous le masque vert ou bleu des flots.

« La mer ne passe pas uniquement son temps à dévorer des îles, des presqu'îles, des caps, elle remplit des golfes et dépose au fond des eaux la matière des continents futurs : les protubérances qu'elle ronge lui suffisent pour combler les baies, mais pour la création des sols de l'avenir, il lui faut le secours des boues fluviales ; ces boues, c'est de la montagne qu'elle les reçoit. Et le mont ne fournit pas seulement des alluvions terrestres aux plaines et aux mers, il en descend aussi des alluvions humaines pour la croissance et la durée des peuples.

« Dans l'air sain des sommets, dans les gorges ruisselantes, sur les hautes prairies, au-dessus des soleils éternels, loin des excès de l'aridité et des molleses de Sybaris, loin du luxe, de la soif d'honneurs, des vœux tendus, des rêves trompés, des vies dispersées et manquées, s'endurcissent et s'accroissent des générations qui vont prendre en bas les places vides faites par la corruption, l'épuisement, le calcul, le suicide et la mort prématurée.

« Ce ne sont pas des familles de deux ou trois enfants blêmes qui sortent des chaumières longtemps bloquées par l'hiver, mais de petites cohortes de six, huit, dix garçons et filles au sang rouge, aux os massifs, aux muscles durs, aux nerfs tranquilles. Quand il arrive à

le silence illimité des siècles. La terre reprend dans son sein, pour les rendre au cercle éternel des éléments, les vestiges des empires et des civilisations. Nous arrêterons nos citations sur cette vision grandiose :

« A une quinzaine de kilomètres des rives plates du Grand Lac, aujourd'hui en pays siamois grâce à notre condescendance, Angkor fut le siège de l'empire des Khmers. Dans une enceinte que Paris remplirait à peine, cette métropole abritait un peuple dont de puissants architectes ont consacré la grandeur : tours et murailles, immense temple bouddhiste, terrasses, palais sculptés, larges fossés, lacs artificiels, digues énormes, avenues de géants de pierre, dragons fantastiques, ce qui tient droit, ce qui s'effondre, ce que les siècles ont amassé de décombres aussitôt saisis par la forêt, Angkor fut une Athènes dont la langue ne nous a point laissé d'harmonieux chefs-d'œuvre, une Rome dont nous ignorons les gloires et les crimes, une Thèbes incapable de résister au temps comme la Thèbes du Nil. Ciel d'airain, l'Égypte éternise ; sol de sable, bois clairs, palmiers sans lianes, elle peut ensevelir mais elle ne ronge pas ; ciel de pluies, forêt touffue, racines mordantes, plantes étouffantes, lianes grimpanes, le Cambodge dévore avant d'ensevelir. »

* *

L'admirable talent d'Onésime Reclus, l'art prestigieux avec lequel il sut décrire et célébrer les multiples beautés du sol natal, auraient suffi à lui assurer, à

côté de son frère Elisée, une des premières places parmi les écrivains de ce temps. Mais — nous l'avons indiqué — son œuvre est double, comme doubles furent son action et son influence ; il a été en outre le philosophe et en même temps le militant de notre expansion coloniale, notamment de notre conquête africaine.

En marquant ces deux aspects de sa personnalité, ces deux directions de sa pensée et de son art, il convient de n'en pas exagérer l'opposition ni la divergence. Qu'il s'agisse d'une amoureuse description de la Provence ou du Languedoc, ou de quelque éloquente vaticination sur les destinées de l'Afrique française, c'est toujours la même science discrète, mais précise et rigoureuse ; c'est toujours le même style éclatant et chaleureux ; c'est toujours le même géographe qui parle, en français, de son sujet éternel, de son seul sujet : la France. Mais, selon qu'il s'occupe de la France du dedans ou de celle du dehors, de son noble présent ou de son grandiose avenir, Onésime Reclus se révèle poète ou penseur, artiste ou prophète, et passe du domaine familier des notations délicates ou subtiles dans l'empire des vastes constructions intellectuelles.

Il n'est pas besoin de parcourir longtemps ceux de ses ouvrages consacrés à la politique coloniale et mondiale pour dégager l'idée essentielle de sa doctrine (à supposer qu'un mot si solennel soit de mise lorsqu'il s'agit de lui) : cette idée, c'est l'influence du milieu. « Locus regit actum » ; l'ambiance tellurique, les contingences de la latitude, du relief, du climat règlent souverai-

l'achèvement complet de son être, l'homme des pics, des plateaux, des bombements supérieurs, a, suivant les altitudes, passé vingt fois par la terrible épreuve de quatre, six, sept et même huit mois d'un ciel fait de jours et de nuits également implacables. Souvent c'est la neige qui tombe en don de joyeux avènement sur la cabane où nait un montagnard ; souvent aussi c'est la neige qui charge le toit sous lequel un montagnard expire ; et quelquefois la terre, serrée par le froid, ne peut recevoir ce cadavre ; alors, scellé dans son cercueil, le mort attend que la saison plus tiède ouvre le sol natal à la pioche du fossoyeur.

« Ces familles vigoureuses sont pauvres, tant sur le plateau persécuté des vents, que dans les gorges, au pied des roches immenses qui débordent aux hameaux la moitié de la lumière que leur doit le soleil. De leurs enfants, beaucoup descendent dans la plaine qui ne remonteront jamais au village paternel... »

« Sous nos yeux, Paris est envahi par les Auvergnats, les Limousins, les Marchois, les Cévenols, les Savoyards, les Dauphinois, les Pyrénéens, maçons, terrassiers, porteurs d'eau, ramoneurs, commissionnaires, gens de tous les métiers. Appelés ou venus d'eux-mêmes, grands ou petits, fluets ou trapus, noirs, blancs ou rouges, tous ces hommes d'en-haut, ceux du moins que l'art ou la science ou les livres n'attirent pas à Lutèce adorent avec fervour le plus bas idéal, l'argent. C'est pour lui qu'ils viennent souffrir la veille et le jeûne, affronter l'hôpital et quelquefois s'étendre sur les dalles de la Morgue. »

Et après le vain bruit des hommes, voici que monte

nement le sort des empires avec les destinées des peuples : idée éminemment géographique qui, dans l'esprit d'Onésime Reclus, contredit et infirme nettement l'idée anthropologique de race. Onésime Reclus ne croit pas aux races ; les systèmes à la fois fragiles et pesants d'un Gobineau ou d'un Vacher de Lapouge n'ont aucune valeur à ses yeux ; il fait bon marché de l'indice céphalique et de l'homo européen. Pour lui, il n'y a plus de races (à supposer qu'il y en ait jamais eu) : au cours des millénaires, la guerre et la paix, le meurtre et les amours, les migrations, les alliances et les conquêtes ont si bien concassé, mêlé, confondu la matière humaine que la forme du crâne ou la couleur du poil ont perdu toute valeur de discrimination ethnique. L'homme est moins la résultante de ses ancêtres qu'il n'est le produit de la montagne ou de la plaine, de la forêt ou du désert, — et même, et surtout (car la théorie du milieu ne prend à aucun moment chez Onésime Reclus l'allure d'un déterminisme purement physique) de ce grand milieu moral qui es la langue et dont l'influence s'exerce à la fois dans l'espace et dans le temps.

La langue est, pour l'auteur du Partage du Monde, le véritable substratum des empires et le véhicule des civilisations ; elle confirme et justifie la solidarité déjà instituée par le milieu géographique, genius loci, entre les éléments souvent disparates dont sont faites les nations ; le facteur linguistique est d'ailleurs inséparable pour lui de la notion de patrie, où ce grand patriote ne discerne pas autre chose qu'une « civilisation commune longtemps agissante » ; or, quelle plus intime

communauté, quelle action plus continue que celles d'un idiome qui préside, sur d'immenses espaces, aux démarches intellectuelles des générations, et où des millions d'hommes puisent à la fois la règle de leur pensée et l'instrument de leur activité? Ramenée à ses éléments primordiaux, la race est, en somme, une question de grammaire en même temps qu'une question de latitude, — et lorsqu'Onésime Reclus distribue la planète entre Saxons, Latins et Slaves, c'est à la loi du Verbe qu'il asservit les continents.

Les quelques indications qui précèdent seront aisément comprises pour les raisons pour lesquelles les grands groupements politiques et linguistiques actuellement en formation embryonnaire ou au contraire déjà fortement constitués apparaissent à l'éloquent géographe comme les véritables patries de l'avenir. Ces groupements, qu'il est de mode d'intituler empires, tendent à englober de plus en plus les nations historiques dont l'organisation économique, administrative et sociale craque déjà de toutes parts. Ici, Onésime Reclus ne distingue pas les colonies de la métropole, les peuples rois des peuples influencés ou tributaires: l'idiome souverain, avec son cortège de littérature, d'histoire, de notions pratiques ou de culture désintéressée, a bientôt roulé dans son manteau de pourpre le plus humble des indigènes, et égalé à César le moindres des métiers.

Quelles seront ces patries géantes, englobant chacune un ou deux continents et embrassant respectivement des centaines de millions d'hommes dans leurs frontières démesurées? Onésime Reclus discerne comme pro-

mis à l'avenir trois empires Léviathans: un empire saxon, un empire latin, un empire slave. Mais, en attendant de l'action des siècles la réalisation de ces groupements grandioses, il suit d'un œil passionné les accroissements successifs, les débordements continus, les dilatactions irrésistibles par lesquels les plus favorisées des nations actuelles tendent à se constituer en systèmes plus larges et plus complexes et à passer, pourrait-on dire, de l'état national à l'état impérial. L'Angleterre, la Russie appartiennent visiblement à ces nations privilégiées; de même l'Espagne et le Portugal, de par le développement inouï et l'insondable richesse de leurs anciennes colonies de l'Amérique du Sud. L'Allemagne, tout au contraire, a fondé sa puissance sur le vide; elle a négligé de se réserver à temps, par delà les continents et les mers, les vastes espaces colonisables sans lesquels il n'est point d'hégémonie qui dure; hypnotisée par l'assouvissement brutal de ses rancunes européennes, elle n'a su acquiescer, bien tardivement, que des apanages de valeur médiocre au point de vue économique comme au point de vue matériel humain. Nous avons vu, depuis, ce que la guerre en a fait.

Et la France? Quel sera le lot de la France dans ce « Partage du Monde » déjà réalisé aux trois quarts, et en dehors duquel il n'y aura, pour les nations non-participantes, qu'amoindrissement, décrépitude et disparition progressive? Onésime Reclus se pose, dix ans avant la guerre de 1870-71, cette question vitale, dès alors angoissante, et consacra la meilleure activité de

mettre en valeur et franciser un empire comparable à celui de l'Angleterre, par exemple, ou des États-Unis. Fatale rançon de l'infécondité! Elle nous interdit ces débordements par lesquels les peuples vivaces couvrent le monde d'alluvions ethniques propices à la floraison de leur sang et de leur génie. Une des grandes douleurs de la vie d'Onésime Reclus fut la baisse continue du taux de nos naissances au cours des cinquante dernières années. Attentif aux mouvements de la population des plus humbles bourgades, il se penchait sur les statistiques, épuisait les recensements et voyait avec un serrement de cœur la vie s'écouler, goutte à goutte, de nos plus belles provinces, jadis surabondantes en germes humains, aujourd'hui promises à l'épuisement et à la stérilité. De là le scepticisme de cet homme de foi en ce qui concerne la possibilité d'une politique mondiale: « Nous avons — écrivait-il mélancoliquement — trop peu d'excès de vie pour nous disperser à tous les tournants du globe. »

Mais il ajoutait aussitôt: « Incapables d'une politique mondiale comme d'une politique étroitement européenne, proportionnons l'œuvre à l'ouvrier, par la pratique assidue de la politique africaine, aussi exclusive qu'il se pourra. » Et, à cette question que posait le sous-titre d'un livre retentissant: Où renaître? et comment durer? son œuvre tout entière répond: en Afrique.

Des familiers d'Onésime Reclus nous racontent avoir vu pendant vingt-cinq ans, dans le cabinet du géographe, une petite carte d'Afrique dont il se plaisait à

noircir les parties acquises ou conquises à notre influence. Petit à petit, la tache s'étendait, suivait le long des fleuves ou à travers les déserts la marche de nos explorateurs, les étapes de nos colonies; des traits discontinus, de pâles taches noires se rejoignaient, se confondaient d'année en année, de mois en mois, englobant les rivières géantes, les lacs mystérieux, les cités impénétrées. Un jour vint où la tache, soudainement accrue, vint accoler, sur les côtes du Maroc, la tache bleue de l'Atlantique: ce fut une des grandes dates de la vie du vieil africain.

1830 était, pour lui, le point de départ d'une ère nouvelle: non point du fait de la Révolution de juillet, dont il n'avait cure, — mais pour ce fameux coup d'éventail (d'ailleurs apocryphe) qui fit de nous, par l'inductible enchaînement des destinées, un peuple colonisateur, et nous contraignit de reprendre dans l'Afrique du Nord l'œuvre millénaire des proconsuls.

L'Afrique du Nord! il l'appelait l'Afrique Mineure, ou « l'Atlantide », — et de bien d'autres noms encore aussi justes qu'évocateurs; elle n'avait pas plus de secrets pour lui (l'Algérie surtout) que les cantons familiers du Béarn ou du Périgord. Il y voyait, littéralement, une autre France, — bien plus, la France elle-même, dont le cœur lui semblait battre aussi puissamment à Tunis, Alger ou Fez que sur les bords de cette Seine qui coule dans l'histoire.

Les raisons de la valeur éminente attribuée par Onésime Reclus à l'Afrique du Nord au point de vue de la « renaissance » ou de la « durée » françaises sont

sa vie à en proclamer, à en populariser la solution.

Pour lui, la France a à choisir entre une politique européenne, une politique mondiale, une politique africaine.

Il écarte, d'autorité, la première. Presque toutes les places sont déjà prises dans le vaste monde: a fortiori le sont-elles dans notre Europe écriquée; ce serait folie de vouloir contredire à la force des choses confirmée par vingt siècles d'histoire, et combiner des coups sensationnels sur un échiquier dont toutes les cases sont occupées. Onésime Reclus nous le dit nettement: « A la politique européenne, il ne faut plus songer. Morte l'ambition d'hégémonie continentale, Moloch à qui France, Espagne, Autriche sacrifieront tant d'innocents et dont l'Allemagne hébétée mendie aujourd'hui le sourire! Mort l'équidisme européen, que tant d'hommes d'État ont adoré comme le Dieu jaloux, sur le double autel de la paix et de la guerre! » Ces lignes étaient écrites dix ans avant que l'autocrate casqué de Berlin ait renversé, d'un coup de botte, l'échiquier politique, et donné ainsi aux nations meurtries par la tyrannie bismarckienne l'occasion merveilleuse et terrible de rétablir le jeu.

Contraints à l'abstention européenne, devons-nous essayer d'une politique mondiale? Onésime Reclus le souhaiterait passionnément, mais il ne croit pas que nous puissions aspirer avec quelque chance de succès à des destinées universelles... Pourquoi? Parce que notre trop faible natalité ne nous permettrait pas d'entretenir un courant d'émigration suffisant pour occuper,

multiplés et divers: nous ne pouvons songer qu'à en indiquer les principales.

Tout d'abord, la proximité, telle « qu'à vrai dire, l'Empire touche presque à la métropole »: c'est là le grand argument géographique. La Méditerranée, qui n'est qu'un « Léman magnifié », unit bien plus qu'elle ne les sépare la rive africaine et la rive provençale. D'être aussi voisine de la métropole, notre Afrique Mineure nous confère une sécurité dans la possession qui (les événements l'ont prouvé) a bien son prix par ces temps de « gages territoriaux » et d'attaques brusquées. De cette proximité résulte encore une solidarité de nature physique, de productions et de climats éminemment favorable au développement d'une colonie de peuplement.

Le « peuple algérien »: autre raison de croire à l'avenir de l'Afrique du Nord et à son importance pour la mère patrie.

Dans la constitution, le caractère et la croissance de ce peuple, Onésime Reclus trouve une confirmation éclatante des conceptions générales que nous avons indiquées. L'élément Arabo-Berber, qui descend par bonheur de nobles races historiques, se laissera de plus en plus pénétrer par le courant d'immigration venu de France et (notre afflux humain étant malheureusement trop limité) d'Espagne et d'Italie. Il en résultera, il en résulte déjà un peuple jeune et vivant, au caractère bien défini malgré la bigarrure de ses origines, et qui est appelé à constituer le rejeton immense et vigoureux de notre vieux tronc gallo-romain quelque peu desséché.

Écoutez le bon géographe, méridional de naissance et méditerranéen de vocation, célébrer, avec un enthousiasme contenu, ces nouvelles générations de Français magnifiquement écloses au soleil de l'Afrique : « A toute vie, il faut un ferment, à toute naissance un germe, à toute durée un centre et un axe de résistance. L'élément latin est ici tout cela : il crée la tradition, il donne l'orientation, il prépare l'avenir... Néo-Latin veut dire ici : Néo-Français. Jusqu'à ce jour, notre sang ne contribue que pour moitié, ou un peu plus, à la genèse des Franco-Africains ; mais notre langue institue leur esprit ; c'est autour d'elle que se cristallisent les éléments variés qu'attire l'Atlantide... »

L'Afrique du Nord est enfin le porche immense et magnifique qui s'ouvre, en notre honneur et pour notre bonne fortune, sur les profondeurs « ténébreuses » du continent noir. Car nous n'avons pas seulement conquis l'Atlantide : par l'Atlantide et pour elle, nous conquerrons tout un monde ; la Berbérie (autre nom donné par le géographe à cette Afrique Mineure pour l'amour de laquelle il éprouve les magnificences d'un riche vocabulaire), la Berbérie « est le lieu de première conquête, de première colonisation, de création de la race néo-française d'Afrique. Ce sera le lieu d'essaimage des Français, des Francisés, des Berbères, des Arabes, vers le reste du continent ; et ce continent lui-même, en son Nord-Ouest, en son Occident, en son milieu, cette Afrique est l'Empire ». Là est l'espace où le temps bûti, la longue et large continuité, au midi de l'étroite lisière des terres méditerranéennes... » On voudrait tout

citer de ces pages inspirées où l'auteur de L'Asie, prenons l'Afrique, brosse à grands traits, de ce demi-continent devenu français et qui le deviendra bien plus encore, un admirable tableau géographique. Notre Afrique, qui « se compose de pays dispersés le long du rivaige de l'Atlantique, mais réunis dans l'intérieur du continent autour du Tchad », a momentanément pour centre, « non pas un pôle d'attraction, mais un pôle de répulsion presque aussi farouche que la glare éternelle, là où il est sans arbres, sans arbustes, sans herbes, sans mousses, rien que roc, sables, soleil, épouvante et nudité ». Mais, en marchant vers le Sud, à travers le Sahara, désert par excellence, « plus fort que la mer et presque aussi puissant que la mort », on rencontre peu à peu des royaumes plus accueillants : « la nature devient humaine, par cercles concentriques : de l'ardeur, on arrive à la chaleur ; de la roche allumée de soleil à l'eau pénétrée de rayons dans la clairière, pénétrée d'ombre dans la forêt » ; c'est le mystérieux pays que recouvre « la longue forêt vierge, inextricable, épouvantable, étouffante, écrasante comme une chape de plomb » et où deux des plus grands fleuves du monde, le Niger « qui vaut le Nil » et le Congo majestueux, épanchent leur limon nourricier. Que de richesses encloses en ces lointaines profondeurs du continent, que de promesses d'avenir économique, lorsque le travail des colons, des travailleurs, des ingénieurs, des hygiénistes aura ouvert à la civilisation, aux échanges, à la culture les étendues illimitées de l'Afrique équatoriale et de l'Afrique occidentale ! Et quel réservoir d'énergies

humaines ! Dans notre Soudan Nigérien, sous l'influence du désert éveillé d'énergies et de l'islamisme haïtain, ce sont les « gaillards athlétiques, les dompteurs du cheval, les maîtres de la lance, les fondateurs ou destructeurs d'empire (parfois l'un et l'autre) et tous ceux qu'après des exploits sans nombre au service de nos droits ou de nos ambitions on a pris coutume de nommer les Sénégalais » ; au Congo, c'est le nègre, schéma humain, pure virtualité ethnique, dont notre esprit, par la grâce de notre langue, animera quelque jour les masses indistinctes. Ainsi s'instituera un immense peuple africain, héritier à la fois de Paris et de Rome ; ainsi, « pourvu que notre Afrique remplisse sa destinée ou probable ou possible, telle métropole future du Niger ou du Congo, sur tel fleuve auprès duquel la Seine n'est qu'un ruisseau, deviendra la capitale de la « race » française ».

Après ces échappées grandioses sur l'avenir, nous pourrions rappeler ici certaines théories particulières, certaines études spéciales qui jouèrent un grand rôle dans la vie intellectuelle d'Onésime Reclus et qui ont laissé dans son œuvre des traces profondes. Nous pourrions notamment évoquer l'intérêt tout spécial qu'il portait au Canada français, où la persistance et les progrès de notre langue éveillaient en lui, avec le regret d'un empire perdu, l'espoir d'une renaissance ; ami du curé Labelle et de Rameau de Saint-Père, il fut en France le spécialiste et le « mainteneur » de cet illustre lambeau l'Amérique française, qui l'attirait par sa belle fécondité et sa fidélité à notre vieux langage d'oïl.

Nous pourrions aussi insister, si le défaut d'espace et le manque d'opportunité ne nous en détournaient, sur son attitude particulière à l'égard de nos vieilles colonies et de nos possessions d'Extrême-Orient, qu'il croyait pouvoir faire l'objet d'utiles négociations, de fructueux échanges, et qu'il aurait volontiers immolées sur l'autel de l'Afrique française. Mais nous en avons assez dit pour dégager les idées maîtresses de cette œuvre à la fois une et multiple, assez riche d'aperçus originaux et de pensées profondes pour avoir exercé, sur l'opinion contemporaine, une influence sérieuse et durable, et qui assure à son nom de grandes chances de survie.

Si, par ces temps de classification et d'outrance et de catégories intellectuelles, il y avait lieu d'accoler à la doctrine d'Onésime Reclus l'une de ces appellations professorales dont sa bonhomie s'égayait volontiers, nous pourrions dire qu'il fut le philosophe de l'impérialisme français. Cet impérialisme, exempt de tout mercantilisme, de toute conception étroitement économique, n'est point l'hypernationalisme de l'exportation, de la banque et du comptoir ; il ne doit rien, d'autre part, à ces doctrines d'asservissement qui légitiment, au nom des droits des races supérieures, les pires attentats ethniques. Purement géographique, linguistique et démographique, fondé sur le génie des lieux comme sur le génie des peuples, fidèle aux suggestions de l'histoire, l'impérialisme africain d'Onésime Reclus est une construction solide et claire, pénétrée de sens latin et d'esprit français. Mais il est également un poème d'enthousiasme et d'ivresse nationale, et nous ne saurions mieux

terminer cette notice déjà longue que par ces lignes empruntées à la conclusion du Plus beau royaume sous le ciel :

« Heureux donc après tant de malheurs, nous avons acquis à la France en vingt-cinq ans plus de centaines de milliers de lieues carrées que nous n'en avions de dizaines de milliers en notre patrie d'Europe.

« Et nous pouvons espérer que des centaines de millions d'hommes parleront un jour la langue de Victor Hugo, quand auront disparu les nations qui se croient plus assurées que nous d'une éternelle durée.

« Par un audacieux miracle, des peuples vont naître, vaillants, fourmillants, frémissants, d'une vieille race qui sentait le cadavre au printemps de 1871.

« Que le Temps en soit loué, puisque la « primauté » française est moins fondée que d'autres sur l'orgueil et la haine.

« Nous avons désormais un but, un espoir, un avenir, une raison d'être.

« Il n'est qu'un travail immense comme l'instauration, la consolidation, la perfection de l'Empire d'Afrique pour désenvaser la France, pour l'enlever aux mille et une écoles de la science, qui ne sont pas l'école de la vie.

« Lui seul peut nous arracher à la stérilité, à la frivolité, à la stupidité, vaincre l'inertie, la folie, l'utopie, la bureaucratie, la routine.

« Entonnons l'hosanna : Nous étions morts, et voici nous vivons ! »

Juin 1917.



Photo Nadar.

Onésime Reclus

12/31. Jean Labusquière, « Les Français à Panama », *L'Echo de Paris* (Paris), 7 décembre 1923, p. 1.

Jean Labusquière (1895-1941) est un petit-neveu par alliance d'Armand Reclus : il est l'un des gendres du Dr Jean Louis Faure fils de Zéline Reclus (Faure), elle-même sœur d'Armand. Cet article fait partie d'une opération du Dr Jean-Louis Faure visant à faire obtenir le grade d'officier de la Légion d'honneur à Armand Reclus : cf. 14 novembre 1923. La présente coupure de presse se trouve dans le dossier de Légion d'honneur d'Armand Reclus : elle avait été envoyée par le Dr Jean Louis Faure au grand chancelier de l'ordre de la Légion d'honneur, avec un mot de remerciement².



² http://www.culture.gouv.fr/LH/LH187/PG/FRDAFAN83_OL2281043V001.htm.

Telle est l'unique inscription qui figure à la base d'un obélisque de 18 mètres de hauteur. Cette colonne du souvenir s'élève au centre d'une galerie semi-circulaire, édiflée en forme de crypte et qui sert d'abri à dix tables de pierre. Dix pages éternelles, sur lesquelles, en lettres profondes, l'histoire du Canal de Panama est gravée.

Elle étend son cours, cette longue histoire, sur près de 400 années...

Dès le début du XVI^e siècle, l'idée d'utiliser une voie naturelle ou artificielle permettant de rejoindre directement les Indes orientales par le centre de l'Amérique, avait pris naissance. En l'an 1513, un autre grand marin espagnol, Vasco Nunez de Balboa, partait déjà pour « trouver le détroit » !

la saison des pluies.

La deuxième expédition a lieu l'année suivante. La plus grande partie du personnel a été renouvelée, mais Armand Reclus en fait toujours partie. Une nouvelle tranchée est creusée dans le Darien occidental. Sur ces entrefaites, Wyse apprend que le Parlement de Colombie va refuser de proroger son contrat. Deux mois de voyage le séparent de Bogota et il faut qu'il y parvienne en moins de 15 jours... Il n'hésite pas, part à cheval avec un compagnon, s'engage dans des chemins fantastiques, franchit quatre cordillères et parvient en onze jours à Bogota ayant couvert 800 kilomètres. Pendant ce temps, M. Armand Reclus a pris la direction et le commandement de l'expédition.

Il s'enfonce à travers la forêt vierge,



ARMAND RECLUS

gnol, Vasco Nunez de Balboa, partait déjà pour « trouver le détroit » !

Et cent ans plus tard, un sonnet dédié à notre sieur Champlain, géographe du Roy de France, s'achève en ces vers :

*Car d'un fleuve infini tu cherches l'origine,
Afin qu'à l'avenir, y faisant ton séjour,
Tu nous fasses, par là, parvenir à la Chine!*

Combien de navigateurs, pénétrant dans un estuaire inexploré ou remontant le cours d'un fleuve inconnu, crurent-ils, au cours des années, avoir découvert la route promise ! Tantôt que d'autres, convertis au projet audacieux d'un canal creusé par les hommes, opposaient leurs plans différents. Alvaro de Saavedra, Charles V, Pedrarias, Antonelli, Andagoya, Gomara, Fernand Cortez, Galvao, Ferdinand le Catholique, Patterson, Bolivar... Sur les premières tables de la crypte, se succèdent tous ces grands noms ! Mais quand le passant attardé interrompt sa lecture et se tourne vers les jardins couchés au pied du monument, il voit se dresser autour de lui quatre bustes de bronze : Ferdinand de Lesseps, Bonaparte Wyse, J. Sosa, Armand Reclus. Ceux-là sont les grands ouvriers, les réalisateurs. Sur les quatre, aujourd'hui, trois sont morts ; un seul nous reste : Armand Reclus. J'ai rendu visite à ce grand Français.



Armand Reclus reçoit à l'humble foyer

rection et le commandement de l'expédition.

Il s'enfonce à travers la forêt vierge, poursuit, dans les conditions les plus dures, le déblaiement de son chemin, jusqu'au point où l'élévation du terrain semble nécessiter la percée d'un tunnel. Il explore à fond la contrée, exécute lui-même tous les travaux de topographie et de nivellement et rentre à Panama où, en attendant le retour de Wyse, il met au point le tracé complet du canal futur.

C'est ce projet — connu sous le nom de *Projet Wyse et Reclus* — qui, présenté parmi quatorze autres, est accepté en 1878 par la commission du Canal Interocéanique. Un magistrat exposé d'Armand Reclus l'a fait adopter, après de longs débats, par 136 délégués réunis sous la présidence de l'amiral Roncière le Nourry et parmi lesquels se trouvent les plus illustres ingénieurs du monde entier, Ferdinand de Lesseps, Fabre, Dirks, Conrad, Selfridge, Eiffel, etc.

Ferdinand de Lesseps fonde alors la Société du Canal Interocéanique. Le 6 décembre 1879, il s'embarque avec un groupe d'ingénieurs et reçoit vingt-quatre jours plus tard, à Colon, un triomphal accueil. Le 5 janvier 1881, la première expédition d'employés et de travailleurs quitte Paris, ayant M. Armand Reclus à sa tête. On se met immédiatement à l'ouvrage : constructions de ports, d'ateliers, de magasins, d'hôpitaux, de logements d'ouvriers, etc...

Armand Reclus naquit à l'humble foyer de ce pasteur de Sainte-Foy-la-Grande et d'Orthez — originaire du Fleix en Dordogne — qui, donnant onze enfants à la France, allait à notre patrimoine intellectuel ajouter ces grands noms : Elie Reclus, Elisée Reclus, Onésime Reclus, Paul Reclus. Agé aujourd'hui de 80 ans, Armand Reclus, leur frère, nous apparaît comme un de ces vieillards exceptionnels que le poids des années laisse intacts et sans défaillance. Intelligences privilégiées que semble épargner la nature pour permettre au temps de les enrichir ! Ancien officier de marine, ingénieur, explorateur, écrivain, Armand Reclus fut à Panama, auprès de Bonaparte Wyse, le collaborateur le plus précieux et le plus fidèle. De cette gigantesque entreprise, l'un fut l'âme et l'autre l'esprit.

C'est à Sainte-Foy-la-Grande, dans la vieille cité girondine, au fond de la demeure silencieuse qui regarde, au pied du coteau, glisser la rivière, qu'il a revécu pour moi ses grands souvenirs :

— Et d'abord, m'a-t-il déclaré avec force, n'oubliez pas que je ne parle ici que pour les morts, pour Bonaparte Wyse avant tous. C'est à lui qu'appartient l'idée et c'est par lui qu'elle a vaincu. C'est à lui que revient toute gloire. Gardons pour nous l'orgueil et la joie de l'avoir servi.

Après avoir rendu, à son illustre compagnon, ce solennel hommage, évoqué l'image de l'homme et tracé le portrait du chef, Armand Reclus m'a redit l'histoire des deux explorations décisives auxquelles il prit part et dont il publia le captivant récit en 1881, dans un ouvrage intitulé *Panama et Darien*. Il faut se contenter ici d'en résumer les grands traits :

L'ouverture du Canal de Suez, en 1869, confirme dans leur foi les partisans d'un canal artificiel interocéanique. L'expédition d'Olivier Selfridge, organisée en

d'hôpitaux, de logements d'ouvriers, etc., sur toute la longueur du futur Canal, dépassant 72 kilomètres. Les travaux d'excavation commencent le 22 janvier 1882. Ils se poursuivent héroïquement sous la direction d'Armand Reclus, grand chef de cette opération colossale, à laquelle il va consacrer plusieurs années de son existence.

Hélas ! en 1888, une administration défectueuse oblige la Compagnie à suspendre ses travaux. Une autre, qui lui succède en 1894, doit bientôt s'écrouler à son tour. La faillite a provoqué le scandale. L'œuvre gigantesque est interrompue. Plus de 2.000 édifices, un matériel incomparable, tous les plans, tous les travaux — fruits d'un labeur sans pareil — tout doit être abandonné au gouvernement américain, qui va terminer brillamment l'entreprise et recueillir la gloire, le 15 août 1914, d'ouvrir le Canal de Panama à la navigation mondiale.

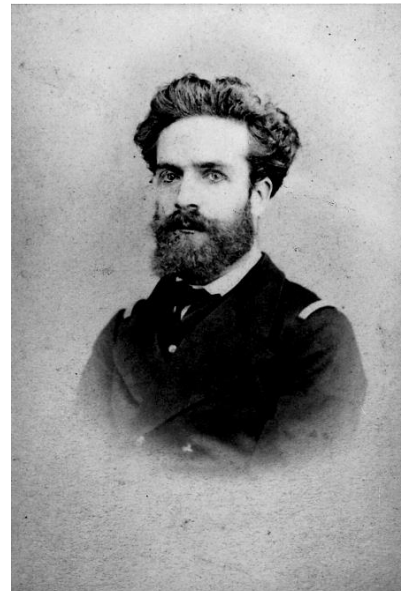
★★

Un climat meurtrier, les mortelles attaques de la fièvre jaune et de la malaria, les obstacles formidables opposés par la nature : forêts, marais, rochers, inondations, terrain mouvants — rien n'avait arrêté la surhumaine énergie de nos compatriotes. Plusieurs ingénieurs et des milliers de travailleurs, français pour la plupart, devaient trouver la mort au cours des premiers déblaiements. Une fois de plus, pour ouvrir un nouveau chemin à travers le monde, la France a donné sans profit son esprit et son sang. Sachons au moins le reconnaître, comme le peuple panaméen le reconnaît lui-même aujourd'hui. Inclignons-nous devant le grand témoin, le grand ouvrier, qui m'a parlé pour tous ces grands morts, au fond d'une de ces vieilles cités provinciales où notre pays garde, modestement cachées, les sources intarissables de son génie.

JEAN LABUSQUIERE.

canal artificiel interocéanique. L'expédition d'Olivier Selfridge, organisée en 1870 sur l'initiative du gouvernement américain, a relevé les principales voies praticables dans les régions de Tehuantepec, de l'Honduras, du lac Nicaragua, — et, particulièrement, les passages empruntés au cours de l'Atrato et de la Tuyra. D'autre part, un explorateur français, M. de Lacharme, a parcouru la vallée du Paya, affluent de la Tuyra et croit avoir découvert une trouée naturelle dans la Cordillère, formidable obstacle à la réalisation du projet. Le lieutenant de vaisseau Lucien-Napoléon-Bonaparte Wyse, qui a déjà exploré la région à ses propres frais, propose alors d'aller vérifier l'exactitude de ces rapports et d'en combler les vastes lacunes. Le congrès international des sciences géographiques, réuni à Paris en 1875, lui manifeste son approbation et décide d'ouvrir un « Congrès national d'étude du Canal interocéanique », dont la présidence est offerte à Ferdinand de Lesseps, l'« Assembleur des peuples », l'immortel créateur du Canal de Suez.

Avec l'aide de son beau-frère, le général Türr, Wyse constitue immédiatement une société, obtient la concession nécessaire des Etats-Unis de Colombie, réunit en un mois les vingt membres de l'expédition et



Armand Reclus à l'époque du début de l'aventure du canal de Panama, au milieu des années 1870
<http://sainte-foy-la-grande.blogs.sudouest.fr/histoire/>.

12/32. Yves-Marie Goblet (1881-1955), « Un grand centenaire géographique : Elisée Reclus », *La Géographie* (revue de la Société de géographie de Paris), vol. 55, n° 1-2, 1931, p. 72-75. Cf. 1931 et l'illustration LXXVIII.

HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

Un grand centenaire géographique : Elisée Reclus. — Parmi les nombreux centenaires de cette année 1930, il en est un qu'auraient dû fêter avec enthousiasme tous ceux qui ont été initiés à la géographie entre 1865 et 1900 : c'est celui d'Élisée Reclus. Il paraît qu'on ne lit plus Michelet, qui fit aimer l'histoire à son siècle. Mais si l'*opus magnum* de Reclus est épuisé en librairie, il est lu et consulté plus qu'on ne pense — semblable à ce vieux château du Léon dont les énormes murailles servent de carrière aux paysans qui veulent consolider leur maison, et qui se dresse toujours dans sa majesté. Avec le recul du temps, isolée dans le passé, l'œuvre de Reclus paraît encore plus grande.

Déjà, de son vivant, Reclus donna une impression de grandeur solitaire. Pourtant nul ne fut plus humain ; si, parvenu à la seconde moitié de la quarantaine, il prend la terre pour sujet, et la prend à lui seul, c'est qu'il est fort non seulement de son immense savoir (il aura été le plus grand géographe d'une époque où un homme pouvait encore connaître toutes les sciences géographiques de son temps), mais aussi d'une universelle sympathie qui lui donne la rare faculté de s'identifier avec les pays et les hommes.

Fils d'un pasteur non concordataire qui, chargé de famille, n'hésite pas à quitter la douce et plantureuse terre girondine pour répondre à l'appel d'une pauvre communauté pyrénéenne, Élisée Reclus, par tradition de famille et par hérédité, ne supposera jamais qu'on puisse refuser d'entendre l'appel de la science et de la conscience. Sa formation intellectuelle complète cette formation morale ; chez les Frères Moraves où il est écolier, il va trouver un milieu d'un protestantisme un peu archaïque, mais composé de nationalités si diverses que la vie y prépare admirablement à l'observation et à l'étude des pays et des hommes. Étudiant, il passe de la Faculté de Théologie protestante de Montauban à l'Université de Berlin et le voilà devant la chaire de Karl Ritter.

Aux cours du maître, il apporta l'« ardente intelligence de la nature physique¹ », l'esprit préparé à la recherche géographique que donne une jeunesse en pleine campagne. La terre pyrénéenne avait fait sur lui une impression qui ne s'effacera jamais et que l'on trouve toute vivante dans *l'Histoire d'une Montagne*, comme la Dronne — dans la Dordogne de sa petite enfance — inspire *l'Histoire d'un ruisseau* ; la première gravure de *La France*, dans sa *Géographie universelle*, sera une vue des Pyrénées prise de la terrasse du château de Pau, et l'on ne peut s'empêcher d'y trouver un hommage de

1. Jean Brunhes, *La Géographie humaine* (2^e édit.), p. 38, n. 1.

reconnaissance aux paysages qui éveillèrent sa vocation géographique. D'instinct, il trouve et applique la méthode d'étude sur le terrain, en contact direct avec le sol et les hommes, qui est devenue la base des travaux modernes. On dit qu'une fois, revenant de vacances, il fit à pied le chemin de la Suisse aux Pyrénées. Lorsque après le coup d'État du 2 décembre il partit à l'étranger, il parcourut l'Angleterre, l'Irlande, les États-Unis, l'Amérique Centrale, la Nouvelle-Grenade, où il tenta un essai de culture coloniale conté dans son charmant *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe*, publié en 1861. Ainsi, en un temps où les savants ne se déplaçaient guère, il visita le monde, avant que de le décrire; et l'on reconnaîtra plus tard, aux plus belles pages de la *Nouvelle Géographie Universelle*, des observations personnelles qu'aucune étude de cabinet ne saurait remplacer.

Ayant examiné la terre, il apprit à la décrire en de laborieuses années d'apprentissage, sous la direction d'Adolphe Joanne, dans cette maison Hachette fondée par un normalien pour donner des livres d'étude à son siècle. Les premières œuvres d'Élisée Reclus sont là, éparses dans des *Guides*, dans le *Dictionnaire des Communes* dont il écrivit l'introduction, dans l'*Itinéraire des Pyrénées*, dont il a composé la majeure partie.

Déjà il se préoccupe de vulgarisation géographique; disons plutôt avec Franz Schrader : de « divulgation » géographique. Élevé parmi les messagers de la bonne nouvelle, il ne pense pas que le savant ait terminé son œuvre, ni accompli tout son devoir tant qu'il n'a pas partagé à l'humanité le fruit de son labeur. Élisée Reclus, en raison peut-être de l'orientation du début de sa carrière, n'a jamais eu de chaire dans l'Université de France; il enseigna seulement à l'Université libre de Bruxelles. Mais il se voua à une véritable mission géographique, dans ses livres comme dans la revue de Charton et Templier : *Le Tour du Monde*.

Au milieu du XIX^e siècle la géographie, — elle, la plus vivante, la plus variée des sciences — était tenue pour aride et ennuyeuse, d'ailleurs fort peu scientifique; et les sèches nomenclatures et les oiseuses descriptions à quoi plus d'un la réduisait, justifiaient tristement ces préjugés. Élisée Reclus publia en 1867 cette initiation à la géographie qui s'appelle *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe*. L'ouvrage porte encore la marque de l'influence de Ritter, et il va de soi qu'il a fort vieilli; il n'en reste pas moins une date dans l'histoire des sciences, celle du « réveil du sentiment de la géographie en France¹ ».

Plus encore : son succès décida l'éditeur à demander à Reclus une géographie universelle, monumentale description de toute la terre.

1. Fr. Schrader, *Élisée Reclus (La Géographie, 15 août 1905, p. 81)*.

illustrée de cartes et de dessins d'après des croquis faits sur place et des photographies — premier essai de cette illustration proprement géographique, aujourd'hui indispensable à l'égal des cartes. Les années de guerre et de proscription qui suivirent (Reclus servit dans les aérostiers de Nadar, puis prit parti pour la Commune) retardèrent l'œuvre. Mais de 1875 à 1893, les grands in-octavo de la *Nouvelle Géographie Universelle* parurent, donnant « de toute la surface du globe une description vivante et claire qui n'a été surpassée par aucune œuvre analogue¹ ».

Combien de Français, depuis les écoliers jusqu'aux vétérans au soir de leur vie, ont, pendant les 18 années que dura cette publication, attendu avec impatience la livraison prochaine. Et quelles années furent celles-là pour ceux qui aimaient la géographie ! Dans la période qui va de *La Terre* à la *Nouvelle Géographie Universelle*, les titulaires de la grande médaille d'or de notre Société de Géographie s'appellent : Duveyrier, Doudart de la Grée, Francis Garnier, Grandidier, Nachtigal, Cameron, Stanley, de Brazza, Nordenskjöld, Serpa Pinto, Milne-Edwards, de Brito Capello, Binger, Bonvalot, Monteil; et, à titre exceptionnel, deux auteurs : Vivien de Saint-Martin en 1878, Élisée Reclus lui-même en 1892. Les sociétés de géographie se multiplient comme les explorations : de 1875 à 1895, leur nombre a presque triplé dans le monde entier; la *Royal Geographical Society* de Londres devient une puissance scientifique; notre *Société de Géographie* qui comptait 645 membres au commencement de 1870, en a 1 038 en 1874, et ce nombre doublera, quelques années après.

L'œuvre de Reclus a une part immense dans l'activité géographique de cette époque. Immense en qualité comme en quantité. Certes, Reclus est un vulgarisateur, mais seulement si l'on donne au terme le sens très élevé qui devrait être le sien. Il a « divulgué » la géographie en la faisant aimer. Mais il l'a fait aimer noblement; loin de consentir aucune concession à la frivolité d'esprit de la foule, ni à sa curiosité pour l'anecdote et le pittoresque, il a entrepris l'éducation d'un auditoire qui devient néanmoins de plus en plus nombreux. Il a vraiment « converti » la France à la géographie². Et le maître de la géographie historique française a rendu ce témoignage à la *Nouvelle Géographie Universelle* : « Qui pourrait dire pour combien de personnes il (cet ouvrage) a été une révélation, combien d'idées fausses il a détruites? Par là autant que par l'énorme labeur qu'il a coûté, il mérite l'estime et le respect de tous³. »

L'estime et le respect de tous : c'est ce que l'histoire des sciences

¹. Emm. de Martonne. *La Science Géographique* (in *La Science Française*, recueil publié en 1915 pour l'Exposition de San Francisco, p. 382).

². Fr. Schrader, *Op. cit.*

³. L. Gallois, in *Bibliographie de l'année 1894* (*Annales de Géographie*, 1895).

exige pour le savant comme pour l'œuvre. C'est l'hommage que les géographes ont apporté au centenaire. Mais cet hommage ne serait pas complet si l'on n'y joignait les noms de deux des frères d'Élisée Reclus, qui collaborèrent parfois avec lui : son aîné Élie, l'érudit, un peu visionnaire, des *Primitifs*, son cadet Onésime avec qui il écrivit *L'Afrique Australe* et *L'Empire du Milieu*; mais celui-ci a fait une œuvre géographique et coloniale très personnelle et il conviendra de célébrer dans sept ans son propre centenaire. Maintenant, du moins, il est permis d'orner le monument d'Élisée Reclus des médaillons de ses frères en même temps qu'on y apporte ce tribut de ceux qui aiment et servent la géographie : « l'estime et le respect de tous ».

Y.-M. GOBLET.

